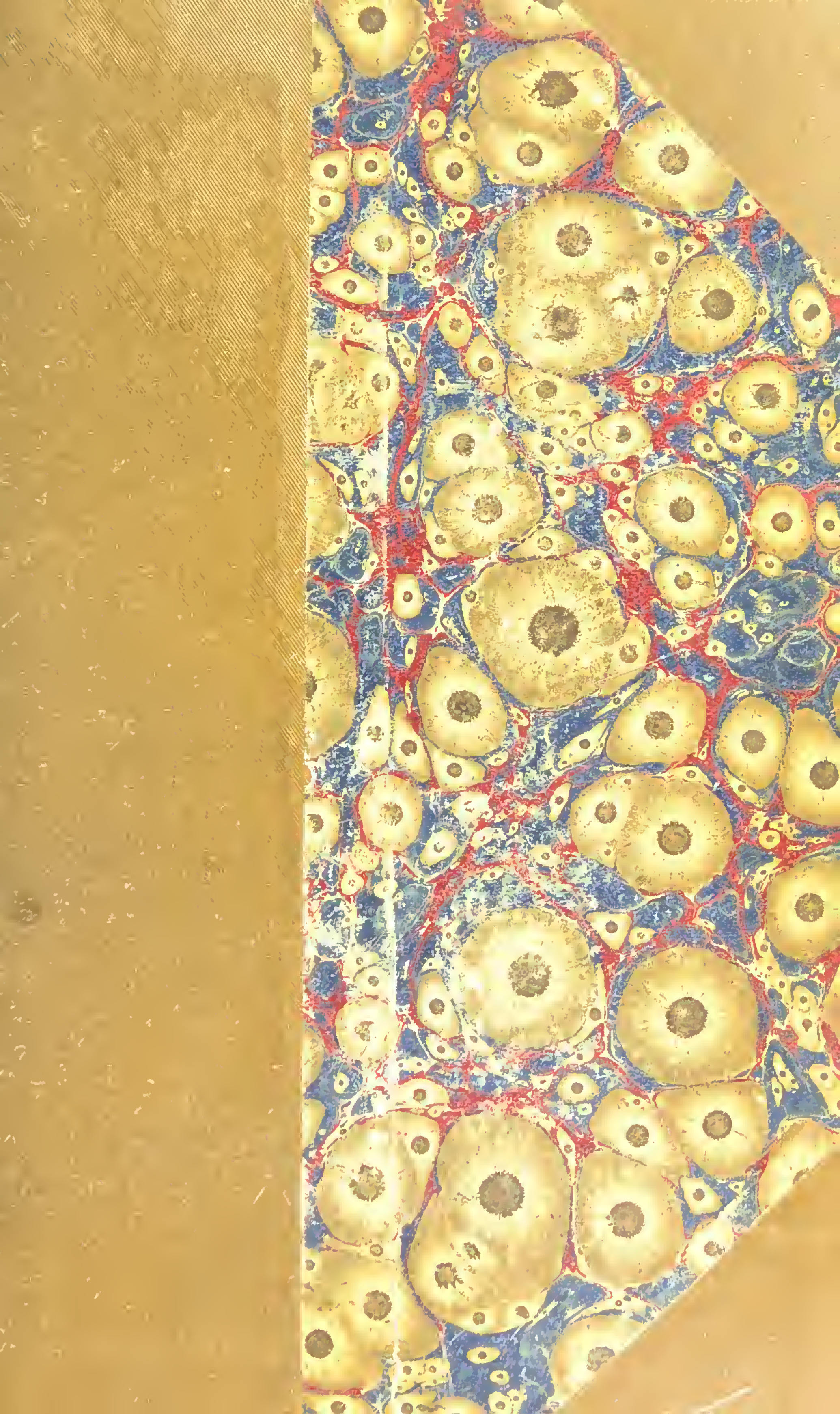
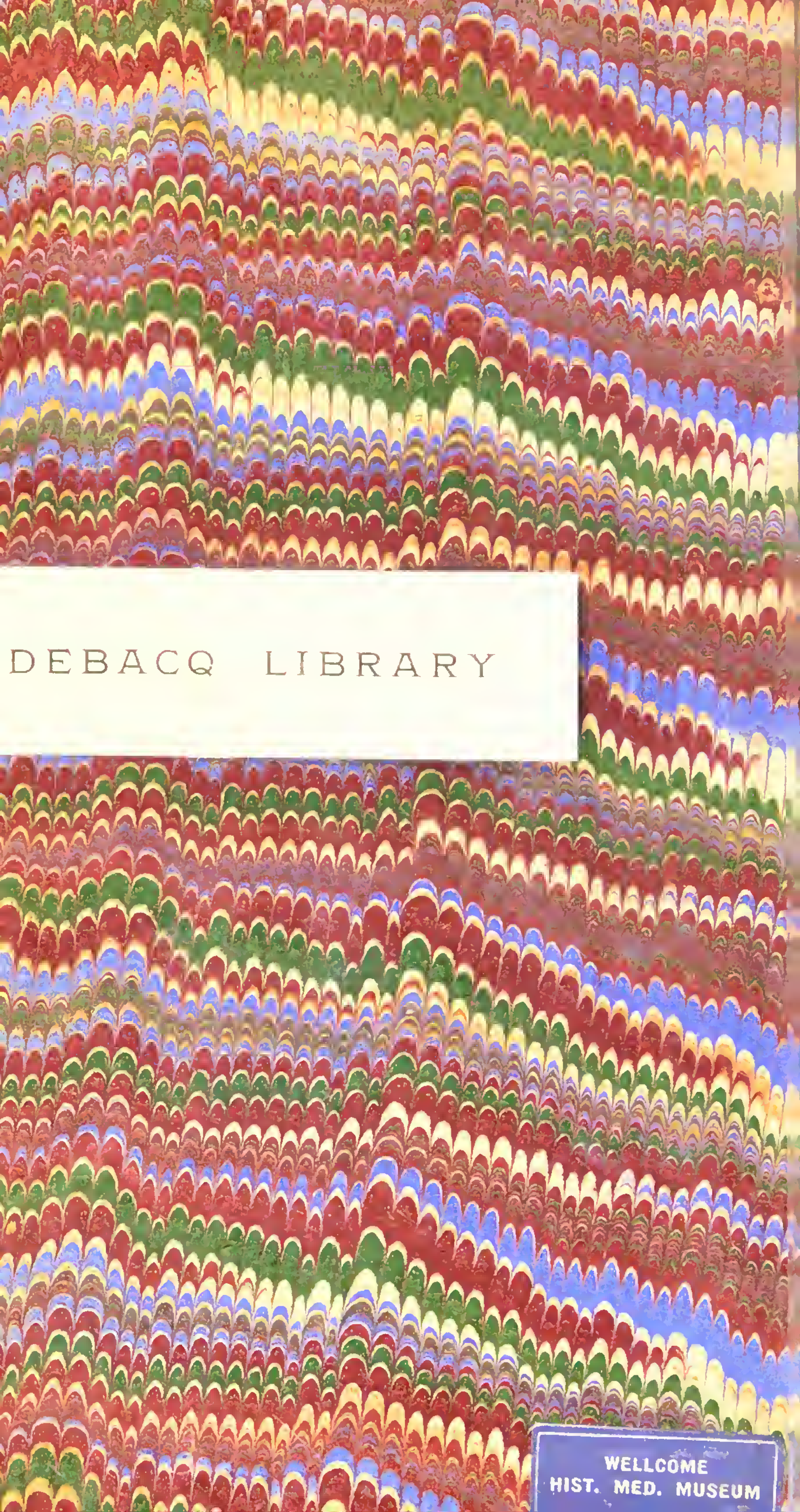



DEBACQ LIBRARY
WELLCOME
HIST. MED. MUSEUM



LA SANTÉ DE MARS.

LA SANTÉ DE MARS.

Ou moyens de conſerver la Santé des Troupes, en temps de paix ; d'en fortifier la vigueur & le courage en temps de guerre ; d'aſſurer la ſalubrité des Hôpitaux Militaires ; & de produire un ſurcroît de population ſuffiſant pour tenir complets tous les Régimens du Royaume.

Par JOURDAN LE COINTE, *Docteur en Médecine.*



A PARIS,

Chez Briand, Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs.

1790.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



PRINCIPES

ÉLÉMENTAIRES.

LA *santé du Soldat* eſt la baſe fondamentale du ſuccès des armées & de la puiſſance des Souverains; par elle on obtiendra plus de victoires qu'avec les armes les plus meurtrieres; ſans elle on ne doit eſpérer que la dévaſtation des provinces, & la ruine des peuples.

Tous les déſaſtres qui ont ſuivi une bataille perdue, ont ſouvent coûté moins de monde qu'une ſimple fievre, une diſſenterie, ou une maladie épidémique : il eût été facile d'en prévenir les influences ou d'en détruire les cauſes premieres; mais

faute de les arrêter dans leurs principes, une seule de ces maladies a suffi pour anéantir dans huit jours la vigueur des Soldats, le courage des Officiers, la réputation d'un Général, les triomphes d'une armée, les richesses d'une frontiere, & a quelquefois porté atteinte à la population d'un Etat, & à la f icité d'un Empire.

Cent mille hommes, en pleine santé, sont confiés aux soins d'un seul Général qui, devenu l'arbitre unique & de leur vie & de leur mort, néglige souvent, faute de les connoître, les principes les plus importans de sa gloire, *la conservation & la santé des troupes*, sans lesquelles il ne peut rien entreprendre, ni rien faire réussir. Dès qu'un Soldat est malade, il faut que la médecine tente tous les moyens possibles de le rétablir: mais tant qu'il se porte bien, c'est à son Général à devenir son protecteur, son conservateur &

ſon pere ; à prévenir toutes les cauſes qui peuvent altérer ſa ſanté, tenter tous les moyens capables de fortifier ſa conſtitution, accroître ſa vigueur & ranimer ce courage intrépide & mâle qu'on ne peut trouver que dans un corps jouiſſant de tous les principes néceſſaires à une parfaite exiſtance.

On ne ceſſe jamais de nous dire qu'un bon Soldat doit s'accoutumer à tout : il eſt ſans doute utile qu'il ſoit endurci de bonne heure à toutes les ſouffrances inévitables de la guerre ; mais il ſera toujours dangereux & deſtructeur de l'eſpèce humaine de l'expoſer ſans néceſſité aux extrêmes du chaud & du froid, d'un climat glacé à des plaines brûlantes ; d'une eau vive & limpide à des eaux troubles & corrompues : de ne pas lui donner une air pur, des alimens ſains, des boiſſons ſalutaires, & tout

ce qui s'appelle les principes élémentaires d'une ſanté brillante.

De toutes les claſſes utiles à la ſociété, la plus expoſée, la plus mutilée, la plus ſouffrante, celle qui expoſe ſa vie le plus ſouvent, eſt ſans contredit la moins ſoignée, celle que les Praticiens ont le moins étudiée, celle qui eſt le plus ſouvent victime de l'ignorance de l'art & de l'expérience des ſubalternes : le Soldat, après avoir épuiſé ſes forces dans les fatigues de la guerre, accablé par une bleſſure légere, entre à l'hôpital, où mal ſoigné, mal traité mal nourri, il ſuccombe bientôt ſous le poids du mal qu'il éprouve, des mauvais remedes qui l'enveniment, & du bouillon ſans ſubſtance qui l'anéantit; l'inanition, cette atrocité mercénaire qui révolte toutes les ames ſenſibles, a été pouſſée ſi loin dans les guerres dernieres, qu'il paſſoit en proverbe

qu'un Soldat à l'hôpital étoit un homme mort. Et dans le fait, ſur cent à peine en revenoit-il dix.

On a imprimé des milliers de volumes pour nous apprendre l'art de détruire les hommes, quelques-uns pour combattre les maladies qui conſument ſi ſouvent nos armées ; mais nous n'en avons point pour prévenir tant de maladies cruelles, & conſerver la ſanté des troupes, en éloignant ou corrigeant tous les principes qui peuvent y porter atteinte : les Généraux inſtruits en ont ſenti l'importance ; mais réduits à ſe confier aveuglément aux conſeils d'un Médecin habile, dont l'âge, les infirmités, ou l'éloignement ſont autant d'obſtacles qui lui ôtent la poſſibilité d'examiner & d'apprécier les qualités de l'air, des alimens, des eaux, &c. &c. . . .

Trop ſouvent occupés à prodi-

guer leurs ſoins aux malheureuſes victimes de la guerre, il ne leur reſte pas aſſez de loiſirs ou de forces pour en prévenir les cauſes eſſentielles: ce n'eſt pas pour eux que j'écris, ils n'en ont pas beſoin; leurs exemples m'ont ſervi de leçons; c'eſt pour tous les Militaires jaloux de leur ſanté & de celle des troupes qui leur ſont confiées, que je tente d'expoſer ici un apperçu ſimple & facile à ſaiſir des cauſes morbifiques qui coûtent tant de braves gens à l'État; afin que pouvant tous les jours les apprécier, ils puiſſent concilier avec leurs Supérieurs les moyens d'en corriger les influances meurtrieres, ou prévenir les vices malfaiſans & contagieux qui peuvent conſumer une armée. Quel plaiſir n'aura pas un bon Officier à verſer ſes ſoins bienfaiſans ſur des Soldats dont il eſt le pere! quelle ſatisfaction d'employer ſes loiſirs à

leur procurer tous ces moyens de ſalubrité capables de conſerver la ſanté, la vigueur, le courage à l'élite de la population Militaire.

Tandis qu'une infinité de cauſes concouroient à la deſtruction des Guerriers, j'ai conſacré mes premiers talens à rechercher toutes celles qui contribuent à les cònſerver & à les reproduire; ſi la foibleſſe de ma plume ne répond pas à la ſublimité de mon ſujet, qu'on daigne au moins l'excuſer en faveur du motif qui enflamme mon ame.

L'art de conſerver la ſanté des troupes n'eſt pas un ſyſtême problématique, c'eſt une ſcience facile & ſûre, dont les principes invariables nous offrent des réſultats certains & connus. *La ſanté*, cette circulation égale & douce d'un ſang bien élaboré, portant dans tout le corps un chyle reſtaurateur, lui donnant la nu-

trition, la force, l'accroissement & l'intrépidité, y fait bientôt éclore cette vigueur mâle & ce courage héroïque qui exécute avec succès les projets les plus étonnans; il suffit de la connoître pour en apprécier toute la certitude avec évidence.... *La médecine*, au contraire, cahos impénétrable à l'esprit humain, nous offre dans la plupart des maladies, tant de conjectures, de complications & d'obscurités, qu'un Praticien judicieux & vrai conviendra toujours qu'il est cent fois plus facile de conserver sa santé au milieu des tracas de la guerre, que de la recouvrer quand on l'a perdue

Je ne prétends point apprécier ici cet art sublime & divin, qui rappellant un mourant à la vie, conserve un pere tendre à ses enfans, un citoyen utile à sa patrie; mais je pense que l'art d'analyser la physique hu-

maine, d'apprécier les causes nuisibles pour les éviter, & les causes salutaires pour en jouir, de nous procurer dans toutes les situations possibles tout ce qui tend à fortifier la santé, la force & le courage, &c. . . . est encore préférable à toutes les ressources & les souffrances de la médecine. Il faut plus de talens sans doute pour guérir des maladies souvent compliquées, mais il y a plus de satisfaction & d'humanité à conserver en pleine santé tant de braves Guerriers qui, au prix de leur sang, protegent la société, les loix & l'Empire.

Pourquoi faut-il que de toutes les branches de la médecine, la moins connue soit sans contredit celle qui regarde essentiellement l'état militaire ? Les influances, les fatigues & les dangers inévitables d'un air corrompu, des boissons altérées, des

climats infectés, des marches forcées, des camps mal-sains, des combats, des assauts & des sieges prolongés, où tous les fléaux de la terre semblent se réunir pour contribuer à la destruction des mortels, &c. &c. &c. ne peuvent être sainement appréciés que par ceux qui s'y trouvent exposés d'assez près pour les sentir & les analyser. Le hasard qui dispose presque toujours de l'existence & du destin des hommes, exigeoit qu'un observateur attentif, pénétré des connoissances utiles de la médecine, fût placé dans le centre des tracas militaires pour examiner les causes qui peuvent altérer la santé du Soldat, les genres de maladies qui en résultent, *& les conséquences qui en sont les suites.* Il falloit que rapportant à cette classe utile & souffrante les vrais principes de la physique humaine, il annonçât d'abord les moyens les plus

sûrs de conserver leur santé, leur force & leur vigueur, & développât ensuite les expédiens aussi prompts que certains de prévenir les causes premieres de toutes leurs maladies, & de ces épidémies cruelles, suites meurtrieres d'une campagne trop longue, qui consument souvent plus de monde que le fer & le feu de l'ennemi le plus acharné.

Jetté par circonstance au sein des tourbillons de la guerre, dans un tems où je connoissois mieux Hypocrate & Avicennes, que Turenne où le Chevalier Follard, mon goût dominant pour la médecine se tourna tout entier sur les douloureux objets offerts à ma méditation. Je ne pus voir sans gémir, qu'une classe nombreuse & florissante de citoyens utiles, dévouant généreusement leur fortune & leur vie à la tranquille sécurité des peuples, fût encore plus

expoſée à toutes ſortes de maladies, de dangers, d'accidens, faute de faire uſage des moyens néceſſaires à leur conſervation ; je m'empreſſai de recueillir ſans ordre toutes les cauſes meurtrieres qui les conſument & tous les principes ſalutaires capables de rendre le corps du Soldat plus robuſte & plus ſain ; j'attendis enfin, pour les rédiger, que tant d'obſervations fuſſent conſtatées & confirmées par l'expérience ſuivie de pluſieurs années ſur la ſanté des Troupes.

Il ne s'agit pas ici d'éloigner le fer & le feu de l'ennemi, mais les bandeaux plus meurtriers de l'ignorance qui, par une ſeule faute contraire à l'état de ſanté, va miner inſenſiblement nos Soldats, & mettre dans huit jours la moitié d'une armée hors d'état de ſervir : je n'en citerai qu'un exemple.

Mes expériences réitérées, sur les moyens de rendre à l'air sa plus saine constitution, m'ont paru d'une si grande importance, tant dans le choix que doit en faire un Général prudent, que dans les moyens de le corriger lorsqu'il est essentiellement mauvais, que profitant un jour de la direction favorable du vent pour envoyer à un poste ennemi des vapeurs ou fumigations corrompues, je mis dans moins d'une heure toute sa troupe hors d'état de faire un seul pas....... Mais il existe trop de moyens de destruction pour vouloir jamais mettre au jour celui-ci; c'est la conservation des hommes que je cherche, & non pas leur mort.

Ce n'est point dans la triste spéculation du cabinet que nous devons étudier la médecine militaire, c'est au milieu des camps, des siéges, des assauts, c'est dans le tourbillon des marches forcées, des situa-

tions douloureuſes, des poſitions mal-ſaines, des alimens altérés, des exhalaiſons corrompues. . . . . . C'eſt au centre des paſſions violentes qui ont précédé ou ſuivi un combat. . . . des circonſtances dangereuſes, qui ont fait naître la fureur & le carnage, des accidens imprévus qui ont produit la terreur ou l'effroi; c'eſt enfin à la vue des bleſſés, des mourants & des hommes qui n'ont éprouvé aucun accident, qu'un obſervateur attentif & judicieux, prévoit d'un coup-d'œil les maladies qui en feront les ſuites inévitables; & que les événemens rectifient où confirment ſes obſervations générales.

C'eſt alors que connoiſſant dès ſa ſource, la cauſe morbifique de toute une armée, il la détruit par ce grand principe. . . . . *Contrariis morbi curantur*, & que ne travaillant jamais que d'après la nature, il en recueille

les connoiſſances les plus profondes, & les ſuccès les plus heureux pour l'humanité ſouffrante.

Si la chirurgie a fait de ſi rapides progrés dans pluſieurs Empires, tandis que la médecine militaire eſt encore au berceau dans tous les Etats de l'Europe, c'eſt que la premiere a toujours été encouragée & favoriſée, tandis que la ſeconde fut toujours généralement négligée : les ouvrages des *Pringle*, *des Wanſvieten*, *des Hoffman*, *& des Colombiers*, &c. &c. qui ont beaucoup écrit ſur les maladies des troupes, n'ont preſque jamais remonté à leur ſource pour indiquer les moyens de les prévenir, & d'aſſurer à nos Guerriers cette ſanté robuſte & permanente, qui favoriſe tous les ſuccès. Quelle en eſt la raiſon ? la voici : un Praticien habile, un Médecin inſtruit, qui gagne facilement dans une ville de quoi ſuffire à ſes beſoins & à ſon

aisance future, quittera-t il un bien-être certain, pour aller s'exposer à tous les dangers militaires, partager tous les maux qui peuvent attaquer une armée, n'en recueillir ni santé, ni honneur, ni profit?... Je ne cesse de m'étonner que des Gouvernemens aussi éclairés que les nôtres, où les Academies savantes s'empressent à prodiguer des prix considérables au discours qui aura le mieux exalté les cendres d'un mort, n'aient jamais été tentés d'encourager de bons Observateurs, à connoître les moyens de conserver la fleur de la population des Empires. C'est pourtant un sujet grand, sublime, & digne de l'enthousiasme des belles ames.

Au lieu de bâtir tant d'hôpitaux, qui démontrent évidemment l'altération du sang, la misere publique, les souffrances des peuples & notre indifférence barbare sur les moyens de con-

ſerver la ſanté des hommes (utiles eſpoir le plus précieux des générations futures) , ſi l'on parvenoit à tarir les cauſes premieres , qui produiſent tant de maladies phyſiques ou morales , en développant cette ſource de félicité publique : *La conſervation des Peuples, tant Citoyens que Militaires* , on verroit enfin ſe réaliſer ce grand mot d'un Calife Perſan : *Je n'ai point vu d'hôpitaux dans tes Etats , lui reprochoit* un Etranger ; c'eſt (lui répondit le Calife) , qu'aucun de mes Sujets n'en eut jamais beſoin.

On ne ceſſe de demander pourquoi tant de Médecins éclairés n'ont preſque rien écrit ſur les moyens de conſerver la ſanté des gens de Guerre, ce fut preſque toujours impoſſible. Un Médecin ne ſuit pas les troupes dans toutes leurs deſtinations ; les Chirurgiens font toute la beſogne , tandis que lui, viſitant les hôpitaux,

ſe trouve tellement ſurchargé par l'immenſité des victimes dont ces monumens regorgent, qu'obligé d'en voir un ſi grand nombre chaque jour, il n'a ni le tems, ni les moyens d'étudier les cauſes, favoriſer les progrès, & ſaiſir les réſultats de tant de maladies diverſes. A peine a-t-il quelquefois le tems de manger, comment pourroit-il écrire ?

Un traitement général & uniforme eſt forcément prodigué à tous les Soldats ; l'impoſſibilité de connoître les différences & la variété des tempéramens, des cauſes & des effets trop multipliés d'un ſi grand nombre d'individus fait périr beaucoup de victimes, ſans fournir le moindre rayon de lumiere à l'obſervation du Médecin le plus attentif.

C'eſt enfin dans ces lieux où l'arrêt terrible de la néceſſité force

l'homme ſenſible à gémir ſur des maux inconnus, inviſibles & inévitables : frappé d'un ſi funeſte inconvénient, j'en cherchai le reméde au centre des fléaux de la guerre, & j'imaginai que le ſeul moyen de conſerver & de ſoulager tant de victimes qui périſſent journellement, c'étoit de remonter aux ſources premieres de tous les maux qui les environnent ; n'eſt-il pas déjà trop cruel que le fer & le feu des ennemis nous enlevent tant de braves gens à la fleur de leur âge, ſans que notre indifférence ou notre ignorance achevent d'anéantir l'Elite de la population dans tous les Empires ?

Un ou deux Praticiens habiles, chargés de veiller & d'indiquer les cauſes morbifiques qui conſument les troupes pendant la guerre ; qui, les ſuivant dans leurs deſtinations, auroient ſoin d'éclairer tous les abus

& les vices dangereux qui multiplient nos pertes, feroient feuls capables d'en faire tarir les fources les plus meurtrieres; en attendant que les moyens indiqués dans le troifieme livre de cet Ouvrage, aient produit nombre de fujets inftruits, laborieux & intelligens dans cette partie.

Qu'un Critique févere lance fur moi fes traits les plus déchirans, je l'en remercie d'avance, s'il a corrigé mes erreurs; c'eft pour des camarades que je travaille; c'eft pour la fanté du Soldat que j'écris; j'ai fuivi leur conduite, leurs travaux & leurs peines; j'ai examiné leurs fatigues, leurs tourmens, & les caufes de leurs maladies. .. Au centre des calamités de la guerre, je n'ai pu les envifager fans horreur; j'ai recueilli toute l'énergie & tout le fang froid de mon ame pour apprécier leurs influances

ſtuances morales, leurs dangers phyſiques, & les moyens d'en prévenir les ſuites les plus cruelles : ce fut enfin au ſein du carnage que ma plume ſe dévouoit à l'eſpoir d'adoucir les effets les plus douloureux de la férocité humaine.

Verra-t-on toujours, ſans y remédier, la claſſe la plus illuſtre de la ſociété périr, faute de connoître les moyens utiles à ſa conſervation ? ... L'aſpect des maux inouis .... des douleurs atroces .... des morts violentes de tant de braves gens, que des ſecours faciles à prévoir & à remplir euſſent évidemment ſauvés, a révolté mon cœur, & cette affreuſe image a long-tems concentré toute mon attention ſur cette foule de maladies militaires que la prudence humaine peut éviter quand elle voudra.

Moi-même, long-tems victime

de tant de maux, j'ai rapporté toutes mes obſervations-pratiques aux principes fondamentaux de la phyſique humaine, & j'en ai vu découler tant de ſources utiles à la ſanté des troupes, que je me vis entraîné à tracer une premiere ébauche de tout ce qui m'a paru contribuer à la *ſanté militaire.*

Semblable au tronc d'un arbre majeſtueux, dont la ſeve abondante répand dans des branches nerveuſes la force, la vigueur & les moyens de développer des ramifications innombrables, toutes reçoivent leur exiſtence & ſe communiquent l'accroiſſement de deux racines fondamentales, un chyle reſtaurateur & l'agilité du Soldat.

Un bon chyle eſt le réſultat du genre de vie le mieux ordonné, de l'air le plus pur, des alimens les plus ſains, des ſituations les plus ſalu-

taires . . . ; sans lui tout le corps languit, se corrompt, seche & meurt avant terme . . . ; avec lui les troupes susceptibles de l'enthousiasme le plus héroïque, exécuteront toujours les actions les plus éclatantes : tout ce qui tend enfin à la santé du Soldat, produit nécessairement la conservation de ses forces & l'accroissement de sa valeur.

L'agilité consiste dans cette heureuse souplesse, qu'un mouvement régulier, des travaux sainement ordonnés, & un exercice restaurateur entretiennent dans toutes les parties du corps . . . . C'est elle qui facilite nos mouvemens, adoucit nos fatigues, soulage nos peines, & multiplie nos moyens pour résister aux maux inévitables de la guerre.

Des fatigues, des malheurs, des désastres vont bientôt assaillir ces deux racines nourricieres . . . . ; des

vapeurs dangereuſes, une nourriture mal-ſaine, des eaux corrompues, vont altérer ſa ſeve, énerver ſa force, épuiſer ſa vigueur....

Le fer, le feu, la famine ou la peſte, vont enfin y porter le germe empoiſonné d'une foule de maladies putrides, inflammatoires ou épidémiques. &c. &c. &c.

Je conſidérerai donc la ſanté militaire ſous trois principaux points de vue, qui fourniront les matériaux des trois livres de cet Ouvrage.

Le *premier* aura pour objet la ſanté des troupes en tems de paix, recherchant tout ce qui tend à rendre les hommes ſains, robuſtes & courageux.

Le *ſecond* aura ſon but au centre des fléaux de la guerre, évitant ou modifiant tout ce qui porte atteinte à ſa vigueur, ou peut épuiſer ſon courage.

Dans le *troisieme* je considérerai nos Soldats bleſſés ou malades, dans des hôpitaux vraiment ſalutaires, dont l'adminiſtration, les fournitures & les traitemens curatifs ſoient les plus analogues au rétabliſſement de leurs forces & de leur valeur.

Tel eſt, au premier coup-d'œil, l'eſquiſſe d'un champ trop vaſte, que j'oſai parcourir ſans conſulter mes forces..... L'importance & la difficulté du ſujet ont ſouvent découragé ma foibleſſe; mais la ſublimité des objets m'entraîna malgré moi, & mon ame n'a pu ſe refuſer au plaiſir d'ébaucher le tableau d'une armée innombrable ſurpriſe par tous les fléaux de la guerre, en ſortir toujours triomphante.

C'eſt à l'homme ſenſible & vertueux, qui ne peut voir ſans gémir les défenſeurs de ſon repos, de ſa famille & de ſa fortune, périr faute

de secours faciles à leur procurer; que j'offre mon premier coup de pinceau.

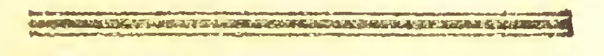
C'est à la bienfaisance de tant de bons Officiers, peres chéris de leurs Soldats, que je le consacre.

C'est enfin à ces Généraux adorés, qui disent comme Turenne, « *mon bien le plus précieux c'est le sang du Soldat* », que je dédie cet Ouvrage.





LA SANTÉ DE MARS.



LIVRE PREMIER.

De la Santé des Troupes en tems de paix.

CHAPITRE PREMIER.

Idées générales.

LE vice des mœurs, de l'éducation, de l'habillement, des armes, des alimens, des boissons, des évolutions & des logemens militaires, sont

les principales causes qui contribuent le plus à altérer la santé des troupes en tems de paix, les rendent incapables de soutenir les fatigues en tems de guerre, & perdent dans quelques années la fleur de la population d'un Empire : parcourons ces objets en détail.

CHAPITRE II.

Education Militaire.

IL n'y a qu'un homme sain, robuste & vigoureux, qui puisse posséder la force & le courage nécessaires au métier des armes. Quel que soit son rang, son état, sa fortune, depuis le général jusqu'au dernier soldat, tous étant exposés aux mêmes fatigues, aux mêmes dangers & aux mêmes influances des alimens, des saisons, des climats, doivent avoir tous la même

force pour y résister sans inconvéniens.

Ma plume impartiale & vraie s'adresse autant au grand seigneur appellé au commandement des armées, qu'aux officiers & aux soldats destinés à lui obeir. Tant qu'une éducation mâle & une nourriture simple & grossiere n'auront pas commencé à développer les membres & les organes de nos enfans; que l'exercice des marches, des courses, des armes & du cheval, n'auront pas endurci leurs corps, & donné à leurs muscles cette vigueur martiale qui forme des officiers intrépides & des soldats infatigables, nous n'aurons jamais que des militaires élégans, plus propres au service d'une toilette qu'à celui d'une tranchée.

O noblesse françoise! excusez mes gémissemens; l'envie n'empoisonne pas ma plume, Puisque le hasard

m'a fait naître dans votre classe, & comme frere, & comme citoyen, qu'il me soit permis de le dire : l'amour qui nous énerve tous, le luxe qui nous fait consumer notre fortune à nous transformer en vrais Céladons ; & la mollesse qui acheve d'anéantir la santé, le courage & la force, tels sont les douloureux exemples que nous donnons à nos soldats ; tels sont les dangereux modeles qui nous précipitent souvent dans les plus funestes écarts : voilà les causes qui nous font perdre cent victoires que nous pourrions remporter, qui anéantissent cet enthousiasme militaire qui produisoit jadis tant de brillans exploits, & réduisent souvent à végéter dans l'obscurité tant de rejetons distingués, qui auroient pu s'illustrer par des actions éclatantes.

Est-ce donc pour consumer nos jours dans les fadeurs de la gala-

terie que nous oſons nous charger d'être les défenſeurs de la patrie?... Quelle force & quelle valeur peuvent avoir des corps énervés par l'amoureuſe indolence? .... Sont-ce des Cupidons & des Adonis que nous devons oppoſer à nos ennemis? Non ſans doute, ce ſont des hommes robuſtes & courageux; nous poſſédons bien le courage, mais nous manquons des forces & de la vigueur néceſſaires pour réſiſter aux dangereuſes fatigues de la guerre & maîtriſer victoriuſement des ennemis vaincus.

Ces habitudes funeſtes, développées & enracinées par l'exemple trop général d'une préſomption dangereuſe, doivent d'autant plus révolter les vrais défenſeurs de la patrie, que ſi, maîtres de nous-mêmes, nous offrions à nos ſoldats des corps ſains & nerveux, & non des viſages pâles & exténués; des habits aiſés,

couverts de ſueur & de pouſſiere ; & non des modes élégantes & efféminées ; des armes maniées avec vigueur, & non le clinquant des bijoux ; l'enthouſiaſme de la valeur héroïque, & non le fade jargon de la chevalerie eſpagnole, nous poſſéderions tous la force d'Hercule, le courage de Mars & la haine de Coriolan.

Enfans infortunés deſtinés dès le berceau à la défenſe d'un Etat, il eſt aſſez triſte pour vous que les égaremens de vos peres faſſent circuler dans vos veines un ſang corrompu, ſans en aggraver & développer les dangers par une vie ſenſuelle ou voluptueuſe ! ...... Peres ſenſibles & bienfaiſans, c'eſt à vous que j'oſe parler : s'il vous reſte encore quelque commiſération pour ces innocentes victimes de vos plaiſirs, hâtez-vous de corriger d[illegible] ſo

principe ces germes deſtructeurs, qui vont le conſumer inſenſiblement, ſi vous le négligez ; anéantiſſez avec ſoin ce poiſon lent que vous avez peut-être dépoſé dans leurs veines, & corrigez-en les influances meurtrieres par une éducation plus mâle & une nourriture plus ſaine.

Si vous deſirez que votre enfant, marchant ſur les traces de ſes ancêtres, ſe couvre un jour des lauriers de la gloire, de la réputation & de la fortune, ayez donc le courage de l'élever durement à la campagne, qu'il ſoit long-tems nourri, vêtu, couché & traité comme le robuſte payſan ; donnez à ſon corps naiſſant la force, la vigueur, la ſanté ſans laquelle il ne ſera propre à rien. Eloignez-le de ces tables ſomptueuſes, où l'art du cuiſinier s'épuiſe à transformer tous nos alimens en poiſons auſſi dangereux qu'agréables ;

de ce luxe des habits élégans, dont les formes étroites, resserrées par vingt ligatures, s'opposent à la libre circulation du sang, l'empêchent de porter à tous les membres la nutrition nécessaire à développer leur vigueur...; de ces maîtres qui consument un tems destiné à accroître sa force & sa constitution à lui apprendre une langue inutile...; & sur-tout de ces courtisannes perfides, qui épuisent son tempérament avant d'être formé: qu'il respire jusqu'à dix ou douze ans l'air vif & pur de la campagne; que la chasse, la course, le cheval, & les travaux champêtres dépouillent son sang, par la sueur, de tous les égorgemens âcres ou incendiaires, qui l'enflamment des feux précoces de l'amour. Que les exploits militaires qu'on lui citera tournent la fougue de son imagination naissante vers les sentiers de la victoire; que

les exercices dont on endurcira son adolescence, épuisent modérément ce superflu de forces vitales qui le disposent à la volupté ; qu'il se nourrisse souvent de pain noir, de viandes grossieres & de laitage ; que tantôt il gravisse une montagne escarpée, tantôt s'expose aux vents, au soleil, à la pluie ; que l'habitude la plus constante le rende invulnérable à tous les genres de fatigues, & à toute la différence des élémens, des saisons, des climats ; & vous aurez des hommes intrépides qui, par leur force, leur courage & leur génie, reproduiront ces actions héroïques que nous regardons comme des fables anciennes, parce que nous sommes incapables de les imiter. Enfin, puisque les déréglemens de la table, de la molesse & de la volupté, sont les causes les plus certaines de l'anéantissement des forces militaires ;

c'eſt donc par une nourriture ſimple, des exercices pénibles & des fatigues champêtres, que nous rétablirons les ſources de la vie & de la ſanté.

Evitez dans l'habillement de vos enfans ces maillots trop ſerrés, ces corps de baleine & toutes ces ligatures meurtrieres qu'un Empereur, plein de génie, vient de proſcrire dans ſes états; ce ſont autant de chaînes cruelles qui, comprimant l'eſtomac & la poitrine, contrarient toutes les fonctions vitales de la digeſtion & de la reſpiration, premiers principes de la ſanté : un corps ſain & robuſte étant le réſultat d'une circulation égale & douce d'un ſang élaboré qui porte facilement par-tout la ſubſiſtance & la vie, il eſt de la derniere importance qu'aucune ligature ne le comprime nulle part, afin que les dernieres extrémités du corps & des membres reçoivent également cette

ſubſtance nutritive, ſi néceſſaire à ſon accroiſſement & à ſa vigueur.

Que ſon lit ne ſoit qu'une ſimple paillaſſe, dont la paille fraîche, ſouvent renouvellée, rafraîchiſſe & fortifie tout les muſcles de ſon corps, ſans leur communiquer jamais aucune exhalaiſon corrompue : on ne ſauroit imaginer combien la paille fraîche, ſur laquelle on étend des draps & les couvertures d'uſage, contribue à fortifier les enfans. Outre la certitude de trouver par-tout des lits pareils, on leur procurera l'avantage important d'un ſommeil tranquille & reſtaurateur, au ſein même de ces momens de déſaſtres où les équipages d'une armée ſont retardés ou enlevés par l'ennemi. L'expérience que je viens d'en faire ſur mon propre fils, confirme avantageuſement ce principe, puiſqu'après avoir couché huit ans de ſuite

ſur de la ſimple paille d'avoine, il jouit d'une ſi brillante ſanté & d'une force ſi conſidérable qu'on lui donne douze à treize ans tant il eſt bien conſtitué.

Que ſa tête, cette ſource premiere de tout le genre nerveux, ſoit ſouvent au ſoleil & à l'air, ſans jamais reſter trop long-tems immobile : tant que le ſoleil & les vents touchent ſucceſſivement les différentes ſurfaces d'un corps, ſans s'arrêter conſtamment ſur le même côté, ils ne peuvent être dangereux, n'ayant jamais le tems de faire une impreſſion trop vive ſur la même partie. Les enfans doivent ſe couvrir peu la tête, afin d'endurcir le crâne à toutes les influances extérieures, ſans en être incommodés : un ſimple bandeau de toile de coton en hiver, & un réſeau de fil en été, leur ſuffit.

Je croirois omettre un des moyens

les plus certains de fortifier la santé des enfans, si j'oubliois de recommander de les baigner souvent à l'eau froide, en observant de ne leur commmencer cette habitude salutaire que durant les chaleurs du premier été qui a suivi leur naissance, & de ne la pratiquer que lorsqu'ils sont à jeun ou deux heures après leur dernier repas. Le judicieux Locke, presque tous les anglois, & la plupart des peuples du nord, en font l'usage le plus heureux, auquel ils doivent probablement la force & la constitution nerveuse qui les caractérisent. En effet, rien ne contribue davantage à donner cette force tonique & cette souplesse agile, qui fortifie & facilite tous les mouvemens du corps; à entretenir sur toute la peau cette fraîcheur & cette propreté qui enleve la sueur qui s'y desseche, & entretient cette transpira-

tion égale, si nécessaire à la santé: mais l'habitude une fois prise, il sera bon de ne pas la discontinuer tout à fait, ni s'astreindre à la contracter tous les jours aux mêmes heures, afin d'être toujours libre de se baigner aux tems & aux lieux qui ne contrarient point le service militaire.

Tels sont les moyens les plus propres à favoriser le développement des forces de l'enfance, & à fortifier la constitution des adolescens; la preuve la plus certaine qu'on puisse en offrir, c'est que ce genre d'éducation, toujours forcée chez les paysans, nous offre dans cette classe d'hommes nos meilleurs soldats. Que les enfans des grands & de la noblesse militaire soient élevés de même, & nous aurons bientôt un nombre infini de bons officiers & d'excellens généraux. Si la mollesse osoit jamais

rougir d'une éducation mâle & vigoureuse, qu'elle daigne se rappeller que c'est ainsi que notre grand roi Henri IV fut élevé dans les montagnes de la Navarre.

CHAPITRE III.

Choix du Soldat.

DANS presque tous les régimens de France on perpétue l'usage de charger des officiers ou bas-officiers de faire les recrues nécessaires pour les maintenir au complet : ils quittent leurs garnisons; vont s'établir dans une grande ville, pour y enrôler à leur aise tous les jeunes gens de famille débauchés ou persécutés, les artisans sans ouvrage, consumés de paresse, de misere ou de faim, & les mauvais sujets en tout genre, qui ne

paſſent le plus ſouvent un engagement militaire que pour ſe ſouſtraire à la punition de leurs vices ou de leurs crimes. Les ſuites toujours funeſtes du jeu, de l'ivrognerie ou du libertinage, trouvent le vrai néceſſaire & l'impunité ſous une cocarde blanche ; & l'on veut enſuite que de tels ſoldats, la plupart déſerteurs ou contrebandiers, ne déſertent jamais ! On n'examine pas même s'ils ſont ſains, robuſtes, vigoureux : pourvu qu'ils aient l'âge & la taille on les engage ; & l'on s'étonne enſuite que la moitié des troupes ſoit ſur le grabat aux premieres fatigues d'une campagne ! Comment eſpérer un ſervice utile, durable & conſtant, d'un tas de mauvais ſujets, ſans mœurs & ſans conduite, dont le ſang & l'ame ſont également corrompus par tous les germes de la dépravation publique ? Comment en attendre, vis-

à-vis des ennemis cet enthousiasme militaire sans lequel on n'exécutera jamais rien d'héroïque & de grand?

L'on m'opposera peut-être qu'il est avantageux de contraindre, sous les rigueurs de la discipline militaire, tant de jeunes libertins qui portent le trouble & le désordre dans la société. Je réponds qu'on auroit beaucoup moins à souffrir & à réprimer leurs vices, leurs débauches, & souvent leurs crimes, s'ils ne comptoient pas sur l'impunité que leur assure un engagement militaire, & la certitude de se soustraire à toute punition civile, du moment qu'on cherche à les punir. Cette ressource toujours prête, qui leur est offerte par tant de bas-officiers insinuans, est une cause importante de la dépravation des mœurs, qui enfante parmi le peuple des milliers d'enfans libertins & vicieux. Qu'en résulte-t-il?

Leurs corps exténués de débauches, ne ſe traînent douloureuſement au ſervice que pour remplir les hôpitaux militaires après trois mois de campagne.

De tous les états utiles à la ſociété, celui qui eſt le plus expoſé à tous les genres de fatigues, celui qui exige le plus de force, de vigueur & de ſanté, pour y réſiſter, c'eſt l'état militaire; tant que l'on ne voudra que des jeunes élégans & d'agréables efféminés, on ne fera jamais, avec cent mille hommes, ce qu'on auroit exécuté facilement avec dix mille guerriers robuſtes & courageux. Si les ſoldats étoient mieux choiſis, nous trouverions encore dans nos armées, auſſi nombreuſes que peu formidables, trois cents ſpartiates capables d'arrêter & de combattre dix mille hommes; tandis que, d'après notre conſtitution actuelle, on pourroit, je crois, mettre

mettre en doute ſi dix mille de nos ſoldats ſeroient capables de réſiſter à trois cents Spartiates.

D'où réſulta donc cette force étonnante d'un petit peuple guerrier contre des armées entieres . . . . . . ? La voici : l'armée des Perſes étoit composée de mille gens que le luxe & la débauche avoient énervés, tandis que les Spartiates accoutumés dès l'enfance à tous les exercices militaires étoient animés d'un enthouſiaſme héroïque, familiariſés à tous les dangers, & endurcis à toutes les fatigues de la guerre, qu'ils ſe faiſoient un jeu de braver tous les jours.

L'exemple plus récent encore des *flibuſtiers*, qui dans une ſimple barque, avec trente hommes, ont oſé ſi ſouvent attaquer les plus gros vaiſſeaux, & les obliger à ſe rendre malgré la défenſe de tout l'équipage, ſemble nous démontrer avec plus d'é-

vidence la nécessité de choisir les soldats dans la classe d'hommes les plus endurcis aux fatigues, en préférant toujours celle des métiers pénibles de la campagne aux habitans aisés de la ville ou aux jeunes gens de famille. Les Spartiates enfin nous offrent un tableau frappant de tout ce que peut l'enthousiasme de la valeur dans des hommes soumis dès l'enfance à tous les travaux militaires, & dont les corps presque invulnérables tentent & exécutent les choses les plus étonnantes, parce qu'accoutumés à tout, ils sont convaincus que rien ne peut étonner celui qui croit tout possible.

Les flibustiers qui ne recevoient parmi eux que des hommes robustes, vigoureux & pleins de courage, nous annoncent le *choix* qui doit nous fixer pour recruter nos troupes européennes.

Les Spartiates, qui ſoumis à l'éducation martiale, exécuterent les plus grandes actions avec très-peu de monde, nous démontrent la néceſſité d'établir des *écoles pour le ſoldat.* Examinons d'abord ce qui ſeroit le plus important au choix des hommes de guerre ; puis nous tenterons d'haſarder quelques réflexions ſur les écoles les plus propres à fortifier leur conſtitution militaire.

L'âge le plus propre au métier des armes, c'eſt depuis ſeize ans juſqu'à cinquante ; plus tôt, le corps n'a pas aſſez de force, plus tard, il commence à la perdre inſenſiblement.

Avant d'engager un homme, il ſeroit très-avantageux de l'examiner tout nud, pour voir s'il n'a ni fiſtules, ni ulceres, ni écrouelles, ſcorbut, gale & autres maladies contagieuſes ou incurables, qui mettent un ſoldat hors d'état de combattre.

Cette obſervation eſt d'autant plus importante que les ſoldats obligés de coucher deux ou trois enſemble dans un même lit, ſe communiquent ſans ceſſe par la tranſpiration, les humeurs vicieuſes d'un ſang corrompu, & qu'un ſeul homme infecté ſuffit ſouvent pour répandre une contagion meurtriere dans tout un bataillon, & quelquefois dans tout un régiment. L'habitude fréquente & dangereuſe de coucher en France, une perſonne ſaine avec une autre infectée de maladies révoltent toujours les médecins éclairés, qui connoiſſent tous les dangers de la contagion : j'oſe donc ici redoubler mes efforts, pour engager tous les militaires inſtruits à examiner à nud les hommes qu'ils engagent ; & lorſqu'ils leur trouveront des cicatrices, des ulceres, ou des brûlures douteuſes, les faire viſiter par des chirurgiens entendus,

& ne les enrôler jamais qu'après en avoir reçu un certificat de ſanté, ſigné d'un praticien, qui déclare ne lui avoir reconnu aucun principe de maladie, ou qui énoncera les cauſes morbifiques qu'il aura apperçues ans le ſujet qui lui aura été préſenté.

Si cette ſeule négligence cauſe tant de maladies en pleine paix, les effets en ſont cent fois plus dangereux en tems de guerre, où les ſoldats tous couchés ſur la paille, obligés de s'entaſſer en fourmillieres pour s'échauffer durant la fraîcheur des nuits, hument & reſpirent ſans ceſſe toutes leurs exhalaiſons réciproques; il eſt évidemment impoſſible qu'ils puiſſent réſiſter long-tems aux miaſmes corrompus, qu'un ſeul contagieux leur communique ſans ceſſe. C'eſt ainſi que faute de s'aſſurer de la ſanté d'un homme qu'on engage, on s'expoſe à voir les hôpitaux régorger

de malades, & les régimens privés de la moitié des soldats.

En observant la santé d'un homme on tâchera de choisir préférablement ceux qui ont les membres nerveux, les épaules écartées & charnues, la poitrine large, le visage plein, le tein mâle, les yeux animés, le ventre peu saillant, les dents blanches, les cheveux touffus, la peau velue, la jambe ferme; on examinera s'ils marchent avec aisance, ploient facilement leur corps dans toutes sortes de situations; si après un peu de fatigues, ils ne sont pas long-tems essoufflés, & conservent leur forces & leur gaieté durant une course un peu longue. Enfin lorsque l'inspection d'un praticien éclairé aura jugé qu'un homme ne possede aucune maladie contagieuse, & que l'observation d'un officier intelligent aura reconnu en lui la plus grande partie

des formes les plus importantes à une bonne constitution, on pourra se promettre d'avoir de très-bons soldats.

Le caractere dominant & le tempérament d'un homme méritent encore l'attention d'un observateur judicieux. Les individus phlegmatiques ou mélancoliques, ne sont pas propres au métier des armes; les hommes sanguins ont plus d'imagination, de valeur & d'intelligence, mais le tempérament bilieux est celui qui réunit le plus parfaitement tous les avantages d'une complexion martiale, d'un génie vaste qui fait imaginer des projets utiles, & d'un courage sans bornes, qui fait tout entreprendre & tout exécuter; la plupart des guerriers qui ont fait des actions brillantes étoient de ce temperament; leur caractere gai, vif, hardi, entreprenant, secondé par l'impé-

tuosité d'un sang qui bout dans leurs veines, les porte ou plutôt les entraîne facilement aux entreprises les plus éclatantes. Alexandre & César, Turenne & le comte de Saxe possédoient cette heureuse constitution ; il sera donc toujours avantageux de pouvoir se procurer des hommes d'un tempérament bilieux, c'est-à-dire, où il sera le plus dominant ; ceux qui sont à-la-fois sanguins & bilieux méritent la même considération, sur-tout lorsque ce dernier domine sans impétuosité.

On évitera soigneusement ces hommes froids, nonchalans, flegmatiques & hypocondriaques, qui toujours glacés, indifférens, insensibles à tout ne peuvent jamais promettre le moindre succès dans l'art pénible & glorieux de la guerre. L'église, la robe ou le commerce leur conviennent mieux que les armes.

L'épée ne peut être dignement maniée que par des bras nerveux qu'un ſang bouillant agite avec vigueur.

Ceux qui ſont chargés de les conduire à leurs corps, les empêcheront de ſe livrer à l'ivrognerie ou au libertinage durant leurs routes; & une fois arrivés au régiment, il ſeroit très-avantageux de les traiter d'abord avec douceur & leur témoigner de l'amitié, pour qu'ils regretaſſent moins leurs parens & leur patrie, & ne ſe laiſſaſſent pas gagner à la maladie du pays, durant laquelle un homme perdant bientôt l'appétit, la force & le courage, n'eſt plus propre à rien; il en réſulteroit pour eux, plus de confiance & de goût pour leur nouvel état, & ils s'attacheroient inſenſiblement à la diſcipline militaire qui étonne & décourage ſouvent un homme accoutumé à ne faire que ſa volonté. Le ſeul moyen de leur

c.nserver la ſanté du corps & de l'eſprit, c'eſt de s'intéreſſer à eux, ordonner aux bas-officiers de ne pas les fatiguer de ſervice, leur parler avec bonté, les encourager par des promeſſes flatteuſes, leur procurer quelques diſſipations, & les traiter enfin avec ce ton affectueux que ſemblent mériter des enfans qui n'ont plus de peres. Traiter les guerriers comme des negres, c'eſt avilir le premier état d'une nation policée; il faut au contraire les y fixer par l'attachement du cœur en leurs ames timides, en y faiſant éclore ce premier germe de l'enthouſiaſme martial; en les enflammant par degrés de ce feu militaire, qui enfante les grands hommes dans tous les genres: nos ſoldats étant doués des mêmes organes, des mêmes ſenſations que nous, ſont ſuſceptibles des mêmes ſentimens, ſi nous en faiſons des

machines abruties, c'eſt notre faute; nous réuſſirons quand il nous plaira de développer en eux les mêmes germes d'héroïſme qui animoient jadis les Grecs & les Romains; mais pour y parvenir, il leur faudroit une éducation particuliere durant les premieres années; je vais haſarder quelques obſervations ſur cet important ſujet.

CHAPITRE IV.

Ecoles du Soldat.

LES anciens avec une poignée de jeunes gens faiſoient des choſes qui ſembloient tenir du prodige, & nous avec cent mille hommes nous ne faiſons que de petites actions : d'où vient ce contraſte frappant? Du défaut d'une éducation militaire. Pour

dix ſoldats capables dans une compagnie, il y en a cinquante qui ne ſont bons à rien ; ce ſont cent mille marionettes, qui au ſon d'un tambour danſent un jour de combat ; & dont un général inſtruit eſt ſouvent lui-même bien embarraſſé. Quelques centaines de Spartiates preſque nuds, mais armés de fer, firent trembler long tems tous leurs voiſins innombrables ; aujourd'hui nous ne voyons plus rien de ſemblable, & nous regardons ces brillans exemples comme autant de fables anciennes. Satisfaits d'une trompeuſe apparence nous recherchons avec ſoin la propréte dans nos ſoldats ; le goût, l'élégance, la figure fixent tous nos ſoins, & pourvu qu'ils promettent avec grace, nous ne recherchons preſque jamais tout ce qui peut fortifier leur vigueur, leur courage & leur conſtitution.

Oserai-je ici l'avouer: je n'ai jamais apperçu un soldat élégant admirer sa chaussure & sourire dédaigneusement aux citoyens qui le nourrissent, sans croire voir Paillasse vêtu en petit maître. L'exercice & la propreté des habits, les deux objets principaux de toutes nos occupations militaires, sont précisément les deux points les moins observés en pleine campagne; produire des enfans bien constitués; les rendre robustes & courageux; en former des hommes infatigables dans les travaux, intrépides dans les combats, telles sont les qualités les plus importantes d'un homme de guerre, & ce sont celles dont on ne s'occupe jamais.

A l'entrée d'une campagne on porte tous les régimens au complet, c'est-à dire qu'on y envoie beaucoup de recrues, qui du sein de leur patrie transplantés souvent dans un

pays étranger dont ils ne connoiſſent ni le langage, ni les mœurs, ſoumis à une ſubordination qui les effraie, à l'humeur des bas-officiers qui les découragent, à un changement de nourriture, de boiſſons, de climats, de logemens & d'exercices qui contrarient abſolument toutes leurs habitudes, portent dans leurs ames timides la foibleſſe, la conſternation & l'effroi ...... il en réſulte preſque toujours que ces miliciens ignorans embarraſſent beaucoup les anciens ſoldats, ne ſervent preſqu'à rien, finiſſent après quelques marches forcées par remplir les hôpitaux de malades, d'eſclopés, & vont engorger les aſyles, & abſorber tous les ſecours deſtinés aux malheureuſes victimes de la guerre.

Pourquoi ne pas faire pour le ſoldat ce que la bienfaiſance de Louis XIV a daigné faire pour l'officier? Pourquoi ne pas établir dans chaque

ville frontiere des écoles d'infanterie & de cavalerie, où tous les enfans pauvres & bien constitués qui voudroient embrasser les armes, reçus de douze à quinze ans, trouveroient à s'instruire dans toutes les opérations de l'art militaire ? Tel seroit le moyen le plus sûr de créer d'excellentes troupes. Les pauvres gens trouveroient un soulagement réel dans un établissement honorable, où leurs enfans habillés, nourris, logés, instruits par d'anciens officiers, soumis à toute la subordination martiale sous des cadets gentilshommes destinés un jour à les commander, exécuteroient à la lettre les ordonnances & le service avec la même régularité que dans une ville de guerre. Ces monumens utiles offriroient enfin des retraites honorables à beaucoup d'anciens militaires, qui employant les loisirs de leur vieillesse

à former d'excellens ſoldats ; réuſſiroient en même-tems à inſtruire de jeunes officiers dans l'art glorieux de multiplier les actions utiles à leur patrie.

Enfans de Mars, ſouffrez que j'oſe ici vous le dire : ſi vous ambitionnez la gloire des ſuccès les plus éclatans, viſez beaucoup moins au luxe extérieur de l'élégance militaire, & beaucoup plus à tous ce qui peut contribuer à vous donner une conſtitution ſaine, robuſte & intrépide ; ayez plus de ſoins pour vos ſoldats ; qu'ils apprennent durant la paix à ſauter des ruiſſeaux, courir avec vîteſſe, eſcalader des murailles, paſſer des rivieres à la nage, faire des faſcines, des retranchemens, des tranchées, entâmer une brêche, combler des foſſés, monter à l'aſſaut & enlever des poſtes ; que tous les travaux, toutes les fatigues

& tous les maux inévitables de la guerre viennent tour-à-tour par degrés endurcir le corps de ces jeunes athletes, & les rendent invulnérables à la douleur & aux dangers, & vous poſſéderez alors une pépiniere innombrable de jeunes Hercules, qui par une telle éducation, remplis de force & de courage ſeront capables des plus grands ſuccès. Oui, Turenne avec trente mille hommes de ce genre eût toujours été vainqueur de cent mille ſoldats modernes.

Que d'avantages ne réſulteroit-il pas de ces écoles? Des jeunes gens inſtruits de bonne heure, & rompus dès l'enfance à toutes les opérations de la guerre, familiariſés à tous les genres de travaux militaires, de l'attaque, des retranchemens & de la défenſe des poſtes, nous offriroient à l'entrée d'une campagne une fourmilliere de ſujets tout formés pour

compléter les régimens, sans redouter cette foule douloureuse de miliciens, d'esclopés, de malades & de mourans ; qui anéantit une partie des troupes au commencement d'une guerre ; énerve & réduit l'autre aux abois, & consume les alimens les plus nécessaires à la subsistance générale : ceux qui résistent souffrent beaucoup, tant par la vue décourageante de ceux qui ne peuvent les suivre ; que parce qu'ils leur laissent un double service à faire. Les forces totales s'épuisent, le courage se réfroidit, le service devient plus pénible & plus languissant, les soldats moins sûrs & la désertion générale. C'est ainsi que nos innombrables armées péchant dans le premier principe de leur constitution ; *le défaut de santé & de vigueur des hommes*, sont toujours dans un état de foiblesse & d'anéantissement, incapables de rien pro-

duire de grand. Je les compare à ces empires despotiques qui ne possédant jamais assez de substance & de vigueur pour alimenter & fortifier tant de membres exténués, sont toujours sûrs d'être vaincus, par quiconque a l'audace de les attaquer avec lenteur, & les épuiser par la persévérance.

Sur quel plan former l'établissement de ces écoles ? C'est aux anciens militaires, & sur-tout à ceux que leur intelligence a fait remarquer par des connoissances profondes, qu'il est permis d'en décider; c'est à ceux qui connoissent le mieux tout ce que peut le courage dans les hommes nerveux & bien constitués, qu'il est permis de diriger toutes les opérations journalieres de l'art militaire.

C'est d'après l'exposé fidele des travaux les plus importans aux succès des armées, que d'accord avec un

médecin inſtruit, ils pourront ſtatuer enſemble les exercices les plus utiles & les principes les plus ſalutaires; d'y fortifier l'eſprit & le corps des jeunes gens, en les familiariſant par degrés, à tout ce qu'il leur eſt important de connoître & d'exécuter dans toutes les ſituations poſſibles de la guerre.

C'eſt évidemment aux anciens officiers, d'un mérite connu, qu'il ſeroit avantageux de confier le gouvernement des écoles, & la direction de tous les moyens d'endurcir les corps à la fatigue, & d'exalter les ames, pour enflammer leur courage, & les rendre ambitieux des actions les plus éclatantes: mais ce ſera toujours au vrai médecin à apprécier ſi les moyens qu'on y emploie ne contrarient pas les forces humaines au point de les anéantir: c'eſt au ſeul praticien éclairé qu'il appartiendra

toujours d'examiner ſi la forme des habillemens & des armes, ſi les alimens, les boiſſons, les logemens, & la direction des travaux militaires s'exécutent de maniere à ne pas énerver les forces & détruire la ſanté des hommes ; tant qu'on fermera les yeux ſur ces principes fondamentaux, on aura des armées innombrables, c'eſt-à-dire, une fourmilliere d'hommes ſans vigueur & ſans courage, qui ne pourront ſervir qu'à affamer des provinces entieres, conſumer ſans ſuccès la fleur de la population, & contribuer à la décadence ou à l ruine des empires.





CHAPITRE V.

Ecoles de l'Officier.

SI la vigueur & le courage sont les premieres vertus d'un soldat, l'intelligence & la valeur sont celles d'un bon officier; l'obéissance & la force suffisent au premier, parce que la nature & les travaux militaires achevent sa constitution; les mathématiques, la tactique, & l'art de bien commander sa troupe, sont l'appanage du second .... L'attaque & la défense des postes, les fortifications, & la connoissance-pratique des opérations de la guerre, sont parconséquent nécessaires à perfectionner un bon officier.

Il sera toujours plus avantageux de n'astreindre de jeunes gens à l'étude

des ſciences militaires, qu'après avoir long-tems fortifié leurs membres & leurs organes dans les écoles du ſoldat; c'eſt pour l'officier que la ſanté eſt la plus évidemment néceſſaire; c'eſt à l'activité ou à l'indolence de celui qui commande une troupe, que nous devons la victoire ou la déroute des armées; ſi la force ſeconde ſa valeur, tous le ſuivent avec courage; il avance, repouſſe & renverſe tout ce qui oſe lui réſiſter .... Mais ſi ſa foibleſſe anéantit ſon courage, la moindre fatigue l'énerve; il ne peut aller en avant, & les ſoldats qu'il commande, réduits à le ſuivre nonchalamment, ne ſervent qu'à le faire écraſer ſans aucuns ſuccès.

Quelque ſoit le courage d'un officier, ſi la force ne peut ſeconder ſa valeur, & qu'il ſoit le premier à marcher, il ne poſſéde ni le ſang froid capable de profiter de tous les événe-

mens imprévus, ni la vigueur néceſſaire pour s'avancer à la tête d'une troupe, ou monter le premier à l'aſſaut; ſon premier pas échoué décourage toute une armée, & fait tuer beaucoup de monde ſans réuſſir. Il eſt donc plus important qu'on ne penſe, de n'admettre à l'état d'officier que de jeunes gens bien conſtitués; on y réuſſira ſans peine, ſi après avoir ſuivi les détails de l'éducation phyſique annoncée dans mon ſecond chapitre, on les reçoit enſuite deux ou trois ans dans les écoles du ſoldat, pour les endurcir comme eux à tous les travaux militaires, & familiariſer leur tempérament à toutes les fatigues de la guerre.

Mais, je le répete encore, point d'études précoces, point de mathématiques, d'algebre ni de deſſin avant l'âge de douze ans : rrop de réflexions dans un enfant qui croît, met tout ſon

ſon genre nerveux dans un état de tention, qui s'oppoſe à ſon accroiſſement, à la circulation de ſon ſang, à la nutrition de ſon corps & à la vigueur de ſes membres : développez la machine avant de l'aſtreindre à la méditation ; fortifiez tous ſes organes, & lorſqu'ils ſeront bien développés, ils auront alors la force & l'aptitude de ſentir & de concevoir facilement en deux ans ce qu'ils euſſent mal appris dans ſix, en ruinant leur tempérament.

Qu'un ſot pédant veuille me ſoutenir que les premieres idées offertes à l'eſprit des jeunes enfans, ne s'effacent plus de la vie, je lui répondrai toujours que nos ſens étant les organes médiateurs qui tranſmettent à notre eſprit toutes les ſenſations ou les idées extérieures, nous ne pouvons bien ſentir, bien comparer, bien juger, qu'autant que ces

organes ſont bien conſtitués ; or ne pouvant jamais jouir de toute leur vigueur qu'autant que le corps a reçu aſſez de forces pour les développer, il ſera plus avantageux de fortifier le phyſique avant d'occuper le moral, ou plutôt de n'offrir à leur eſprit naiſſant, que les principes élémentaires & les germes générateurs des connoiſſances les plus néceſſaires. Tous les ſens d'un enfant développés & exercés par les premieres habitudes des opérations militaires, ſaiſiront enſuite avec facilité les ſciences les plus profondes ; elles ſeront un amuſement pour lui ; les profeſſeurs auront moins de peine, & les jeunes gens plus d'émulation, de talens & de ſanté.

S'il eſt un âge dans la vie humaine où le corps ait déjà reçu lamoitié de ſes forces, & les organes acquis cette heureuſe diſpoſition à bien ſentir,

bien concevoir, & bien juger tous les rapports utiles, c'eſt vraiſemblablement de douze à quinze ans. C'eſt l'époque moyenne entre l'enfance & la virilité, où les muſcles ſouples & les mouvemens faciles ſont propres à mieux recevoir toutes les impreſſions qu'on veut leur donner ; c'eſt l'âge où la premiere fermentation du ſang le diſpoſant aux plaiſirs précoces, fait épanouir tous les ſens, développer tous les organes, éclore tous les ſentimens .... Hâtez-vous d'éloigner cet éleve de Mars du tourbillon des grandes villes, arrachez-le promptement de ces lieux de délices empoiſonnées, où livré à lui-même, entraîné par la volupté, emporté par la fougue de tous les plaiſirs de ſon âge, il va perdre en deux ou trois ans ce premier développement du fluide reſtaurateur de ſes forces, qui doivent perfectionner ſa

constitution, pour lui donner cinquante ans de vigueur, de courage & de génie.

Envoyez promptement cet enfant d'Achille dans des villes de guerre, où la vue continuelle des opérations militaires puisse donner le change à son cœur, fixer ses premiers regards, enflammer son ame naissante, & y faire éclore cette vive ambition d'héroïsme & de grandeur d'ame qu'inspire le goût de la guerre, le desir d'être le protecteur de ses concitoyens, & cette ardeur martiale sans laquelle on ne sera jamais un bon officier.

La noblesse militaire trouva dans l'établissement de Louis XIV des ressources contre l'indigence, mais cela ne suffisoit pas : tout individu destiné au métier des armes est un enfant de l'état, dont l'éducation méritera toujours l'attention pater-

nelle d'un monarque bienfaiſant ; ces ſoins ont été confiés par la ſuite à des maiſons religieuſes où ils étoient parfaitement inſtruits dans tous les devoirs de la piété, & très-peu dans l'art militaire ; où ſans ceſſe environnés de theſes ſcholaſtiques, ils apprenoient beaucoup de choſes très-reſpectables, & aucunes de celles de leur état.

S'il eſt une ſituation favorable à l'établiſſement des écoles militaires, c'eſt dans des villes de guerre qu'il faut les fonder ; c'eſt à des officiers inſtruits, auſſi eſtimables par leur réputation militaire qu'il faut en confier la direction ; c'eſt là qu'ils doivent familiariſer par dégrés nos jeunes gens aux exercices de Mars, aux évolutions, à l'équitation, & à toutes les opérations de la guerre ; c'eſt là qu'aſſujettis en tous points à l'ordre & à la diſcipline des ancien-

nes troupes, ils ne pourront eſpérer d'être reçus officiers dans un régiment qu'après avoir rempli tous les grades ſubalternes ou ſupérieurs des écoles, d'une maniere diſtinguée; c'eſt là qu'inſtruits de bonne heure dans les mathémathiques, les fortifications & les plans de campagne relatifs à la guerre, on trouveroit le double avantage de former d'excellens officiers, de n'accorder les emplois militaires qu'à ceux qui par leur intelligence & leur capacité les auroient eſſentiellement mérités; c'eſt enfin là qu'exercés chaque jour à toutes les opérations théoriques & pratiques du métier des armes..... couchés durement, nourris frugalement, ſurveillés par des officiers à talens, qui jaloux de juſtifier la confiance d'un ſouverain, s'attacheroient à déraciner tous les germes de l'indolence ou du libertinage, pour y

ſubſtituer ceux de l'héroïſme & de la vigueur, formeroient en peu de tems un grand nombre de jeunes officiers auſſi robuſtes qu'inteligens, dont les connoiſſances & la valeur mériteroient le juſte titre de défenſeurs de l'état : mais hélas ! combien d'officiers d'ailleurs très-eſtimables, qui après dix ans de ſervice ne ſavent ſeulement pas ce que c'eſt qu'un gabion. (1)

Je ne crains pas de le répéter : comment un corps foible & ſenſuel, énervé par le luxe qui gêne la circulation, par l'intempérance qui corrompt le ſang, par les délices de la table qui engorgent tous les vaiſſeaux

(1) Le ſavant Colombier, médecin & profeſſeur de la capitale a dit : .... *Tant de jeunes officiers ſeroient bien plus propres à l'état militaire, ſi le plus grand nombre étoit pris dans des écoles deſtinées à les former.* T. I. page 164. Code Militaire.

& toutes les articulations, pourra-t-il ſupporter les fatigues & les dangers de la guerre? Sera-ce au centre des plaiſirs & de la volupté qu'il prendra les forces néceſſaires à l'état pénible des armes? ...... Non ſans doute; la plupart de nos jeunes ſeigneurs plongés dans tous les délices d'une capitale corrompue, en ſortent à vingt-cinq ans dans un état d'épuiſement qui les rend incapables de porter les armes, leurs bras n'ont plus la vigueur de les manier, leurs jambes ont à peine la force de les porter, la plus ſimple marche les laſſe, la moindre fatigue les accable, la moindre chaleur les confond.

Qu'un grand ſeigneur jaloux de perpétuer & d'accroître les illuſtrations de ſon ſang, ait aſſez de courage pour élever ſes propres enfans dans les écoles que j'annonce; que leur foible conſtitution y ſoit fortifiée

par une éducation vraiment martiale ; seule capable de les préserver de tant de germes de corruption . . . ; qu'ils daignent être les protecteurs des monumens militaires, qui multiplieroient tous les principes de leur fortune, de leur gloire, & de leur grandeur, & nous posséderons à trente ans des hommes robustes, intelligens, intrépides, capables d'égaler toutes les actions héroïques de l'antiquité.

CHAPITRE VI.

Principes de l'Habillement Militaire.

CHAQUE état doit avoir le genre d'habillement le plus convenable à ses fonctions journalieres ; qu'un magistrat soit en robe longue, un médecin en habit large, un petit maître

en surtout fringuant, & un porte-faix en chemise, tout cela est bien naturel.

Mais qu'un soldat, celui de tous les hommes qui fatigue le plus, qui a le plus grand besoin de conserver ses forces, & d'être le moins chargé dans son équipage, en soit précisément le plus accablé, c'est ce qui ne cessera d'étonner tout observateur judicieux.

En effet son *habillement* consiste en: *chemise* étroite, *gilet* très-juste, *culottes* bien serrées, *habit* étranglé de toutes parts, *jarretieres* du col, *jarretieres* de culottes, *jarretieres* de bas, *jarretieres* de guêtres, *boucles* de col & de souliers bien serrées, & *chapeau* de grosse laine, dont l'épaisseur mal tissue est une éponge qui boit dix livres d'eau un jour de pluie sans le mettre à l'abri d'un coup de sabre........ *Son armement* est composé d'un large

ceinturon où pendent un ſabre lourd & une *bayonnette*......; une large bandouillere ſur l'épaule gauche, qui ſuſpend une giberne très-embarraſſante...; un baudrier peſant ſur l'épaule droite où pend le ſabre des grenadiers ou des cavaliers..., & *un fuſil* très-long, dont le poids eſt une charge réelle pour le ſoldat : qu'on joigne à cela tous les acceſſoires de *l'équipage de guerre*, où il eſt forcé de porter encore ſur ſon corps ſon *havreſac*, ſa portion des tentes, *marmites*, *piquets*, *cartouches*, *grenades*, & autres uſtenſiles de campagne...., & l'on verra qu'il n'y a point de fantaſſin qui ne ſoit véritablement plus chargé qu'aucun mulet de l'armée : faut il s'étonner ſi depuis plusieurs ſiecles nous n'avons vu renaître parmi nos troupes aucune de ces actions d'éclat, où avec une poignée

d'hommes nous faisions de si grandes choses ?

Les jarretieres des bas & du genou, les ceintures des culottes & du sabre, les bandouilleres & les baudriers d'une giberne, les boucles du col ou des souliers, comprimant sans cesse les muscles, les nerfs & les vaisseaux, empêchent la circulation du sang, mettent obstacle à la nutrition des membres, les appesantissent, les endorment, & les rendent incapables des plus légeres fatigues, sans être d'abord harrassés. Ainsi sanglé de toutes parts, la moitié de ses forces sont perdues avant de marcher; ajoutez-y le poids des armes & de son équipage de guerre, & il sera facile de prévoir toute l'incapacité d'un homme dont les fonctions vitales, la vigueur & la souplesse sont anéanties par tant de fardeaux... C'est ainsi qu'une marche de deux

où trois lieues s'appelle une marche forcée en campagne, tandis que les Grecs ou les Romains jadis, & les Prussiens de nos jours faisoient lestement des courses de douze à quinze lieues, dans une journée, sans en être étonnés? D'où vient donc cette différence énorme des grandes actions des anciens avec de petites troupes, & de nos petites actions modernes avec de grandes armées .....? de la simplicité de leur habillement & de leurs armes, & du luxe embarrassant & multiplié des nôtres : le Romain faisoit la guerre, les jambes & les bras nuds, le corps couvert d'un gilet aisé ; n'avoit aucun équipage à porter, tandis qu'aujourd'hui le seul havresac d'un fantassin rempli le plus souvent d'objets inutiles à un vrai soldat, est seul capable par son poids, de l'empêcher d'agir avec célérité, d'augmenter beaucoup ses fatigues,

de détruire sa santé & le mettre hors d'état de combattre.

Les équipages de luxe, ou d'une frivolité inutile sont ce qui épuise le plus promptement la force & la vigueur de toute une armée; en faut-il une preuve? qu'on jette un coup-d'œil rapide sur les troupes Musulmanes, qui toujours affoiblies & énervées par la mollesse & l'embarras de leurs habillemens flottans, & de leurs équipages immenses, ont presque toujours été vaincues par les armées Européennes, qui ont la moitié moins de suite. Si les anciens Romains existoient encore, par la même raison nous serions également leurs victimes; ouvrons enfin leur histoire & nous verrons que le premier instant de la décadence de Rome fut celui où le luxe Asiatique eut pénétré ses remparts, & l'époque de sa plus grande foiblesse, celle où les richesses

de la Perſe acheverent d'énerver ſa force, & d'anéantir ſa valeur.

Pour accroître cette vigueur martiale, qui enfante le vrai courage; cherchons à ſimplifier toutes les parties de l'habillement & de l'équipage militaires; donnons à tous nos ſoldats ce qui eſt eſſentiellement néceſſaire à leur ſanté & à la conſervation de leurs forces, & retranchons-en tous les objets d'inutilité ſuperflue qui ne tendent qu'à les épuiſer.

L'agilité & la ſanté brillante, ſont le bon air du ſoldat; pour la lui procurer, il faut que ſon habillement ſoit *aiſé* dans toutes les parties du corps, *leſte* pour favoriſer toute la célérité des mouvemens agiles...., *ſimple* afin qu'il ſoit habillé en très-peu de tems....., *léger* pour ne lui cauſer ni embarras ni poids, *tiſſu* d'une maniere impénétrable à l'action trop vive des élémens...., *chaud* en hiver,

froid en été . . ., capable *d'amortir* la violence des coups, & sur-tout sans *ligatures* pour ne jamais contrarier ni les mouvemens intérieurs des fonctions vitales, telles que la respiration, la circulation & la nutrition humaine, ni l'agilité extérieure de toutes les évolutions militaires.

Quel genre d'habillement réunit tant de qualités importantes? quelque répugnance que j'aie à offrir des modeles à de grands maîtres, je les supplie de pardonner au médecin, jaloux de la santé des hommes, toutes les observations qui tendent à fortifier leurs membres, à conserver leur courage, & à donner la plus grande salubrité à tout ce qui peut intéresser le service militaire; elles sont toutes fondées sur les principes certains de la physique humaine, toutes confirmées par l'expérience; j'ose donc les soumettre à leurs jugemens.

CHAPITRE VII.

Habillement du Soldat.

L'HABILLEMENT du ſoldat pourroit être composé, 1°. d'une *chemiſe bleue*, teinte à l'indigo, production Américaine, dont les ſeuls marins paroiſſent avoir ſainement apprécié les qualités ſalutaires ; des raiſons de commodité en firent préférer l'uſage à toute la marine Françoiſe & Angloiſe, &c. &c. des raiſons de ſanté en feront toujours rechercher la ſalubrité : en effet l'indigo poſſède une vertu tonique qui raffermit les muſcles durant la fatigue, reſſerre les porres pendant la chaleur, prévient la ſueur & l'empêche de ſe réfroidir ſur la peau : l'expérience a prouvé

que la vermine s'y attache beaucoup moins qu'à la toile, & que tous les marins qui en font usage soutiennent plus long-tems les manœuvres pénibles, perdent moins de sueur, ne salissent pas autant de linge, & n'ont parconséquent pas besoin de le blanchir ni de le renouveller si souvent ; deux chemises bleues, l'une sur le corps, l'autre dans le sac, peuvent suffire à un soldat, tandis que la toile blanche, d'abord sale, en exige un plus grand nombre dont il ne résulte qu'un surcroît de dépenses, de fatigues & d'embarras.

Rien ne cause tant de fluxions de poitrine, dans une armée, durant la chaleur des évolutions ou des courses, que l'usage meurtrier où l'on est depuis très-long-tems, d'ouvrir toutes les chemises depuis le menton jusques au creux de l'estomac...... L'impossibilité de persuader au soldat

qu'il y va de sa vie à se déboutonner, de découvrir sa poitrine lorsqu'il est en sueur, & la nécessité de conserver une température égale dans cette partie la plus importante à l'existence humaine, en évitant toutes les causes qui peuvent la réfroidir subitement lorsqu'on a chaud, devroient avoir décidé l'ouverture des chemises militaires depuis la nucque du col, jusqu'au dessous des omoplates . . . ; nos soldats n'auroient plus les mêmes dangers à courir & jouiroient au contraire de l'avantage de recevoir constamment une douce fraîcheur le long de l'épine du dos, qui renfermant comme dans un étui à jour, la tige & les principales branches de tout le systême nerveux, seroit sans cesse rafraîchie par ce soupirail; communiqueroit encore à toutes ses ramifications nerveuses une égalité de température, qui prévenant la

fatigue & l'épuisement, conserveroit plus long-tems leur ardeur & leurs forces.

Un col de bazin, de velours ou de crin, me semble un meuble aussi dangereux qu'inutile; il comprime les veines jugulaires, qui s'engorgent & produisent des coups de sang; il resserre les vertebres du col, met obstacle aux mouvemens de sa tige nerveuse, & contrarie toute la souplesse & l'agilité du corps. Quant au coup-d'œil, je ne vois pas qu'il soit bien éclatant; s'il m'étoit permis de faire un choix, je donnerois la préférence aux Affricains, dont le col nud, & les bras découverts, endurcis à l'air extérieur, reçoivent sans cesse de leur influance cette souplesse vigoureuse qui annonce l'homme robuste & courageux: si les rigueurs d'un climat froid ou d'une saison glacée obligent à se cou-

vrir le col, un ſimple morceau de drap ſans ourlet, de deux ou trois doigts de largeur, ou une cravatte ſouple & lâche doivent ſuffire à s'en garantir : je préférerois cependant, ſi la fraîcheur d'un pays ne fait pas craindre la congélation du ſang, d'habituer le col à ſouffrir à découvert toutes les influances de l'air extérieur; cette partie du corps renfermant la plus groſſe tige de tout le genre nerveux, mérite la plus grande attention à n'y rien employer qui puiſſe affoiblir ſa force, & contrarier la célérité des mouvemens qu'il communique par ſes ramifications, juſqu'aux extrémités des membres.

L'uniforme militaire pourroit être compoſé *d'un habit-veſte* ſemblable à celui que portent nos fantaſſins, auquel on donneroit la coupe, les revers & les paremens conformes aux ordonnances ; il ſeroit néceſſaire que

le corps du drap fût mieux tiſſu, & que les laines fuſſent paſſées à l'huile pour repouſſer la pluie, & ne pas s'engorger comme une éponge ; s'il étoit poſſible de placer entre la doublure & le drap une toile cirée ou gommée, très ſouple & impénétrable à l'eau, on parviendroit à en augmenter la ſalubrité, & prévenir un nombre infini de fluxions de poitrine, de rhumatiſmes & autres douleurs intérieures qui ſont les ſuites inévitables d'une tranſpiration ſupprimée par le froid ou l'humidité.

Ces habits-veſtes, à l'aide d'un petit manteau dont il ſera parlé plus bas, tiendroient lieu de l'habit uniforme, dont la coupe telle qu'elle exiſte aujourd'hui, n'eſt ni aſſez longue pour couvrir ſuffiſamment le ſoldat durant les nuits glacées d'une campagne un peu longue, ni aſſez courte pour favoriſer l'agilité des

évolutions militaires ; ſi l'homme qui fatigue pendant le jour, ne peut réparer ſes forces par le ſommeil durant la nuit, ſans riſquer de pomper par ſes pores l'humidité de la terre, ou de perdre ſa chaleur vitale, faute d'être couvert, il s'affoiblit, s'épuiſe inſenſiblement, & ſa vigueur bientôt anéantie le réduit ſouvent à languir ou terminer ſes jours au fond d'un hôpital : le ſoldat couché ſur la paille en tems de guerre, ſans draps & ſans autre couverture que ſes habits, ſe réfroidit & ſe gele . . . . . ; en ſuppoſant qu'il n'en réſultât d'autre inconvénient pour lui que d'avoir ſon ſang & tout ſont corps à demi-glacés, quel ſervice peut-on exiger d'un homme dont les veines, les muſcles & les nerfs ſont dans un état de congélation qui lui ôte la force de rien ſentir, rien concevoir, rien exécuter ? Chaque fois qu'il ſe

leve il eſt roide comme un piquet: ce ſeul défaut de régime dans la conſtitution militaire ſuffira toujours pour rendre nos armées victimes de l'ennemi vigilant, qui ſeroit aſſez heureux pour les ſurprendre durant la nuit, en culbutant nos gardes avancées.

Un grand *pantalon de buffle ou de daim* ſouple, qui tomberoit juſqu'au deſſus des ſouliers, & recouvriroit leur ouverture pour repouſſer le gravier, tiendroit lieu de culotte & de bas au ſoldat; un étrier de peau ou de coutil qu'on ménageroit à leur extrémité, l'empêcheroit de remonter jamais ſous les genoux, & le diſpenſeroit de l'uſage auſſi mal-propre que dangereux des bas dont les pieds ſales, bientôt pourris dans des ſouliers toujours humides, y forment des plis incommodes, produiſent ſous la plante des pieds une infinité d'ampoules,

d'ampoules, qui bleſſent ſouvent les ſoldats au point de ne pouvoir plus marcher : il ſera toujours plus ſain & plus avantageux de les accoutumer à avoir les pieds nuds dans leurs ſouliers, ils s'échaufferont beaucoup moins, ſans courir le danger de ſe gonfler ou de ſe déchirer : on ne croira jamais qu'après des expériences reitérées, combien un homme ſain, qu'aucune ligature ne gêne, & dont les pieds ne ſont point échauffés par des bas incommodes & meurtriſſans, eſt capable de ſoutenir long-tems la fatigue, ſans altérer ſa ſanté ni ſes forces. Si les Sauvages du Canada font des chaſſes de ſept à huit cents lieux avec plus de facilité que nos troupes n'exécutent une marche de cinquante, quoiqu'ils ſoient chargés d'un canot, d'un carquois, d'un arc, d'une hache & d'une maſſue, &c. &c. c'eſt que la ſueur s'évapore ſur leurs

corps presque nuds, sans s'incruster sur des bas remplis de poussiere, & qu'aucun fatras n'arrête la circulation de leur sang, ni s'oppose à la liberté de tous les mouvemens de leurs membres.

Le pantalon que j'annonce réunit tous ces avantages; il ne seroit jamais nécessaire d'en resserrer beaucoup la ceinture; parce qu'à l'aide d'un gros bouton de chaque côté, il se soutiendroit suffisamment dans deux boutonnieres ménagées au bas du gilet de buffle ou de peau dont je parlerai dans l'instant: comme c'est dans les os du bassin que s'articule & se meut la grosse tête du fémur ou de l'os des cuisses, il est important de ne point brider ni comprimer cette partie afin de lui conserver toujours sa plus parfaite liberté. La ceinture des culottes telle qu'on s'en sert aujourd'hui est par conséquent fati-

gante, meurtriſſante, & contribue beaucoup à échauffer les jambes & & les reins du ſoldat.

Au-deſſous de l'habit-veſte on pourroit donner au ſoldat un *gilet de buffle très-ſouple*, boutonné ſur la ceinture du pantalon : ce genre de peau trés-propre par ſa nature à amortir la force d'un coup de ſabre, & à s'oppoſer à la violence d'un coup de baïonnette, mérite quelque conſidération puiſqu'il tient, à demi, lieu d'une cuiraſſe trop lourde ; & poſſéde encore l'avantage, par ſon tiſſu ſerré, d'empêcher qu'on ne perde beaucoup de ſang, lorſqu'après avoir été bleſſé on s'empreſſe de bander ſa plaie avec un mouchoir ou une ligature.

Un *caſque léger en cuir*, dans la forme du galea des anciens, ſuppléeroit avantageuſement à nos chapeaux de laine groſſiere qui ne ſer-

vent qu'à échauffer la tête du ſoldat, ſans le garantir de la pluie, du ſoleil ni du coup de ſabre; une forte calotte en fer blanc, dont la réſiſtance feroit doublée par la voute de ſon ceintre ſupérieur, un abat-jour par devant, qui garantiroit les yeux du ſoleil, de la pluie, & de la pouſſiere, un cuir doux & moëlleux qui doubleroit tout l'intérieur du caſque pour l'aſſujettir ſur la tête ſans la comprimer, offriroit ſans contredit le genre de chapeau le plus propre à garantir le ſoldat d'un coup de ſabre, & le mettre à l'abri d'un coup de ſoleil & de la pluie. On pourroit encore ménager dans ſon intérieur un double rebord en cuir ſouple avec ſon poil, qui pouvant ſe rabattre & lui couvrir les yeux & les oreilles porroit lui ſervir de bonnet de campagne pendant les fraîcheurs de la nuit, & empêcher ſon

cerveau de pomper toutes les exhalaisons de la terre : enfin si la plupart des blessures de la tête sont mortelles ou étourdissent le soldat au point de le mettre hors de combat, il sera donc aussi salutaire qu'avantageux de lui donner une coëffure, qui à l'épreuve du coup de sabre, de la baïonnette & de la bale, garantisse de la plupart des accidens de la guerre cette partie la plus importante à sa conservation & à son existence.

Les souliers du soldat doivent être composés d'une double semelle de cuir fort, & bien préparé : il seroit possible de leur donner assez de solidité pour durer une année entiere, en faisant couvrir le quartier, ou derriere du talon, d'un second cuir bien fort & bien goudronné, auquel on donneroit la forme concave du talon, & assez de résis-

tance pour qu'ils ne puſſent ni s'acculer, ni ſe mettre en pantoufles; deux petits fers à cheval, l'un ſous la pointe du ſoulier, l'autre au-deſſous du talon, ſolidement fixés avec des clous à vis, ſuffiroient pour les mettre en état de ſoutenir une campagne entiere ſans obliger à établir des magaſins de ſouliers; ce ſeroit une dépenſe conſidérable de moins, & le ſoldat accoutumé à une paire de ſouliers bien faits à ſon pied, ne courroit ni l'inconvénient de ſe trouver ſans chauſſure, ni les dangers qui réſultent du changement continuel des ſouliers trop larges ou trop étroits, qu'on leur délivre des magaſins: depuis que l'invention du verre eſt connue en Europe, il ſeroit imprudent au ſoldat de marcher nuds pieds, mais puiſqu'un ſoldat ſans ſouliers eſt hors d'état d'agir & de combattre, il ſera toujours impor-

tant de donner la plus grande ſolidité à cette partie de ſon habillement, ſoit en fourniſſant aux ouvriers des modeles plus convenables, ſoit en encourageant l'émulation des maîtres, à multiplier tous les moyens capables de leur donner la plus grande réſiſtance, ſous le poids le plus modéré.

Depuis pluſieurs ſiécles tous les rouliers de l'Europe, obligés de faire les trois quarts d'une longue route à pied, & d'être ſans ceſſe occupés à ſoigner leurs chevaux, ſont dans l'uſage de n'avoir point de bas, & de mettre dans leurs ſouliers un peu de paille longue, qu'ils renouvellent tous les matins; ils traverſent ainſi des royaumes entiers, ſans avoir jamais mal aux pieds, & ſans éprouver beaucoup de fatigue; cet uſage très-ſalutaire eſt même connu des anciens ſoldats qui, guidés par l'expérience, s'en trouvent très-bien; il ſeroit à

desirer qu'il fût général en campagne ...; la paille tient le pied frais, sa douceur l'empêche de se meurtrir, elle boit la sueur, & peut se changer facilement par-tout où l'on en trouve de nouvelle; enfin si cette observation paroît inutile en tems de paix, où les troupes n'ont jamais de grandes marches à faire, je la crois trop importante & trop salutaire à la conservation des pieds du soldat, pour ne pas en recommander l'usage durant les travaux pénibles de la guerre.

C'est sur la fin d'une premiere campagne, durant les fraîcheurs de l'automne, que l'homme sensible est douloureusement affecté en voyant le résultat des fatigues du fantassin, & des souffrances qui vont encore se multiplier pour lui pendant les glaces de la nuit, n'ayant pour toute couverture que sa culotte qu'il des-

cend jusqu'à ses talons, & ne lui sert qu'à couvrir ses jambes; il ne possede pour couvrir tout son corps qu'un habit très-étroit, fendu de toute part, & souvent mouillé jusqu'à la doublure; il a beau s'entasser sur ses camarades, il ne peut pas s'y réchauffer ni s'endormir,

Si le sol est humide, & qu'il pleuve deux ou trois jours, le tiers des hommes les moins robustes repompant par tous leurs porres les humidités de la nuit, ont d'abord la transpiration supprimée; tous leurs muscles sont engourdis par le froid, & engorgés par les humeurs âcres d'une transpiration corrompue entre cuir & chair; ils se réveillent toujours roides, glacés & remplis de douleurs; leur sang à demi-glacé ne circule plus qu'avec peine; & ne pouvant se dépouiller de sa sérosité superflue, il s'épuise, s'altere, se corrompt &

porte dans tout son corps les germes d'une foule de maladies ; ses forces se perdent insensiblement, sa vigueur disparoît, son courage s'anéantit, & l'on voit bientôt une grande partie des soldats conduite aux hôpitaux, y regorger en foule, coûter beaucoup, & ne servir à rien qu'à multiplier les douleurs, les dépenses, & les embarras.

Toutes ces horreurs disparoîtroient comme un songe, si l'on fournissoit au fantassin un petit manteau capable de le garantir de la rigueur des froids, & de l'humidité pendant les nuits glacées de l'automne ; les cavaliers & les dragons qui jouissent d'un si grand avantage, ne souffrent pas la moitié des douleurs cruelles dont les pauvres fantassins sont les malheureuses victimes ......; leur exemple fondé sur les principes de la santé humaine, confirmé par l'ex-

périence la plus heureuse ; prouve donc avec évidence la nécessité de fournir à l'infanterie un petit manteau qui ne l'incommode pas durant le jour, & suffise à le bien couvrir pendant la nuit.

M'étant apperçu durant la derniere guerre, que chaque fantassin a un ami de cœur pour s'aider & se soigner mutuellement, j'imaginai en les voyant toujours se coucher côté à côté, qu'un morceau de gros drap de quatre pieds en quarré A. B. C. D. fig. 3e. dont les deux extrémités seroient découpées dans la forme de A. L. B. & dont les deux coins inférieurs auroient deux crochets C. D. qui embrasseroient deux agraffes E. F. cousues aux deux coins supérieurs du manteau de son camarade, réuniroient l'avantage important d'offrir à tous nos soldats des couvertures de sept à huit pieds de longueur, sur

quatre pieds de largeur, qui feroient plus que fuffifantes pour mettre à l'abri du froid & de l'humidité deux hommes un peu ferrés, qui conferveroient leurs gilets & leurs pantalons. Cinq ou fix crochets difpofés au bas des manteaux, qui s'attacheroient à autant d'agraffes placées au bord fupérieur de celui de fon camarade, fuffiroient pour détruire en grande partie les caufes d'une foule innombrable de maladies dont ils ne cefferont pas d'être victimes, tant qu'on ne leur donnera aucune efpece de manteaux pour s'en garantir.

Chacun de ces demi-manteaux féparés pourroit fe rouler comme une feuille de papier, & fe placer en bandouillere fur le foldat, fans lui caufer d'embarras; & durant les jours de pluie où les froids commencent à fe faire fentir, il pourroit les endoffer fur fon habit-vefte en paffant fes bras par les

deux fentes M. N. & agraffant les deux coins ſur ſa poitrine, ce qui lui donnera la facilité d'agir & manier ſes armes avec la même aiſance que s'il n'avoit pas de manteau.

On pourroit les border d'une bande de cuir ſouple & doux, tant pour leurs donner plus de réſiſtance, que pour maintenir avec plus de ſolidité les agraffes inférieures.

On rendroit ces manteaux preſqu'impénétrables à l'eau, en les faiſant paſſer à l'huile, ce qui rejettant la pluie, leur donneroit plus de légéreté & de ſalubrité en campagne. Enfin quoique cette partie de l'habillement du ſoldat ne ſemble qu'un acceſſoire ſouvent inutile durant le jour, la néceſſité de conſerver aux hommes leur chaleur vitale, leur ſommeil, leur tranſpiration, & la libre circulation du ſang pendant la nuit, tems deſtiné à la réparation & à la

nutrition humaine, me ſera toujours conſidérer les manteaux comme l'objet le plus important à la ſanté des troupes, & celui qui préviendroit à coup sûr plus de maladies chroniques, que toutes les reſſources des ſciences & de la médecine ne pourront jamais en guérir.

J'oſe ſupplier ici les anciens militaires & les médecins des armées, d'excuſer les obſervations que je leur offre à ce ſujet; en daignant ſe reſſouvenir que mon but n'eſt pas de traiter les maladies militaires, mais d'en prévenir les cauſes, & détruire les principales influances qui les ont fait naître.



CHAPITRE VIII.

Habillement de l'Officier.

Qu'un officier en sémestre durant les loisirs de la paix, vienne goûter les agrémens dangereux du luxe, de la mollesse, ou de l'oisiveté d'une capitale ; qu'il y jouisse en passant des prétendus plaisirs qu'on y cherche, des opinions qu'on y encense, des vices qu'on y révere ; ou bien qu'il préfere le charme délicieux d'inspirer, & de répondre aux sentimens affectueux d'une famille qui lui est chere, en variant ses goûts, ses plaisirs & ses habillements militaires ... ; c'est un délassement agréable dont la courte durée ne peut entraîner de dangers.

Mais qu'un bon officier veuille

charier en pleine campagne tous ces objets de luxe ou de frivolité, qui multiplient les équipages, embarrassent les marches, énervent les forces, réfroidissent le courage & consument à leur usage un tems destiné au génie & à la valeur, c'est ce qu'on ne concevra jamais sans gémir, puisque c'est une des causes principales de la foiblesse des armées, & de l'altération de la santé des troupes.

L'officier jaloux de sa réputation, de son avancement & de ses succès militaires, doit avoir encore plus d'attention à proscrire tout ce qui peut altérer ses organes & affoiblir sa santé; il évitera donc dans son habillement de campagne tout ce qui comprimant les muscles & les vaisseaux, engorge le chyle, arrête la circulation & s'oppose à la nutrition générale.

Puisque des nerfs comprimés ne

peuvent presque plus agir, & que les attaques, les surprises, les enlevemens, les manœuvres & les combats exigent la plus grande célérité ; c'est lui qui doit saisir avec le plus d'empressement tout ce qui rend les hommes lestes, robustes, & agiles pendant la guerre.

Les observations que je viens d'exposer sur l'habillement du soldat, intéresseront également un bon officier, & à quelque différence près, je crois qu'il pourroit y trouver des moyens faciles d'accroître son aisance & fortifier son tempérament.

Le casque absolument le même, quant à la forme, pourroit être exécuté avec plus de soin, de finesse & de légéreté, les cuirs en être plus moëlleux, & les alentours mieux finis.

L'habit-veste d'un drap plus fin & d'une coupe plus agréable, les gilets

& pantalons d'un beau drap ou de toile de coton.

Au lieu des gros ſouliers du ſoldat on pourroit ſubſtituer un brodequin ſans boucle, ou de ces bottines légeres à la marche, dont les huſſards font uſage, dans leſquelles on pourroit mettre des chauſſons de fil en été, ou de laine en automne.

Des chemiſes de belles toiles teintes à l'indigo ſeroient eſſentiellement néceſſaires à l'officier, pour ſoutenir plus facilement les fatigues, prévenir la ſueur, & anéantir les cauſes premieres des rhumatiſmes & des douleurs qui l'aſſiegent ſouvent à la fleur de ſon âge; l'exemple n'en eſt pas nouveau, puiſque dans les dernieres guerres du Canada, nous avons vu les officiers en faire uſage avec le plus grand ſuccès, ſur-tout pour ſe préſerver de la vermine & des inſectes

dévorans auxquels on n'eſt que trop ſouvent expoſé en campagne.

Enfin un manteau large & bien étoffé, completteroit l'habillement de guerre de l'officier; la forme qu'on leur donne aujourd'hui eſt très-avantageuſe en ce quelle peut lui ſervir de ſeconde couverture ſur ſon lit de camp, pour ſe mettre à l'abri des fraîcheurs de l'automne.

Qu'on daigne m'excuſer ſi je parois inſiſter ici ſur l'uſage du gilet & du pantalon pour la nobleſſe militaire, mais un genre d'habillement, qui depuis le ſommet de la tête juſqu'à la plante des pieds, n'offre aucune ligature, méritera toujours une préférence fondée ſur la certitude de favoriſer l'agilité, ménager les forces, & fortifier ſa conſtitution, en ne contrariant aucune des fonctions vitales.



CHAPITRE IX.

Équipage de l'Officier.

Tout bon militaire ſera je crois d'avis que la bonne mine d'un guerrier ne conſiſte pas dans un tas d'ornemens frivoles, qui ne conviennent qu'à des femmes, mais dans cet air de force & d'intrépidité, qu'un équipage ſimple, qu'un habillement leſte, bien analogue à toutes les opérations de la guerre, releve avec plus d'éclat.

Je regarde comme un principe certain, que moins un homme eſt ſurchargé dans ſon habillement & dans ſon équipage, plus il eſt capable de réſiſter à tous les genres de fatigues, & d'exécuter avec célérité les plus brillantes actions. En effet, moins

ſon corps à d'objets à porter, plus ſes membres ont de force, ſes organes de vigueur, & ſon ame de vrai courage; quoique cette obſervation négligée ſoit moins relative à l'officier qu'au ſoldat, il n'eſt pas moins important pour lui de ſimplifier ſon habillement, ſon équipage & ſes armes, puiſque les armées Muſulmanes, eſclaves du luxe Aſiatique ſont réduites aux abois, lorſque leurs équipages éprouvent le moindre retard: Ouvrons l'hiſtoire ancienne nous y verrons jadis les Romains, les Ruſſes, peuples du Nord, traverſer facilement des royaumes entiers, ſans éprouver aucuns de ces accidents, qui épuiſent ſi ſouvent nos armées .... Jettons les yeux ſur l'Amérique, nous y verrons aujourd'hui la plupart des hordes ſauvages faire encore leſtement des chaſſes de ſept à huit cents lieues, parce qu'ils

ne connoissent qu'un habillement simple, des équipages peu considérables, & n'ont aucun de ces objets de luxe ou de frivolité, dont nous sommes esclaves, ou plutôt victimes : ayons donc le courage d'imiter de si grands exemples, & si nous sommes jaloux de jouir des mêmes succès, saisissons les moyens qu'ils employerent pour y réussir; écartons de nos sens ces modes élégantes & ces besoins factices, qui font éprouver des souffrances réelles dès qu'on s'en voit privé; méprisons ces bijoux & ces objets de luxe, joujoux d'enfans, indignes d'occuper un guerrier ; accoutumons le corps aux seuls besoins utiles à fortifier son existence & sa valeur, & nous verrons bientôt nos équipages, réduits au vrai nécessaire, ne faire qu'un petit volume, qui exigeant peu de soin, & peu d'embarras, se transporteront avec facilité,

& courront rarement le danger d'être vigoureuſement attaqués par nos ennemis, parce qu'il n'y aura aucunes richeſſes à prendre; les équipages n'occupant plus une colonne immenſe, arriveront plutôt à leur deſtination; les camps ſeront plutôt aſſis, l'officier plutôt à couvert, les décampemens plus prompts, les marches plus faciles; c'eſt enfin en ſimplifiant tous les embarras de la guerre, qu'on multiplie les tems & les moyens qu'on doit deſtiner à ſes ſuccès. Moins il exiſtera de beſoins & de frivolités, plus on ſentira renaître ce germe & cet enthouſiaſme militaires, qui nous retracent de grandes expéditions, pour nous en inſpirer de ſemblables. Moins il y aura de luxe & de molleſſe, plus on poſſedera ces forces & ce courage intrépides, qui font tenter & réuſſir les actions vraiment héroïques.

CHAPITRE X.

Equipage du Fantaſſin & du Cavalier.

D'APRÈS le genre d'habillement que je propoſe pour nos ſoldats, il eſt évident que ſon caſque en ſe dédoublant intérieurement, le diſpenſe d'avoir un gros bonnet de nuit.... Son petit manteau accouplé à celui de ſon camarade, n'exige plus ni capotes ni couvertures.... Son pantalon à étrier, & ſes gros ſouliers de campagne ne l'obligent plus à charier dans un ſac, qui lui comprime douloureuſement & la poitrine & les épaules, pluſieurs paires de bas, de ſouliers, de boucles de jarretieres, de guêtres, de col, & tant d'autres objets également inutiles à un bon ſoldat.

La

La ſeule choſe qui lui ſoit eſſentiellement néceſſaire, c'eſt une ſeconde chemiſe de toile bleue, pour remplacer celle qu'il porte lorſquelle eſt ſale; qu'on y ajoute un peigne pour ſe nétoyer la tête: je ne vois rien après cela qui lui ſoit d'une utilité indiſpenſable.

On conçoit ſans peine qu'une ſeule chemiſe pouvant ſe plier dans une petite poche ménagée dans ſon manteau, lui rend également inutile un gros & peſant havre-ſac qui éreinte les ſoldats ſans utilité.

Je laiſſe aux anciens militaires à apprécier & décider tous les avantages qu'on doit attendre, ſi l'on parvient à réduire le havre-ſac du ſoldat à une ſeule chemiſe, un peigne & un mouchoir.

Quant aux cavaliers, dragons, & autres troupes légeres, leur portemanteau peut ſans inconvéniens être

un peu plus compliqué ; obligés de charier avec eux, en tems de guerre, étrilles, peignes, brosses, éponges, fer à cheval, frac, manteau, un peu de linge, & leurs souliers. Ne pouvant se passer de tous les meubles nécessaires à son cheval, son équipage sera toujours plus volumineux ; mais quant à ce qui concerne le corps du cavalier, on pourroit également réduire son porte-manteau à un volume très-léger, en réformant les bas, chemises, mouchoirs, bonnets de nuit, bonnets de jour, & tant d'autres objets plus agréables qu'utiles, qui ne servent qu'à fatiguer son cheval sans nécessité : tous ces animaux ont la croupe chargée d'un porte-manteau, & d'un manteau si volumineux que j'ai vu la plupart des cavaliers les plus exercés rester souvent une minute entiere avant de réussir à enjamber leur che-

val, quoiqu'ils employassent tous leurs efforts pour y parvenir.

On sent d'ailleurs le danger d'une troupe de cavalerie, dont les chevaux trop chargés, ayant d'abord la bouche échauffée, & les reins fatigués, sont presque toujours hors d'état de sentir leur cavalier, de forcer une marche, & d'obéir dans les manœuvres ou les combats, à tous les mouvemens qu'on leur demande.

CHAPITRE XI.

Armement Militaire.

SI l'habillement du soldat doit par sa qualité le mettre à l'abri de l'impression trop vive des élémens, & par sa forme favoriser la célérité de tous les mouvemens, ses armes doivent lui offrir les moyens l s plus

avantageux de ſe garantir des coups de l'ennemi, & l'attaquer avec avantage.

L'armement actuel du fantaſſin eſt composé d'un long fuſil aſſez peſant, d'une baïonnette, d'une lourde giberne, ſuſpendue à une bandouillere très-large ; d'un ceinturon où pend ſa baïonnette : nos grenadiers ont en outre un baudrier, au bas duquel eſt paſſé leur ſabre ; tout cet enſemble compoſe un attirail très-embarraſſant, qui peſe quelquefois juſqu'à ſoixante livres, & un tout diſpoſé de maniere à détruire les conſtitutions les plus robuſtes.

La bandouillere large de quatre doigts gêne beaucoup l'articulation de l'épaule, fatigue les bras & comprime la poitrine ; cette giberne volumineuſe qui balotte ſans ceſſe ſur la hanche droite & s'accroche ſouvent au ſoldat voiſin, lui meurtrit

l'os des hanches & fatigue insensiblement la jambe droite, qui plutôt rendue que la gauche, suspend les marches & rallentit les opérations ... ce ceinturon, aussi roide qu'une bande de fer, qui meurtrit douloureusement les muscles du bas-ventre, échauffe les entrailles, y occasionne des descentes ou des inflammations dangereuses &c. &c. &c. Le baudrier des grenadiers n'a d'autre inconvénient que de gêner l'épaule droite, & fatiguer la cuisse gauche .... mais leur bonnet volumineux & lourd, échauffe la tête, fatigue le col, & affoiblit le cerveau, source premiere du genre nerveux, principe de la force & des mouvemens du soldat. Joignez à tout cela le grand sabre & la lourde cuirasse pour les cavaliers, & l'on cessera de s'étonner si les fardeaux multipliés de l'habillement & de l'armement militaire, les fatigues &

les embarras qu'ils occaſionnent, les vices de leur forme préſente, & les dangers qui en réſultent pour la ſanté des hommes de guerre, ont tellement énervé la fleur de la population, de concert avec la débauche, que l'eſpece humaine s'eſt abâtardie depuis cent ans, au point que les beaux hommes ſe comptent, & ſont d'une rareté extrême.

C'eſt dans les cauſes deſtructives de la population qu'il faut chercher les moyens d'en rétablir l'eſpece : puriſions les ſources corrompues qui alterent la force, le génie, & la valeur des hommes; donnons-leur des habillemens & des armes qui ceſſent de contrarier tous les mouvemens de la vie; écartons des guerriers toutes les cauſes phyſiques ou morales qui les épuiſent de bonne heure, & nous réuſſirons inſenſiblement à ranimer tous les principes fortifians d'une ſaine

existence, & à faire renaître ces générations de beaux hommes dont la parfaite constitution & le génie martial multiplierent jadis les héros & les demi-dieux.

Je croirois l'armement du soldat plus léger, plus avantageux, & plus conséquent à l'attaque & à la défense, s'il étoit uniquement composé,

1°. *D'un fusil* plus court, moins volumineux, moins pesant : les carabines du cavalier portent plus loin que les fusils de l'infanterie, & ne pesent pas autant; leur crosse matérielle & lourde pourroit s'alléger ou du moins servir avec avantage à loger, dans une vingtaine de trous, autant de carthouches, qui y seroient à l'abri de la pluie, à l'aide d'un bon cuir qui les couvriroit; ce méchanisme simple suffiroit pour rendre inutile, & réformer ces énormes gibernes & ces bandouilleres assommantes qui embar-

rassent & fatiguent cruellement les soldats.

2°. Au lieu d'un ceinturon si douloureux pendant la guerre, on pourroit y substituer l'usage plus salutaire d'une *écharpe* où ceinturon en toile de coton, dont la souplesse se prêtant à tous les mouvemens du soldat, sans le meurtrir nulle part, lui offriroit encore l'avantage de soutenir ses entrailles pendant la marche, l'empêcher de trop s'échauffer en se balottant, & prévenir les descentes, qui ne résultent que trop souvent d'un effort ou d'une secousse violente; l'écharpe releve encore la bonne mine du soldat, sur-tout en la donnant d'une couleur qui tranche sur celle de son gilet; elle pourroit en outre un jour de combat lui offrir les bandes & compresses les plus nécessaires à étancher son sang & en prévenir la perte..... elle possede enfin une

ſoule d'utilités en campagne, qui devroient la faire conſidérer aux guerriers comme une partie précieuſe de ſon armement la plus propre à conſerver ſa ſanté, & à remédier à une infinité d'accidens.

3°. *Une baïonnette* longue & tranchante, qui peut ſe tenir à la main & ſe fixer au bout du fuſil, ſerviroit avec plus d'avantage contre les charges de la cavalerie, & tiendroit lieu du ſabre lourd & embarraſſant des grenadiers, qui pourroit dès-lors être réformé : il ſeroit également inutile de lui donner un ceinturon de cuir, puiſqu'on pourroit la placer dans l'écharpe, en la laiſſant tomber le long de la cuiſſe, afin qu'elle ne s'oppoſât pas à tous les exercices du fantaſſin ; la poignée ſupérieure, deſtinée à la fixer au bout du fuſil, ſeroit ſuffiſante pour l'empêcher de gliſſer au travers de l'écharpe.

Un fusil léger, une baïonnette & son écharpe, seroient donc suffisans pour remplacer avec plus d'avantage toutes les pieces qui composent aujourd'hui l'armement du soldat; les bandouilleres & gibernes, les baudriers & les sabres, les ceinturons & toutes les sangles militaires, devenus parfaitement inutiles, ne se croiseroient plus à l'envi pour se disputer l'anéantissement de ses forces & mettre des entraves cruelles à son agilité & à sa valeur : & ce poids fatigant de ligatures dangereuses, réduit à son volume le plus simple & le plus léger, cessant de contrarier les principales fonctions vitales, n'épuiseroit plus désormais leur tempérament, mais contribueroit au contraire à favoriser tous les principes qui constituent l'homme sain & vigoureux....; les plus dures fatigues du guerrier, devenues faciles

par des habillemens aiſés, & des armes légeres, endurciroient & fortifieroient tous les muſcles au lieu de les énerver. La fleur de la population d'un empire recevroit toute ſa croiſſance dans cet état de force & de maturité, qui ſeuls doivent faire eſpérer des générations de beaux hommes : ce ſeroit enfin en évitant les cauſes premieres, qui concourent à la deſtruction des troupes, que nous rétablirons les ſources de la vie, propres à ſeconder la plus belle population du royaume.

L'armement que je propoſe pour le ſoldat réunit tous les avantages des armes actuelles, & en évite tous les inconvéniens : l'enſemble total une fois réduit à un fuſil avec ſa baïonnette, n'exige qu'une demi-minute pour que le ſoldat ſoit armé, tandis qu'un ceinturon à boucler, & une bayonnette à y joindre, un bau-

drier à paſſer avec ſon ſabre, une large bandouillere avec une giberne énorme, & un fuſil auſſi lourd que volumineux, multiplient le tems de ſe harnacher, les dépenſes de l'état... les magaſins d'une armée..., les détails des régimens...., les ſoins du ſoldat...., les embarras de l'uſage..., & tout cela pour des meubles inutiles au combat, & dangereux à notre conſtitution.

CHAPITRE XII.

Armement de l'Officier.

LE fuſil dont on arme l'officier d'infanterie, m'a toujours paru contrarier ſes fonctions les plus importantes; ſes yeux qui doivent toujours ſe fixer ou ſur l'ennemi qu'il attaque, ou ſur ſa troupe qui s'en

défend, cette attention vigilante à recevoir les ordres ſupérieurs, exécuter les commandemens des généraux, & à veiller ſans ceſſe à tout ce qui peut intéreſſer la troupe qui lui eſt confiée, ne lui permettent pas de perdre un tems auſſi précieux à charger un fuſil ou à en faire uſage; l'arme blanche, qui n'exige aucune préparation, lui offre ſans contredit un moyen de défenſe plus sûr, plus facile, & plus propre à favoriſer l'exactitude du ſervice & la célérité des opérations militaires.

Une épée tranchante, qui pourroit s'ouvrir ſur ſa poignée (comme les couteaux à la d'Eſtaing), & acquérir dix pouces de longueur de plus qu'à l'ordinaire, offriroit un arme plus légere & plus facile à mouvoir qu'un fuſil, qui ne lui ſert preſque jamais devant l'ennemi; qu'on y joigne, s'il eſt néceſſaire, deux piſtolets

dans la ceinture, pour caſſer la tête de ſix pas à l'officier ennemi qu'il doit combattre, & répandre enſuite la conſternation, le déſordre, & l'effroi dans ſa troupe, en la chargeant vigoureuſement à l'arme blanche avant qu'elle ait eu le tems de recharger ſes armes.... : voilà, je crois, tout ce qui ſeroit le plus néceſſaire à un bon officier pour faciliter ſes ſoins, ſon attention, ſon ſervice, ſes ſuccès militaires, alléger ſes fatigues, & accroître par la ſimplicité de ſon armement tous les moyens d'aiſance & de ſalubrité qui peuvent concourir au ménagement de ſes forces & à la conſervation de ſa ſanté.



CHAPITRE XIII.

Pain du Soldat.

L*E pain de munition* eſt ordinairement compoſé de trois quarts de froment & d'un quart de ſeigle, ſans extraction de ſon; lorſque les grains qu'on y employe ſont d'une bonne qualité, que leur préparation eſt ſuffiſamment travaillée & cuite à propos, il en réſulte un aliment ſain, nourriſſant, rafraîchiſſant, & très-propre, avec la viande ou les légumes, à ſoutenir & fortifier le ſoldat.

Il ſeroit peut-être plus avantageux à leur ſalubrité que chaque ville de guerre eût un grenier militaire, où les grains les mieux choiſis de l'année précédente, dépoſés avec

précaution, conſervés avec ſoin, inſpectés tous les jours par des officiers intelligens, ſeroient livrés en farine, deux fois par ſemaine, à un boulanger attaché à chaque régiment. Il faudroit qu'il fût choiſi & ſurveillé par les officiers du corps reconnu capable de bien préparer le pain, le cuire à propos, le livrer au poids néceſſaire, ſans aucun de ces mélanges frauduleux ou nuiſibles qui expoſent ſouvent toute une armée à périr de maladies putrides ou contagieuſes ...; il en réſulteroit des avantages infinis pour la nourriture des troupes, par la certitude de mieux préparer le pain, baſe fondamentale des alimens militaires. La concurrence qui régneroit parmi cinquante boulangers, à la ſuite d'une armée, établiroit entre-eux une heureuſe rivalité, qui en les obligeant à ſe ſurpaſſer mutuellement, & à mériter la confiance & la conſi-

dération des troupes, tourneroit entierement à l'avantage du ſoldat; d'ailleurs il ſera plus facile à un boulanger d'exécuter, avec pluſieurs garçons, un pain reſtaurant & bien préparé, pour cinq à ſix cents hommes, qu'à un munitionnaire d'en faire exécuter pour cent mille hommes dans le même jour : la comparaiſon qu'on pourroit faire à chaque inſtant du pain de tel régiment avec le pain de tel autre, obligeroit les ouvriers à redoubler leurs ſoins & leur activité; l'ignorance feroit découverte, la négligence blâmée, la fraude d'abord punie, & l'habileté récompenſée : les ſoldats mieux nourris, les dépenſes moins conſidérables, & les munitions de bouche plus ſolidement aſſurées pendant la guerre.

Quel eſt l'homme ſenſible & vrai, qui à la tête d'une troupe, en raſe campagne, pourra voir ſans douleur

ſes ſoldats abîmés de fatigues, recevoir par jour une livre & demie d'un pain quelquefois moiſi, & ſouvent mal préparé? Que doit-on eſpérer d'eux lorſque les mélanges, les fraudes ou les défauts du poids viennent encore lui rogner cette foible portion de ſon exiſtence, ou lui communiquer des principes nuiſibles & dangereux?... Quoique ces derniers cas ſoient aſſez rares, ils ſont pourtant arrivés & peuvent ſe réitérer encore; leur importance influe avec trop d'évidence ſur la ſubſiſtance & la vigueur des troupes, pour ne pas mériter toute l'attention des généraux & les lumieres d'un gouvernement éclairé.

Les officiers chargés de l'inſpection du pain doivent examiner très-rigoureuſement ſi les farines ſont bonnes.....; ſi l'on n'y mêle pas trop de ſeigle....; ſi l'on n'y ajoute

pas du ſon . . . . ; ſi elles n'ont aucun goût de moiſi . . . ; ſi la pâte eſt bien levée . . . ; ſi elle eſt bien criblée d'une infinité de trous. . . ; ſi elle n'eſt point matérielle ſous un petit volume . . . . ; ſi le pain eſt cuit à propos . . . ; ſi la croûte en eſt ferme, croquante . . . . ; le pain un peu gonflé & l'odeur agréable & reſtaurante . . . , & ſi le poids en eſt juſte & conforme aux ordres du gouvernement . . . . . ; on pourra ſe promettre alors d'avoir un pain nourriſſant, fortifiant & ſain, mais ſi une ou pluſieurs des qualités que j'annonce ſe trouvent altérées par la négligence des gens employés à leur fabrication, il en réſultera toujours un pain inſipide, indigeſte & mal-ſain, incapable de nourrir & de fortifier des hommes deſtinés à toutes les fatigues multipliées de la guerre.

Quoique j'aie ſouvent vu les ſoldats, & ſur-tout les cavaliers, ſe ré-

crier contre la modicité de la ration du pain, qui en tems de paix est réduite à vingt-quatre onces par jour, j'en croirois la quantité suffisante, pourvu que la qualité en fût foncièrement bonne & bien préparée, & que le poids en fût le même dans tout le royaume, c'est-à-dire, évalué pour tous les régimens à une livre & demie, poids de marc ..... J'ai quelquefois vérifié avec douleur que dans les provinces méridionales de France, où la livre ne pese que quatorze onces, au poids de Paris, le pain du malheureux soldat, qui sous le poids de trois livres devoit l'alimenter deux jours, ne pesoit réellement que quarante-deux onces, poids de Paris .... Si cette cruelle diminution étoit générale, elle seroit capable, à la longue, d'affoiblir les constitutions les plus vigoureuses, en leur communiquant ces germes d'é-

puiſement & de langueur qui ne peuvent qu'exténuer l'homme actif & laborieux, dont la nourriture eſt inſuffiſante à réparer les pertes de la veille.

Dans les dernieres guerres, les munitionnaires généraux ont donné des preuves d'exactitude & de probité qui leur ont mérité la conſidération des troupes & les éloges du gouvernement .... Cependant confier la nourriture de cent mille hommes aux ſoins d'un ſeul mortel, qui peut-être mal ſervi, tomber malade, être trompé par ſes correſpondans, ou abandonné par ſes agens ſubalternes &c. &c. &c., n'eſt-ce pas expoſer une armée entiere à périr de faim en pleine campagne ?



CHAPITRE XIV.

Viandes & marmites du Soldat.

LA tête, les poulmons, le foie & la rate du bœuf ou de la vache, sont les morceaux dont les soldats font le plus grand usage; ces parties les moins charnues, & les plus chargées de sang, sont les moins substantielles, & par conséquent les moins propres à nourrir des gens accablés de fatigues & privés le plus souvent des choses les plus nécessaires.

Il est vrai que durant la paix, nos troupes n'exécutant presque jamais ces travaux pénibles & ces marches forcées qui sont inévitables pendant la guerre, une demi-livre de viande peut suffire par jour à chaque fantassin, avec d'autant plus de raison

qu'ajoutant dans ſa marmite quantité de choux, haricots, pois, lentilles, & autres légumes très-nourriſſans, il en réſulte pour lui une nourriture abondante & des alimens frais; très-propres à lui fournir un bon chyle, & à ſoutenir des hommes qui ne font pas de grandes pertes par la tranſpiration.

Les fournitures de route ou de guerre ſont ordinairement plus conſidérables en pain, vin, viande ou légumes, & cela eſt abſolument néceſſaire; mais dans ces momens de fatigues, où l'on regarde de moins près à tout, on livre ſouvent aux ſoldats des viandes mal-ſaines, & l'on s'empreſſe d'y tuer, à la faveur du trouble des camps, nombre de bœufs malades, étiques ou exténués ſous les efforts du charroi ou du labourage; cette pratique dangereuſe pouvant produire des effets pernicieux ſur

la ſanté des hommes, & réduire la moitié des troupes à l'hôpital, mériteroit l'attention la plus rigoureuſe de la part des officiers de ſanté; il ſeroit donc important qu'ils examinaſſent attentivement les bœufs, moutons & autres bêtes en vie, pour s'aſſurer ſi elles ne ſont pas épuiſées ou attaquées d'aucune maladie putride ou inflammatoire.

On reconnoîtra facilement qu'elles ſont dans un état de maladie, lorſque leur langue eſt pourprée ou rideleuſe, leur palais chargé de taches brunes ou livides...., que leurs yeux ſont mornes & languiſſans, que leur tête eſt conſtamment panchée vers la terre, qu'ils mangent peu, ruminent mal; qu'ils ſe refuſent à marcher, offrent un poil hériſſé & un corps étique, maigre ou gonflé; la langue rouge, les yeux vifs, la tête animée, la démarche facile, l'appétit

l'appétit ordinaire, le poil uni, & le corps charnu, ſont au contraire les ſignes les plus certains d'un parfait état de ſanté.

Lorſqu'on appercevra quelques ſymptômes évidens de maladie, il ſera toujours néceſſaire de les rejetter, ou plutôt les envoyer à la voierie, ſi on les a tués : mais s'ils n'ont que de foibles indices, inſuffiſantes pour confirmer un ſimple ſoupçon, il ſera très-prudent de les faire mettre en lieu de réſerve pendant deux ou trois jours pour s'aſſurer plus à loiſir s'ils ſont aſſez ſains pour que les troupes en mangent ſans riſquer d'altérer leur conſtitution.

Un autre abus de la fourniture en viande, qui fait aſſez de tort au ſoldat, c'eſt l'uſage où l'on eſt ſouvent de ne la tuer qu'une heure avant de la livrer aux troupes, de ſorte qu'étant peſée toute chaude

encore, engorgée du ſang & des humeurs animales, elle peſe un ſixieme de plus que lorſqu'elle eſt refroidie. La portion qui s'en perd par l'évaporation ne nourriſſant pas le ſoldat, diminue une ration néceſſaire à ſon exiſtence, & indiſpenſable pour reſtituer à ſon corps tout ce qu'il a perdu par les fatigues & les ſueurs ; il ſeroit donc également important de ne recevoir aucune fourniture en viandes, que trois heures après qu'elle auroit été dépecée, afin que chaque morceau ayant eu le tems d'exhaler ſon humidité ſuperflue avant d'être peſé, eût la totalité du poids que le Roi a accordé à chaque ſoldat.

Pour éviter la preuve des non-valeurs, & abréger l'embarras de peſer la viande, beaucoup d'étapiers & d'entrepreneurs ont ſouvent introduit, pendant nos dernieres campagnes, l'uſage d'offrir la viande à *l'eſtima-*

tion; l'on difoit alors au bas-officier : *Voulez-vous ce morceau là pour vingt livres?* ... &c. Ce moyen de diftribution eft véritablement plus prompt, mais il eft toujours au défavantage du foldat, en ce que la plupart des bouchers ont l'art d'introduire le bout d'un gros foufflet dans la peau de l'animal ; & de faire pénétrer une fi grande quantité de globules d'air, entre cuir & chair, dans tout le le tiffu cellulaire, qu'un morceau de viande ainfi foufflée, qui à la vue paroît devoir pefer quatre livres, n'en pefe quelquefois pas deux. Cette fraude eft d'autant plus pernicieufe que plufieurs garçons bouchers foufflent affez volontiers les bêtes mortes avec leur bouche à l'aide d'un tuyau de fer, de forte que fi ce garçon eft attaqué de quelque maladie vénérienne, fcorbutique ou fcrophuleufe &c. &c. &c. il va faire manger à tout un régiment

les vapeurs corrompues qu'il a introduites dans toutes les fibres ... je laiſſe à penſer ſi cette pratique affreuſe n'eſt pas propre à altérer la ſanté des hommes les plus vigoureux! ... Le ſeul moyen d'y remédier ſeroit de proſcrire, ſous les peines les plus ſéveres, cette habitude dangereuſe, & dès-lors chaque eſpece de viande réduite à ſon volume ordinaire, & peſée par gros morceaux pour chaque chambrée, aſſureroit à chaque ſoldat ſa quantité, ſon *poids*, & cette qualité ſalutaire, qui ſeule peut lui donner un chyle reſtaurateur.

Mais, tant que la diſtribution à l'eſtime ſera tolérée, nous verrons les abus ſe perpétuer, parce que tous les moyens frauduleux ſeront faciles à déguiſer, difficiles à prouver, & impoſſibles à punir.

Quant aux viandes ſalées, ſéchées,

ou fumées, l'expérience a constamment prouvé, sur mer comme sur terre, les dangers qui résultent de leur usage trop continué; l'altération des chairs, l'âcreté du sang, & la corruption générale de toutes les humeurs, sont les maux inévitables qui en sont les suites..... Le celebre capitaine Cook, dans son voyage aux terres australes, n'a réussi à les éviter qu'en embarquant une quantité immense de légumes frais, qu'il distribuoit à son équipage, & dont-il renouvelloit la provision par-tout où il déb rquoit. Imitons un exemple aussi salutaire; & ne donnons à nos soldats des viandes salées ou fumées, que dans des momens d'embarras, où l'engorgement des vivres peut en solliciter l'usage momentané... & puisque ce genre d'aliment a perdu toute la fraîcheur de ses sucs, n'est propre qu'à répandre

dans le ſang une acrimonie dangereuſe, lui communique des principes vraiment corroſifs qui le deſſechent, le corrompent, & lui donnent eſſentiellement le ſcorbut, réformons ſur la terre, autant qu'il eſt poſſible, une nourriture dont les effets ſeroient dix fois plus violens, s'ils n'étoient affoiblis par le mélange des végétaux qui mitigent ſon âcreté corroſive.

Lorſque les beſtiaux ſains, épuiſés par la conſommation d'une campagne trop longue, obligeront à faire uſage de viandes ſuſpectes, on pourra en diminuer les dangereux effets, en les corrigeant avec des acides & notamment avec le vinaigre qui rafraîchit, ranime, purifie, & offre dans tous les cas l'anti-putride le plus certain: cette derniere obſervation me paroît d'une grande importance à la ſanté du ſoldat; & je ſuis convaincu que ſi le vinaigre étoit employé, dans

tous les objets douteux, à corriger les alimens ou les eaux dont la qualité seroit incertaine, on conserveroit en pleine santé un nombre infini de jeunes gens dont la plupart périssent victimes de l'ignorance ou de la cupidité.

CHAPITRE XV.

Légumes du Soldat.

Les soldats font ordinairement grand usage de toutes les especes de légumes qui se cultivent dans les pays où ils se rencontrent, ce genre d'aliment, lorsqu'il est assez abondant, est sans contredit le plus sain & le plus propre à rafraîchir son sang & réparer toutes les pertes qu'il a éprouvées.

Rien n'étant plus propre à préve-

nir la putridité des humeurs, & anéantir les germes du scorbut &c. &c. que l'usage heureux des choux, racines, & légumes frais, dont il garnit copieusement ses marmites, il sera très-important à la santé des troupes, tant en garnison qu'en campagne, de les placer toujours à portée des productions du jardinage, & de favoriser tous les moyens qui tendent à multiplier les végétaux.

Dans l'immensité des productions que nous offre la terre, les légumes aqueux sont les plus propres à rafraîchir le sang dans ces jours de chaleur où le soldat transpire avec abondance sans avoir fait le moindre travail... ; mais dans tous les cas où les troupes fatiguent à l'excès, soit dans les exercices de paix, soit dans les travaux de guerre, on préférera toujours avec raison l'usage des légumes farineux, tels que feves, pois,

lentilles, haricots, & ſur-tout les pommes de terre; qui preſqu'auſſi nourriſſantes que le ris, n'ont pas l'inconvénient de s'aigrir, & ſe digerent facilement dans l'eſtomac agité des hommes laborieux.

Les graines légumineuſes ſont, après la bonne viande, la production qui nous offre le plus de ſubſtance nutritive & de ſucs fortifians propres à produire un chyle reſtaurateur, capable de rendre l'homme robuſte & infatigable.

CHAPITRE XVI.

Qualité des Eaux.

L'EAU étant preſque toujours la baſe fondamentale de la boiſſon des troupes, exige d'être examinée avec ſoin, pour s'aſſurer ſi elle ne recéle

aucun principe nuiſible à la ſanté, ou capable d'affoiblir la conſtitution du ſoldat.

Dans les différentes eaux que la nature nous offre, celles des rivieres ou des ſources qui ſont limpides & courantes réuniſſent pour l'ordinaire toutes les qualités ſalutaires qu'on peut deſirer; lorſqu'elles ne ſont point bourbeuſes, qu'elles lavent bien le linge, cuiſent parfaitement les légumes, & ont une ſaveur agréable, on peut en boire ſans crainte, & en faire uſage ſans aucun danger.

Les troupes obſerveront, s'il eſt poſſible, de les puiſer au-deſſus des villes, & non pas au-deſſous, pour éviter de boire les immondices que les égoûts entraînent; & ſi les bords d'une riviere ſont troubles, on la puiſera au milieu des eaux, dans l'endroit où elles courent avec plus de liberté.

Les eaux des lacs ſont également

ſaines, lorſqu'elles ſont renouvellées par des rivieres ou des ruiſſeaux.

L'eau de fontaine eſt très ſalutaire lorſqu'elle eſt limpide, & qu'elle provient de filtration continuelle des montagnes ou des rochers; il n'y a que les tuyaux de plomb qu'on adapte à celles qui puiſent leurs eaux dans des ſources ou des citernes, qui ſoient capables de leur communiquer des principes nuiſibles, par la rouille du plomb qui eſt vraiment corroſive.

Les eaux de *pluie*, de *grêle* ou de *neige*, qu'on ramaſſe dans les citernes ſont infiniment moins ſaines & ne doivent être miſes en uſage que lorſque l'éloignement des rivieres ou des fontaines ne permet pas de s'en procurer tous les jours; leur qualité froide & indigeſte glace la gorge, & diſpoſe généralement au goître les habitans qui en font leur boiſſon ha-

bituelle : le vrai moyen d'en corriger les influances dangereuſes c'eſt de les faire battre long-tems avec des branches d'arbres, dépouillées de leurs feuilles, dont on forme de petits balais faciles à mouvoir dans l'eau; on la laiſſe repoſer, & puis on la tranſvaſe à pluſieurs repriſes . . . Si cela eſt inſuffiſant, il faudra les filtrer dans un grand entonnoir au fond duquel on aura placé une éponge légérement comprimée; l'eau qu'on y verſera s'écoulera limpide, & dépoſera ſur la partie ſupérieure de l'éponge toutes les particules corrompues ou hétérogenes qu'elle charie dans ſon ſein; ce moyen ſi ſimple & ſi sûr mérite d'être généralement ſuivi en pleine campagne par MM. les officiers, lorſque les eaux ſe trouveront bourbeuſes ou mal-ſaines.

Mais exiger que le ſoldat faſſe bouillir les eaux de pluie ou de neige,

&c. c'est demander une chose impossible à des troupes, dont le service & l'activité perpétuelle ne peuvent sacrifier leur loisir à faire bouillir d'immenses marmites : le tems & le bois qu'on y consumeroit sont deux objets trop importans à l'homme de guerre, pour les perdre en préparations frivoles ; d'ailleurs le moyen que j'annonce suffit pour les corriger parfaitement.

L'eau dormante des marais, des étangs & de toutes pieces d'eau, qui ne reçoivent ni écoulement, ni renouvellement continuel, sont les plus dangereuses. L'état d'immobilité & de stagnation où elles sont sans cesse les rend presque toujours sujettes à la putréfaction, & leur communique les germes invisibles d'une corruption insensible, capable d'affoiblir le corps & de détruire à la longue les constitutions les plus vigoureuses.

Les généraux jaloux de la ſanté des troupes éviteront d'aſſeoir leur camp dans des voiſinages auſſi dangereux, ou ſi la néceſſité des opérations de la guerre les oblige à s'y établir quelque tems, ils parviendront à anéantir la plus grande partie de ces miaſmes corrompus, en les faiſant battre vigoureuſement dans de grands baquets, & les faiſant enſuitte filtrer à l'entonnoir au fond duquel on place une éponge.

Ce moyen qui réuſſit à dépouiller les eaux dormantes des particules hétérogenes qui la corrompent, eſt quelquefois inſuffiſant à leur enlever ce goût inſipide & fade, qui annonce ſa putréfaction prochaine; il ſeroit alors très-avantageux d'en détruire les influances ſuſpectes par des aromates fortifians, dont le goût & l'odeur l'emportaſſent ſur celui de fadeur putride qu'elle poſſéde; on y réuſſira

parfaitement en y faisant macérer du thim, du romarin, ou du serpolet; à leur défaut, on y mêlera *du sucre, ou du sel*, ou de la *canelle*; après les avoir battues & filtrées ...: enfin si ces productions ne sont pas assez abondantes pour en faire un usage continue, on les suppléera avec le succès le plus certain en mêlant un grand verre de bon *vinaigre* sur chaque cruche d'eau.

Tels sont les moyens économiques, faciles & salutaires de purifier les eaux stagnantes qui, faute de mouvement, sont presque toujours altérées; comme MM. les officiers accoutumés par-tout aux boissons les plus saines, sont ceux qui en éprouvent avec le plus de vivacité les dangereuses influances, j'ose les inviter à ne pas négliger des moyens faciles de rendre à l'eau sa plus grande salubrité; qu'ils daignent au moins se

persuader que la moindre négligence à ce sujet occasionne presque toujours un dévoiement général, qui met bientôt les hommes hors de service comme s'ils étoient sérieusement malades. Que doit-ce être ? lorsqu'ayant laissé empirer ces principes de putridité, une dyssenterie épidémique se communique dans toutes une armée, & anéantit en deux jours toutes les forces du soldat ?... Qui peut apprécier alors les avantages qu'aura sur elle l'ennemi sage & prudent, qui, par de simples précautions, aura su conserver sa santé, son courage &c ?

C'est une décision que je laisse aux anciens militaires accoutumés à voir tout en grand.



CHAPITRE XVII.

Filtration des Eaux.

Il existe un moyen plus simple, plus prompt, moins dispendieux & aussi certain de purifier les eaux d'un lac, d'un étang, ou d'une riviere bourbeuse; c'est de les faire filtrer au travers d'un lit de sable, encaissé entre deux gros madriers percés à jour, qui laisseroient transpirer les eaux dans un petit réservoir creusé sur son rivage; en voici l'exécution. Planc. fig. 2.

Sur les bords d'un étang N. O. choisissez un endroit propice, en forme de gorge, le moins bourbeux possible; faites planter, dans un alignement parallele au rivage, trois grands pieux de six pieds de longueur

& de huit pouces en carré *p. q. r.* & enfoncez-les à grands coups de maſſe, après les avoir diſpoſés de maniere à avoir deux pieds enterrés dans la vaſe, deux pieds entre la vaſe & la ſuperficie de l'eau, & deux pieds hors de l'eau.

Sur le devant de ces piliers on fera clouer de gros madriers I. K. percés de pluſieurs trous *a. b. c. d.* d'un pouce de diametre, en obſervant d'enfoncer bien avant dans la vaſe le bord inférieur du premier madrier, avant de le fixer ſur les pieux, & de faire joindre ſon rebord ſupérieur le plus parfaitement poſſible avec les madriers ſuivans. Ces madriers ou planches très-fortes doivent avoir aſſez de longueur, pour qne leur extrémité I. K. ſoit aſſiſe ſur la terre ferme, & s'élever les uns ſur les autres, juſqu'à demi-pied au-deſſus de l'eau.

A trois ou quatre pieds des pre-

miers piliers, on en établira de semblables *s. t. u.* qui leur seront exactement paralleles, enfoncés & disposés sur les mêmes principes & proportions des premiers, dans un petit fossé de quatre pieds de profondeur, qu'on aura creusé pour les placer, en observant de laisser encore deux bons pieds d'épaisseur de terre entre le bord de l'étang & le commencement du fossé, afin de pouvoir y travailler sans être inondé.

Lorsque les trois piliers *s. t. u.* auront été vigoureusement enfoncés dans le petit fossé, on fixera sur la surface qui envisage le lac, de très-longs madriers L. M. également percés de trous qui prendront depuis le fond du fossé & s'éleveront jusqu'à demi-pied au-dessus du niveau de l'eau : on pourroit même se dispenser d'y faire des trous, en ne joignant les madriers que grossierement, afin d'y

laisser assez de jour pour la filtration des eaux.

Les seconds madriers étant solidement placés, on aura quantité de sablon qu'on aura charié tout auprès ; celui qui se trouve au fond des ruisseaux d'eau courante sera le meilleur : on fera travailler promptement à enlever les deux pieds de terre bourbeuse qu'on a laissée entre les bords du fossé & celui du lac, & on comblera aussitôt tout l'intérieur du fossé A. B. avec le sablon destiné à cet objet; de sorte que tout l'intervalle qu'on a laissé entre I. L. & K. M. se trouve entiérement comblé par le sable qu'on y encaisse.

Cette opération terminée, on travaillera à creuser le petit bassin S. destiné à recevoir les eaux qui se filtreront au travers des madriers & du sable, en observant d'en commencer les ouvertures en T. & les conti-

nuer progreſſivement vers L. M. On pourra lui donner huit à neuf pieds de longueur ſur ſix de largeur & quatre ou cinq de profondeur : lorſqu'on n'aura plus qu'un pied de terre à enlever contre les premiers madriers L. M. & qu'on verra que l'eau commence à filtrer facilement dans le petit baſſin S, on ceſſera d'enlever la terre, & on laiſſera ſubſiſter celle qui reſtera encore contre les piliers.

Par ce moyen on pourra établir une ou pluſieurs *fontaines filtrantes* ſur les bords d'un lac, d'un étang ou d'un marais bourbeux, dont les eaux filtrant au travers d'un lit de quatre pieds de ſable, y dépoſeront toute la vaſe & les matieres corrompues qu'elles renferment; obligée d'eſſuyer encore une ſeconde filtration au travers d'un bon pied de terre, qu'ou aura laiſſé ſubſiſter entre le baſſin & les premiers piliers L. M, elle achevera de

déposer dans son tissu plus compact, la poussiere subtile qu'elle pourroit entraîner malgré l'épaisseur du sable ; & par cette opération facile à exécuter, une armée se procurera dans trois heures plusieurs fontaines filtrantes, d'eau saine & limpide, sans être obligée à perdre un tems considérable à ramasser de l'eau dans des baquets, les battre ni les filtrer dans un entonnoir à éponge : ces derniers moyens, qu'un officier peut employer avec le secours de ses domestiques, est souvent impossible aux malheureux soldats qui n'en ont pas le tems.

Les fontaines que je leur offre, une fois établies, travailleront jour & nuit à purifier leurs eaux sans leur donner la moindre fatigue, & les troupes seront toujours assurées de n'être plus victimes des douloureuses influances d'une eau corrompue.

La facilité qu'on aura d'y faire

macérer des plantes aromatiques achevera de rendre leur ſalubrité plus certaine, en communiquant aux eaux filtrées des principes fortifians ; mais on ne réuſſira à conſerver à ces fontaines toute leur ſalubrité, qu'autant qu'on défendra, ſous les peines les plus rigoureuſes, d'y rien jetter, ni rien laver qui puiſſe en altérer la ſaveur.

J'ai toujours été ſurpris qu'au-deſſus des grandes villes telles que Paris, Lyon, &c. &c. &c. où les eaux des fleuves & rivieres ſont preſque toujours limoneuſes, on n'ait jamais imaginé d'y conſtruire des baſſins à-peu-près ſemblables, où les eaux filtrant ſans ceſſe, offriroient dans tous les tems une boiſſon ſaine & abondante aux pauvres habitans deſtinés à boire de l'eau toute l'année ; qui ne peuvent étancher leur ſoif qu'en avalant quantité de vaſe, de boue,

ou de toutes les immondices dont elle eſt remplie.

Je ſais qu'on y filtre les eaux dans quelques endroits ; qu'on y connoît même les fontaines ſablées ; mais ces moyens inſuffiſans ne ſont pas d'un uſage aſſez général pour remédier aux maladies des peuples ...... Il ſeroit cependant auſſi facile que peu diſpendieux de les abreuver ſans danger, en purifiant l'eau de ces principes de langueur & de putridité, qui conſument inſenſiblement l'eſpece humaine, & lui donnent cet air de conſomption & d'épuiſement qu'on remarque dans les grandes villes, où les quatre élémens ſont preſque toujours corrompus.



CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Boiſſons fermentées.

LE ſuc extrait des fleurs, des fruits, des grains, & de la plupart des productions du regne végétal, a donné, chez tous les peuples de la terre, des boiſſons fermentées, qui poſſédent plus ou moins de feu & de ſubſtances nutritives, en raiſon du climat ou du terrein qui les a produites : Examinons leurs principales influances relativement à la conſtitution, aux fatigues & à la ſanté des troupes.

Les ſucs du raiſin nous donnent, par la fermentation, *un vin* très-chaud dans l'Eſpagne & dans l'Italie . . . ; nourriſſant & fortifiant en France . . . ; phlegmatique & glacé en Allemagne &c. . . , Ceux des provinces méridio-

nales de France, preſqu'auſſi violens que ceux d'Eſpagne ou d'Italie, ſont dangereux à la ſanté & nuiſibles au ſervice du ſoldat : preſqu'auſſi forts que l'eau-de-vie, & auſſi noirs que de l'encre, ils l'échauffent, l'énervent, l'affoibliſſent, & portent dans tout ſon ſang des principes d'inflammation qui l'excitent ſouvent à la violence & à la fureur.. Leur abondance & la modicité de leur prix en favoriſent l'abus auſſi dangereux que funeſte : c'eſt ſur-tout dans ces climats brûlans qu'on devroit en faire l'uſage le plus modéré.. .... Coupé avec deux tiers d'eau, il ranime, rafraîchit & fortifie des muſcles nerveux, débilités par la chaleur... Bus avec excès ils brûlent, deſſechent, relâchent la conſtitution humaine, & diſpoſent à ces hydropiſies de poitrine dont preſque tous les buveurs

d'habitude ſont les victimes ordinaires.

Les vins de Bourgogne, nourriſſans, & moins ſpiritueux que ceux du Languedoc, ſont les plus ſalutaires au tempérament du ſoldat : bus avec modération, ils engraiſſent & fortifient ; leur excès bien moins redoutable n'a pas des ſuites auſſi funeſtes ; & leur prix plus conſéquent, rend les abus moins réitérés.

Ceux qu'on recueille ſur les côteaux glacés du Rhin, ne donnent qu'un vin froid, aſſez agréable, mais peu propre à fortifier la ſanté ; la quantité de phlegnées dont il abonde doit le faire rechercher de tous ceux qui ont le ſang enflammé ; on en retirera des avantages certains ſi on a ſoin de les couper avec autant d'eau pour l'uſage ordinaire.

Du vin ſoumis à la diſtilation réſulte l'*eau-de-vie*, liqueur ſpiritueuſe

& brûlante, excellente à l'extérieur pour toutes sortes de blessures, foulures ou contusions; mais d'un dangereux usage à ceux qui se livrent à l'habitude d'en boire; elle enivre, desseche & incendie le sang, relâche tout le genre nerveux, & porte dans toute l'économie animale des principes de feu qui l'enflamment & la consument, lorsqu'on y revient journellement; quoiqu'on n'en boive que rarement, & qu'il n'en puisse résulter que des inflammations passageres, je conseillerois toujours à un guerrier de ne s'y pas habituer, l'expérience nous ayant convaincu qu'un estomac qui s'y accoutume légérement, cesse totalement ses fonctions du moment qu'il en est privé; il sera plus prudent & plus sage de la réserver pour ces cas pressans ou douloureux, qui obligent à ranimer les forces humaines ou à panser des blessures.

Une liqueur qui ruine les digestions, blaſe le palais, brûle le ſang, attaque les nerfs & calcine tout le corps plus promptement encore, ce ſont ces boiſſons agréables, qui ayant l'eau-de-vie pour baſe, dans laquelle on fait infuſer long-tems des fruits, des graines, des racines ou des écorces aromatiques, ſont ſoumiſes le plus ſouvent à une ſeconde diſtillation, qui les transforme en eſprit de vin, rendu violent par toutes ces additions échauffantes. L'homme de guerre eſt expoſé à des fatigues aſſez cruelles ſans encore énerver ſes forces par des liqueurs auſſi meurtrieres. L'abus, très-rare chez le ſoldat, eſt plus ordinaire chez MM. les officiers, ſur-tout dans ces gala où il ſe livrent à toute la ſatisfaction de recevoir des camarades. L'exemple pernicieux de la ſomptuoſité, qui a fait introduire l'uſage journalier des li-

queurs fines jusques sur les tables militaires, seroit repoussé avec horreur, si les ravages intérieurs quelles produisent dans les entrailles, étoient visibles à tous les yeux. Les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de détailler ici les altérations dangereuses & inévitables qui en résultent dans la constitution humaine ; la goutte, la gravelle & des rhumatismes très-douloureux en sont les moindres effets. J'ose donc inviter ici la noblesse militaire, jalouse de sa santé & de sa gloire, d'en fuir soigneusement l'usage journalier, mais d'en réserver la jouissance modérée pour ces jours d'agrémens où l'on se livre aux sensualités des festins & de la bonne chere.

Le cidre & le poiré, sucs exprimés des pommes ou des poires, qui par une fermentation semblable à celle du vin, acquierent une qualité spiri-

rueuſe & enivrante offre une boiſſon très-nourriſſante, & même rafraîchiſſante, coupée avec un tiers d'eau; mais elle a l'inconvénient d'être venteuſe, peſante, & quelquefois indigeſte au point de donner de vives tranchées. Son uſage continuel rend le corps lourd, pareſſeux, froid, & engendre facilement la goutte & la gravelle, par ſa qualité épaiſſiſſante qui obſtrue les vaiſſeaux ou s'engorge aux articulations. Qu'un régiment, exténué par les chaleurs des provinces méridionales, vienne paſſer un ou deux ans tout au plus, dans les cantons de Normandie & de Bretagne, où le cidre abonde, au défaut du vin, il s'en trouvera à merveille: les deſſéchemens intérieurs abreuvés par cette boiſſon émolliente lui donnera bientôt de la fraîcheur & de l'embonpoint; mais s'il perſiſte à y reſter plus long-tems, & à boire journellement

du cidre, les hommes deviendront lourds, pareſſeux, indolens & froids; leur ſang épaiſſi & refroidi par cette boiſſon coagulante, perdra cette vivacité du corps & de l'eſprit néceſſaire à l'homme de guerre : l'uſage momentané ſera donc toujours ſalutaire après de l'épuiſement ou des fatigues; mais trop prolongé il ne peut que produire par degrés des engorgemens ſuivis des effets les plus douloureux.

La biere, ſuc limpide extrait de l'orge, des grains & du houblon, par le moyen de leur macération, de leur ébullition dans l'eau, ſuivie d'une fermentation modérée, offre la boiſſons la plus nourriſſante & la plus fortifiante que nous connoiſſions : ſa ſaveur, légérement amere, ſa qualité ſaine & reſtaurante, bien moins ſujette à obſtruer que le cidre, eſt on ne peut pas plus utile à la ſanté du ſoldat; je la crois même ſupérieure

aux vins ordinaires, lorſqu'elle eſt limpide & nouvelle.

Sa fabrication, qui n'eſt pas diſpendieuſe, & ſes matieres premieres, qui ſont communes en France, devroient en rendre l'uſage plus général dans tout le royaume, comme réuniſſant le mieux toutes les qualités adouciſſantes, nourriſſantes & fortifiantes, qui conſtituent une boiſſon ſalutaire: Auſſi un fameux médecin s'écria-t il. *Heureux les régimens qui tombent dans un pays à biere* (1), & certainement il avoit raiſon.

Jettons rapidement les yeux ſur ces robuſtes Allemands, qui ne connoiſſent habituellement que la biere:

(1) Le docteur Buchan, médecin Anglois, auteur de l'excellent Ouvrage intitulé: *Médecine Domeſtique*, qui réunit les meilleurs principes de la pratique & de la phyſique humaine, annonce un obſervateur rempli de génie& de talens ſupérieurs,

leur grands corps, ſains & vigoureux; leurs figures mâles & guerrieres, leurs membres ſouples & nerveux, leurs têtes froides, & leur courage intrépide, les ont doués de toutes les qualités ſupérieures de la guerre; ſi leur eſprit étoit un peu plus exalté par ces opinions heureuſes ou ces préjugés utiles, qui élevent l'ame & lui donnent de l'énergie & de l'activité, ils écraſeroient leurs voiſins; il eſt heureux, pour le reſte de l'Europe, que les principes de lenteur, qui réſultent de leur gouvernement, de leur croyance, de leur climat froid, de l'abondance de leur nourriture & de leur habitudes phyſiques ou morales leurs donnent une conſtitution phlegmatique & indolente; il n'en ſera pas moins évident que la biere eſt une excellente boiſſon qui ranime la ſanté, le courage, & cette froide intrépidité, ſi néceſſaire à

l'homme de guerre. Je ne puis que faire des vœux pour desirer que son usage fût général dans tout le royaume : tout ce qui contribue à fortifier les hommes, tend à féconder l'espece humaine, favoriser l'agriculture, étendre le commerce, fleurir les arts, enrichir un état & multiplier tous les moyens de santé, de population & d'industrie qui constituent des peuples heureux & des guerriers invincibles.

L'hydromel est une boisson agréable & saine, qui se fait en laissant bouillir du miel avec de l'eau & quelques aromates, jusqu'à-ce qu'elle ait assez de consistance pour soutenir un œuf à sa superficie, de sorte qu'il surnage à demi, sans s'y enfoncer : on la laisse ensuite fermenter trois ou quatre mois dans un lieu modérément chaud, où il acheve d'acquérir cette odeur & goût vineux,

qui lui font perdre sa douceur fade & sucrée : gardé deux ou trois ans, il prend parfaitement la couleur & le goût du vin de Malaga, auquel on peut le comparer sans désavantage; au point que la plupart des amateurs s'en servent souvent à la place du vin d'Espagne. Cette boisson, moins nourrissante & plus chaude que la biere, est très-salutaire, sur-tout en Pologne & en Russie, où l'on en fait l'usage le plus général; elle engraisse, égaie & adoucit les humeurs acrimonieuses : les peuples qui en boivent le plus fréquemment sont robustes, courageux & bien constitués; d'où l'on doit présumer qu'elle est très-analogue à la constitution humaine, mais son prix en rendra toujours la consommation dispendieuse & rare dans les autres climats de l'Europe, quoique très-favorable à la santé des troupes.

Telles ſont les principales boiſſons fermentées dont on fait généralement uſage en Europe. Quant au taffia, aux ſucs extraits de pluſieurs eſpeces de fruits, dont on uſe fréquemment dans les autres parties du monde, comme nous n'avons jamais été à portée d'en obſerver les influances ſur la ſanté militaire, nous ne pouvons offrir à ce ſujet aucun réſultat fondé ſur des expériences ſuivies : nous en laiſſons le ſoin aux médecins qui les habitent.

CHAPITRE XIX.

Tables Militaires.

SI le ſoldat en général jouit d'une ſanté robuſte, lorſqu'aucun accident n'en trouble le cours, c'eſt à ſa ſobriété & à la regle invariable de

ſon régime alimentaire qu'on doit l'attribuer eſſentiellement.

Que l'eſprit humain s'égare tant qu'il lui plaira ſous les preſtiges les plus flatteurs d'une imagination ſans bornes, c'eſt aux principes fondés ſur la nature & ſur la raiſon à le guérir de ſes maladies morales ; c'eſt à une phyſique lumineuſe, propre à modifier ou à corriger ſes principes élémentaires, à détruire les maladies du corps ; mais que le luxe & la ſomptuoſité de la table ait gagné juſques à énerver & affoiblir le tempérament de MM. les officiers, c'eſt ce qu'on n'enviſagera jamais ſans douleur : voyons en les réſultats.

L'état de ſanté conſiſte dans une parfaite harmonie entre les *parties ſolides* qui conſtituent le corps, telles que les os, les muſcles, les nerfs &c. & les parties fluides deſtinées à leur nutrition, telles que le ſang, le chyle,

& les autres humeurs. Lorſqu'une circulation douce, facile & permanente dans les fluides, favoriſe toutes les fonctions vitales, & porte, du centre du corps juſqu'à ſes dernieres extrémités, des ſucs reſtaurateurs & fortifians, qui réparent les pertes de la veille ſans engorger aucune de ſes parties, on peut eſpérer que la vigueur s'accroît, & que la conſtitution ſe fortifie; mais lorſqu'après de violentes fatigues on ne donne pas au corps des alimens aſſez abondans ou aſſez ſucculens pour ſe réparer, il s'altere, maigrit & s'épuiſe d'inanition; au contraire ſi on lui offre des alimens trop abondans ou trop ſucculens, ſes organes n'ayant pas aſſez de forces pour les diriger parfaitement, ni ſes vaiſſeaux aſſez de capacité pour en contenir tous les ſucs, & les charier avec facilité dans toutes les parties du corps, il

en résulte des indigestions fréquentes, des sentimens de pesanteur & des engorgemens d'humeurs qui, par leur stagnation, venant de s'y corrompre, y produisent le foyer d'une infinité de douleurs ou de maladies très-compliquées, contre lesquelles les ressources les plus puissantes de la médecine ne peuvent opposer souvent que de foibles palliatifs.

Les résultats de ces trois observations prouvent avec évidence, que sans un ordre judicieux dans les alimens, il n'y a plus d'ordre dans les humeurs, plus de circulation facile dans le sang, plus de chyle restaurateur dans des muscles engorgés, par conséquent moins de réparations, moins de forces, moins de santé, & moins de vigueur; tel est le cas de la plupart des officiers dont le rang, la fortune, & les espérances heureuses sont sans cesse fa-

crifiés à l'exemple contagieux & meurtrier de la bonne chere, qui de concert avec les plaisirs du monde, énerve & épuise leur eonstitution dès l'enfance. Nous avons beau voir sous nos yeux la classe du soldat, la plus fatiguée, la plus mutilée, mais la plus réglée, se porter constamment mieux que nous, leur santé ne peut nous séduire...... La plupart d'entre nous, accoutumés à un très-modique ordinaire dans leur famille, croyent périr d'inanition s'ils n'ont pas vingt plats sur leur table, du moment qu'ils arrivent au corps. Un observateur attentif croiroit, à nous voir, que la base de l'esprit militaire consiste à sacrifier tous les jours notre fortune & notre santé à la seule vanité humaine.

De cette diversité d'alimens résulte l'effet inévitable, 1°. de fatiguer l'estomac & l'épuiser de bonne

heure ; 2°. d'user & de gâter les dents ; 3°. d'absorber une trop grande quantité de salive, de suc gastrique, & des autres humeurs destinées à perfectionner la digestion des alimens ; 4°. un chyle épais & mal préparé ; 5°. des humeurs crues, indigestes, mal digérées, qui rendent le corps paresseux & incapable d'activité ; 6°. des engorgemens fréquens dans tous le corps, d'où naissent presque toutes les maladies militaires ; 7°. des pesanteurs dans tous les membres, ou une graisse trop considérable, qui s'opposent à l'agilité, émoussent les sentimens, étouffent les talens, l'amour & l'esprit militaire & anéantissent la force & le génie, qui forment d'intrépides guerriers.

Faut-il que j'ajoute ici le tableau douloureux des officiers peu fortunés, qui sacrifient en luxe de table ou frivolités de corps, leurs besoins les

plus néceſſaires, ou qui pour fournir aux uns & aux autres ſe dérangent, nuiſent à leur avancement, ou ſont obligés d'abandonner le métier, faute de pouvoir y ſuffire. Mon cœur gémit en ſe rappellant un officier de grande maiſon, qui après quarante ans de ſervice pour ſubvenir à tous les frais d'uſage ou d'agrément de ſon corps, ſe réduiſit à ne faire qu'un ſeul repas par jour; il maigrit, ſécha, & tomba dans une maladie de langueur qui conſuma ſes forces dans ſix mois, au point de ſe voir hors d'état de ſervir; il ſe vit forcé de ſe retirer ſans avoir eu le tems de ſolliciter les graces que ſon ancienneté & ſes ſervices avoient droit de lui faire eſpérer.

Le luxe des tables militaires, en émouſſant toutes les facultés du corps & de l'ame, altere le jugement, l'entraîne dans les goûts factices des

modes, des pompons, des dépenses frivoles, & du libertinage, de toute les passions la plus funeste à l'homme de guerre, comme celle qui anéantit le plus promptement les principes restaurateurs de ses organes, de son génie & de sa valeur : joignons à cela l'amertume qu'éprouvent les officiers peu fortunés de ne pouvoir égaler leurs camarades, l'inexactitude dans leurs engagemens, leurs derangemens, leurs privations, leurs souffrances, d'où naissent une foule de maladies morales, plus douloureuses à l'homme d'honneur que les maladies physiques les plus cruelles, & nous avons une foible exquisse des maux qui résultent de notre sensualité.

Ici ma plume tremblante craint d'avoir peut-être passé les bornes que j'aurois dû lui prescrire .... Gémir sur des vices accrédités, en cherchant les moyens d'en tarir la source,

feroit-ce s'expofer à l'animofité des braves gens ? .... Non fans doute, l'efprit militaire fut toujours magnanime, & la bienfaifance, qui dirige ma plume, ne peut qu'intéreffer fa généreufe indulgence ; il peut par fois fourire aux vices agréables, mais il ne fauroit haïr celui qui aura le courage de lui en dévoiler les dangers. Quelle force n'auroit pas fur de belles ames l'exemple d'un grand général ? Qu'un fecond *Turenne*, ou le vertueux *Washington*, quitte un inftant des troupes victorieufes & paroiffe fous le coftume le plus fimple, à une table d'officiers françois ...... Je croirois voir Bélifaire, inconnu chez les jeunes favoris de Conftantin, livrés aux plaifirs de la bonne chere, médire à loifir de leurs généraux, épuifer le refte de leurs forces dans les feftins donnés à leur égoïfme ou à leur fenfualité .... reconnoître enfin ce

grand homme, admirer ſa vertu, ſon courage, la vigueur de ſon ame, & ſavourer délicieuſement cet enthouſiaſme martial qui enfante de vrais guerriers.

Semblables à ce héros couronné, qui, n'invitant ſes officiers qu'avec des pyramides de gigots ou de cotelettes, répandoit conſtamment la terreur & l'effroi chez tous ſes voiſins, réformons de nos tables tout ce qui en forme la délicateſſe & la ſomptuoſité : que l'art pernicieux des cuiſiniers y ſoit aboli, que des viandes ſaines, fortifiantes & ſucculentes, mêlées a des légumes frais, ne paroiſſent plus ſur nos tables que bouillies ou rôties, comme la préparation la plus ſalutaire à l'homme deſtiné aux fatigues guerrieres. Ecartons tout ce qui eſt objet de luxe, d'oſtentation ou de délices, pour nous accoutumer de bonne heure à un régime

ſimple & fortifiant, & nous réuſſirons à poſſéder une ame intrépide, & ces corps robuſtes & vigoureux, qui annoncent un éleve de Mars pendant la guerre, & un favori de Cythere durant la paix.

CHAPITRE XX.

Logemens des Troupes.

LA plupart des *caſernes*, & preſque toutes les *caſemattes*, ou logemens ſouterrains, ſont de vaſtes tombeaux, où des milliers d'hommes enterrés tout vivans, ne ceſſent jour & nuit de s'empoiſonner mutuellement. Ceci n'eſt point un paradoxe, c'eſt une vérité ſi frappante que ſi les victimes qu'on y entaſſe n'en ſortoient pas avant le jour pour n'y rentrer ſouvent qu'à la nuit, la plus

grande partie y périroit infailliblement.

Plusieurs bataillons entiers n'occupent souvent qu'un corps de caserne, dans lequel les compagnies sont divisées par pelotons de dix-huit, vingt, quelquefois vingt-cinq hommes dans une seule chambrée : là, couchés deux à deux, quelquefois trois dans chaque lit ; faisant leur cuisine, leur garde-manger & leurs besoins dans la même piece.... ils ne cessent d'y respirer jour & nuit les vapeurs corrompues qu'exhalent la soupe, les viandes, les lits, les urines ; qu'on joigne à cela l'humidité des murailles, la fumée des cheminées, la transpiration & les sueurs qu'exhalent une vingtaine de corps toujours en fatigues, & quelquefois même l'odeur infecte des latrines qui avoisinent plusieurs chambrées, & l'on pourra se former une foible idée de

de l'air méphytique, le plus malfaisant que l'homme puiſſe reſpirer.

L'air pur, ce premier principe fondamental de l'exiſtence humaine, cet élément plus néceſſaire à la ſanté de l'homme que tous les alimens poſſibles, puiſqu'on peut jeûner pluſieurs jours ſans mourir, tandis qu'on ne peut-être totalement privé d'air un quart d'heure, ſans expirer ſur le champ,... auroit dû être conſidéré comme l'objet le plus important à la ſalubrité des logemens militaires, & à la conſervation de la ſanté des troupes.

C'eſt un air pur, dont l'activité vivifiante combinée avec nos alimens, nos boiſſons, nos humeurs, &c. &c....... donne à leurs ſucs une qualité reſtauraute & ſalutaire, qui fortifie tout le corps; ... c'eſt un air corrompu dont les vapeurs infectes, communiquant à nos ali-

mens, nos boiſſons, nos humeurs; des miaſmes peſtiférés, qui nous empoiſonnent lentement, nous affoibliſſent & détruiſent inſenſiblement les conſtitutions les plus vigoureuſes.

Que nos ſoldats ſont à plaindre; ſi durant les calmes heureux de la paix, ils ne p uvent jouir du repos paſſager qu'on leur donne dans leurs logemens, ſans y trouver la putréfaction, le dépériſſement & la mort! je n'ai jamais vu ſans gémir ces triſtes chambrées où le jour paroît n'entrer qu'à regret par une ſeule fenêtre ſouvent très-étroite.

On ne parviendra à chaſſer les vapeurs corrompues qui y ſont concentrées qu'autant qu'on établira dans chaque chambrée: 1°. deux fenêtres directement oppoſées, & conſtamment ouvertes pendant le jour; 2°. que les viandes cuites ou crues

ſoient expoſées à la fenêtre la plus aérée dans des caſes en fer deſtinées à les recevoir ; 3°. de ne jamais faire aucunes matieres fécales dans les chambres ; 4°. de n'y garder aucun malade ; 5°. d'y brûler de la chandelle & non pas de l'huile, qui exhale toujours des vapeurs fétides ; 6°. d'y conſommer peu où point de charbon ou de mottes de terre ; 7°. d'y faire obſerver la propreté la plus rigoureuſe en balayant deux fois par jour, portes & fenêtres ouvertes ; 8°. D'y répandre pendant l'été quelques acides végétaux, tels que le bon vinaigre mêlé avec deux tiers d'eau, dont on feroit arroſer les chambres pour les purifier & les rafraîchir. Tels ſont les principaux moyens de rendre habitables, ſans aucun danger, & de donner une ſalubrité plus certaine à ces immenſes bâti-

mens, où la néceſſité force les troupes à vivre toujours reſſerrées.

Pourquoi, lorſqu'on conſtruit un corps de caſernes deſtiné à loger des milliers d'hommes utiles, & ſans contredit l'élite de la population d'un état, ne conſulte-t-on qu'un architecte & jamais un médecin éclairé? Il ſeroit, je penſe, plus important de donner à ces monumens toute la ſalubrité poſſible, que de preſcrire les dimenſions exactes de loger le plus de monde poſſible dans l'eſpace le plus étroit.

Pour donner aux logemens militaires toutes les qualités qui contribuent à les rendre vraiment ſalutaires, il faudroit : 1°. les établir ſur le terrein le plus ſec, le mieux aéré, & le plus éloigné de tous les objets qui tendent a corrompre l'air; 2°. que les bâtimens en fuſſent moins larges; mais beaucoup plus longs, de ſorte

que chaque chambrée eût au moins trente pieds en carré; 3°. que chacune ait deux fenêtres directement opposées ; 4°. que les casernes fussent à portée d'un ruisseau, d'une riviere , ou d'une eau courante où le soldat pût laver facilement son linge ; .... 5°. que les latrines fussent etouffées dans des caves murées & non pas exposées à découvert comme je l'ai souvent vu dans les arrieres cours. Tels sont les principes de salubrité d'un logement militaire, sans lesquels on ne réussira jamais à préserver nos soldats de ces exhalaisons dangereuses, qui l'affoiblissent & l'épuisent, ou de ces maladies épidémiqnes ou inflammatoires, qui les moissonnent plus promptement que les batailles & les combats.

Quant aux *casemattes* & autres logemens souterreins, destinés à n'être habités durant les siéges, que pour

y mettre les hommes à l'abri de la bombe, &c. &c. &c. ce ſont de vrais ſépulcres, d'autant plus dangereux que les hommes encore plus entaſſés & beaucoup moins aérés que dans des caſernes, y reſpirent ſans ceſſe les vapeurs corrompues d'un air humide, froid, & peſtilentiel, d'où réſultent toutes ces maladies putrides, que les aſſiégés n'éprouvent que trop ſouvent, lorſqu'une ſi douloureuſe ſituation ſe prolonge.

Je ne vois qu'un moyen sûr de rendre ces ténébreux domiciles moins dangereux à la ſanté des troupes ; c'eſt d'y faire établir de diſtance en diſtance des *ventilateurs de halles* ; découverte très-importante, qui conſiſte en deux ſoufflets très-volumineux, dont l'un fixé au dedans d'une piece, & ayant ſon bout qui répond au dehors ſert, par ſon mouvement, à pomper peu-à-peu toute la maſſe

d'air corrompu qui ſe trouve dans un ſouterrein pour la chaſſer entiérement à l'extérieur. Le ſecond au contraire a ſon corps établi au dehors du caveau, & ſon bout qui paſſant au travers des murailles, répond dans ſon intérieur, deſorte qu'étant mis en mouvement, à l'aide d'une corde ou d'un balancier, il ne ceſſe de ſe remplir de l'air extérieur pour l'introduire dans l'intérieur du ſouterrein, & remplacer l'air corrompu, que le premier ſoufflet en a chaſſé (1).

Ce méchaniſme ſimple a été reconnu d'une ſi grande importance pour renouveller l'air des endroits voutés, privés d'un élément ſi néceſſaire à l'exiſtence de tout ce qui reſpire, qu'on l'a appliqué en Angleterre & en France à aérer le fond de cale de pluſieurs vaiſſeaux ; les mar-

(1) Voyez la planche, fig IV.

chandifes s'y font mieux confervées ; les hommes n'ont plus fouffert des exhalaifons fétides qu'elles renfermoient auparavant, & l'on n'a pas éprouvé ces épidémies d'humeurs froides ou de fcorbut dont la moitié des équipages étoit prefque toujours victime.

L'illuftre docteur Buchan fit des vœux pour qu'une découverte auffi utile fût généralement employée, tant fur les vaiffeaux, que dans tous les lieux de fpectacles où quantité de perfonnes font entaffées dans un petit efpace : Quant à moi je defirerai toujours de les voir confacrer à purifier l'air des hôpitaux, des fouterreins militaires, & fur-tout de ces prifons obfcures, & de ces cachots peftiférés, où par des circonftances fâcheufes, on voit quelquefois l'homme vertueux expirant à côté d'un fcélérat robufte, dont les forces peu-

vent résister plus long-tems à la putréfaction ; puissent entiérement se réaliser les inclinations bienfaisantes d'une femme aussi célebre par ses vertus & son génie, que par des monumens d'hospitalités où l'homme malheureux & souffrant, trouve toutes les ressources utiles contre la misere & les maladies, sans danger d'être encore la victime de l'air empoisonné qu'on y respire où des nouvelles contagions qui l'anéantissent (1) ! J'ose la supplier ici, au nom de l'humanité gémissante, de mettre au jour toutes les observations judicieuses qui son les fruits heureux d'une expérience suivie. Sauver à quelques infortunés des douleurs, ou la mort, par des institutions saines, c'est un objet bien attendrissant ; mais conserver l'existence & la santé à cent mille soldats

(1) Madame Necker.

dont un tiers doit remplir les hôpitaux militaires ; rappeller à la vie, par des monumens plus salutaires, par des secours plus utiles, par des soins plus compatissans, tous ces braves guerriers consacrés à la défense d'un état, c'est offrir un spectacle plus intéressant à son ame sensible ; c'est enfin d'elle seule qu'on doit attendre les plans satisfaisans, capables de réunir tous les genres de salubrité dont ils sont susceptibles, tous les moyens physiques d'y secourir les malades, & sur-tout cette tendre commisération qui intéresse une ame expirante & lui fait goûter le calme & l'espérance d'une santé parfaite sur ce même lit des miseres où il n'avoit apperçu que la douleur & la mort.



CHAPITRE XXI.

Prisons Militaires.

S'IL existoit un purgatoire dans ce monde, je ne crois pas qu'on puisse lui assigner d'autre séjour que l'enceinte de la plupart des prisons civiles ou militaires ; c'est là que des geoliers barbares & intéressés se plaisent à multiplier tous les moyens de tourmens, de putréfaction & d'horreur, sous le voile apparent des ordres rigoureux, ou d'une sûreté plus exacte; ... c'est là qu'on trouve réunies toutes les causes physiques & morales, capables de détruire la vigueur des hommes & la santé du soldat.

Je n'ai jamais pu concevoir comment, pour une faute souvent légere,

on entaſſe pluſieurs guerriers tous vivans dans un trou ſouterrein pour quinze jours & ſouvent pour des mois entiers ;.. . ce ſont des antres ténébreux dont l'air humide bientôt corrompu par les vapeurs de la tranſpiration, de la reſpiration, ou des excrémens de ces malheureuſes victimes, porte ſans ceſſe dans leur conſtitution tous les principes peſtilentiels d'une diſſolution lente, ou d'une mort prématurée : chaque fois que j'y ſuis entré j'ai cru voir ce barbare Nabab, qui après avoir fait priſonniers cent cinquante Anglois, ſur la côte de Coromandel, les entaſſa tous pêle-mêle dans un même cachot de douze pieds en carré, & fut enſuite dormir. Ils y furent à peine deux heures, que ſuffoqués par la chaleur de leur tranſpiration & de leur reſpiration, ils pouſſerent des hurlemens ſi fort, qu'un garde ac-

courut à leurs cris ; à force de prieres ils l'engagerent à ſupplier le Nabab de les ſéparer dans pluſieurs priſons afin de n'y pas périr faute d'air ; . . . . . le Nabab ſommeilloit ſur de grands carreaux, on n'oſa lui parler, & le garde accourant une ſeconde fois aux cris réitérés des malheureux Anglois, leur cria ... « *Miſérables, mourez ſans » vous plaindre, le Nabab repoſe, quel » audacieux oſeroit interrompre ſon » ſommeil* ». Et dans le fait le garde eut raiſon, avant la fin de la journée il en mourut cent quarante ſept de ſuffocation, & les trois qui échaperent ne durent la conſervation de leur vie qu'à la petite lucarne où ils s'étoient efforcés de pomper ſans ceſſe de l'air extérieur, & à leurs propres urines dont ils burent avec avidité pour ſe rafraîchir leurs entrailles brûlantes. (*Hiſt. Philoſ. des Indes. Tom* ...) Ce ſeul trait prouve avec

évidence que plus on resserre d'hommes dans un endroit peu aéré, plus on les expose à périr de suffocation. Que doit-ce être lorsque l'humidité du local, la corruption des excrémens & l'altération des alimens, &c. &c. &c. concourent à en aggraver les influences meurrrieres !

Un séjour aussi dangereux mériteroit, par son importance, l'attention des gouvernemens vigilans, & l'inspection des médecins éclairés ; nous voyons déjà ces sentimens de bienfaisance faire aujourd'hui la base du conseil des souverains ; fixer à ces antres obscurs plus d'étendue & d'élévation, & donner à ces établissemens douloureux des moyens d'emplacement, de distribution & de salubrité, plus convenables à la santé humaine : c'est bien assez qu'un brave soldat y soit sans cesse outragé & avili par la barbarie ou l'avidité des gar-

diens ſubalternes, qui lui ſucent le corps, l'ame & la bourſe, ſan qu'il ſente encore énerver ſa force & anéantir ſa vigueur, faute d'y jouir des principes les plus néceſſaires à la conſervation de ſon exiſtence.

Et vous, mes anciens camarades; vous dont les actions ont toujours pour premier mobile la bienfaiſance & l'honneur, deſcendez un inſtant dans ces cachots empoiſonnés, ayez donc aſſez de courage pour y reſpirer, demi-heure, toute la putréfaction qui réſulte des exhalaiſons humaines corrompues dans un eſpace étroit, dont l'air ne ſe renouvelle jamais; ... & ſi dans ſi peu de tems une pâle langueur s'empare de vous, ne condamnez pas un ſoldat à habiter trop long-tems un ſéjour auſſi dangereux, pour une faute auſſi légere; & ne confondez pas dans un même tombeau ce jeune guerrier qui

s'oublie un inſtant, avec le ſcélérat homicide qui a fait périr ſes ſemblables.

Les plans de *conſtructions des priſons militaires* doivent offrir de grandes pieces longues, élevées, ſaines, propres & bien aérées par des fenêtres oppoſées ; . . . la paille des priſonniers doit s'y renouveller ſouvent, & chaque fois il faudroit que la piece fût entiérement balayée ; . . . lorſqu'on s'apperçoit qu'elles ont la plus légere odeur corrompue, il faut y faire brûler du vinaigre ſur des cailloux qu'on a rougis au feu ; la vapeur qui s'en exhale diſſipe très-promptement celle de fétidité, purifie l'air, & lui donne une qualité aſtringente, propre à ranimer l'abbattement de tout le corps . . . Il faut en faire ſortir le plus promptement poſſible les ordures de mangeailles ou d'excrémens, dont le ſéjour peut

exhaler des vapeurs mephytiques ;. . .
enfin n'y rien ſouffrir de tout ce qui peut en corrompre l'air, & faire uſage de tous les moyens faciles que l'emplacement ou des circonſtances heureuſes peuvent offrir dans chaque priſon.

Si le peu d'étendue des ſalles oblige à y entaſſer les priſonniers ſans pouvoir l'éviter, il faut néceſſairement mettre en uſage le *ventilateur des halles*, dont j'ai fait mention au chapitre précédent des logemens militaires. Un ſeul gros ſoufflet qui pomperoit de l'air extérieur pour le répandre dans l'intérieur de chaque piece ſeroit ſuffiſant ; l'exécution & le ſervice en ſeroient faciles, ſi à l'extrémité du ſoufflet on adaptoit un très-long tuyau, en fer-blanc, de ſix pouces de diametre, qui traverſeroit toutes les ſalles dans leur longueur, & qui, moyennant des trous

ouverts de diſtance en diſtance, renouvelleroit l'air de cinq ou ſix pieces en peu de tems, avec la ſeule précaution de tenir les fenêtres ouvertes, afin que l'air corrompu, foulé pâr le nouveau, s'échappât par les iſſues qui lui ſont offertes.

Ce ſimple méchaniſme ſeroit également propre à aérer *les cachots* qui ſont conſtruits ſur un même alignement, s'il étoit poſſible d'en chaſſer auparavant la putréfaction qui y regne; la plupart ont ſi peu de jour, quelquefois même aucune communication avec l'air extérieur, qu'il eſt phyſiquement impoſſile d'en expulſer l'air méphytique, ſans employer dans chacun un petit ſoufflet, qui pompant l'air intérieur, & le dégorgeant au dehors, l'empêcheroit de corrompre le nouvel air qu'on peut y introduire avec le grand ventilateur; .... on pourroit même

en ſimplifier le ſervice, en obligeant les priſonniers à les mettre ſouvent en mouvement; exercice peu fatiguant, qui tenant lieu de celui que leur ſituation ne leur permet pas de prendre, contribueroit encore à la ſanté des malheureux qui y ſont enterrés: ces doubles ventilateurs ſont d'une utilité d'autant plus importante, que ſans eux on ne parviendra jamais à purifier l'air corrompu des cachots où il n'eſt pas poſſible d'entretenir la même propreté, que dans les priſons, quelques ſoins qu'on y apporte. Les excrémens qui y ſéjournent trop long-tems, ſont ſeuls capables, ſur-tout en été, de faire tomber en défaillance l'homme ſain qui y reſteroit demi-heure... Qu'on juge de l'effet qu'il doit produire ſur des miſérables qui n'en ſortent jamais! l'humanité autoriſera-t-elle toujours à enſevelir un homme peut-

être innoceut dans toutes les horreurs d'une putréfaction qui détruit ses forces & son existence ? . . . . . Si du moins la rigueur des loix exige qu'un malheureux, sur un léger indice, soit condamné à une mort lente, avant d'être convaincu d'aucun crime, cherchons à lui rendre ce séjour moins horrible, & donnons-lui sur-tout une assez grande salubrité pour qu'on puisse l'habiter avec moins de souffrances. On réussira facilement & à peu de frais, en faisant usage des moyens que nous venons d'indiquer, sur-tout des doubles ventilateurs pour les cachots, & d'un grand ventilateur simple pour les prisons.



CHAPITRE XXII.

Du Célibat Militaire.

Qu'une république ordinaire, dont chaque canton choisit pour défenseurs ses plus robustes citoyens, leur permette de s'y fixer, de s'y établir, de s'y marier, ... rien de plus utile pour eux, parce que le soldat ayant déjà sa subsistance sûre dans sa propre maison, plus il a de liens qui l'attachent à sa patrie, plus il a d'objets intéressans à défendre; l'honneur & l'héroïsme, qui enflamment & tiennent lieu de tout au soldat monarchique, sont pour lui des chimeres; sa femme, ses enfans, sa chaumiere, son état ou sa terre, sont des puissans motifs qui vont réveiller son courage, & l'entraîner aux extrêmes

de la valeur, si l'on ose y porter atteinte.

Mais dans un vaste empire où la seule volonté d'un maître fait tout penser, tout vouloir, tout agit; où les troupes qui le défendent sont à chaque instant dans le cas d'aller du bout d'un royaume à l'autre, & quelquefois même aux extrémités de la terre, & d'abandonner pour long-tems le sol & les parens qui les ont vu naître, il faut nécessairement qu'un soldat n'ait aucuns liens qui le retiennent nulle part, que ni maisons, ni femmes, ni enfans, ni fortune ne puissent captiver son cœur, énerver ses forces, & amollir son courage: il faut enfin que ne tenant à rien, qu'à la gloire seule, tant qu'il est soldat, il tienne à tout, dans l'espérance de l'avenir, & que la plupart des biens qui peuvent séduire un mortel ne soient pour lui que la recompense future d'une action

éclatante, ou l'honorable secours d'une vieillesse militaire : ainsi la raison qui autorise le soldat républicain à se marier, le prohibe hautement au soldat monarchique, & j'ose même dire à tous les officiers militaires.

La loi du souverain qui défend au soldat de se marier, sans permission, dans ses états, est très-sage ; . . . tout soldat marié, forcé de partager sa solde, son bien-être, ses inclinations, & son tems entre son service & sa famille, préfere tôt ou tard cette famille à son devoir, devient bientôt un homme foible, paresseux, misérable, sans nerf, sans ame, sans courage, incapable enfin de produire aucune de ces actions d'éclat, où l'intrépide guerrier hasarde avec valeur une vie qui ne tient à rien, pour assurer la félicité publique, ou contribuer à la prospérité d'un Empire.

La misere qui les poignarde, finit

presque toujours par en faire des vivandiers, ainsi que leurs femmes, c'est-à-dire, des apôtres d'ivrognerie, & des débauchés qui engendrent bientôt le désordre, le libertinage & la peste dans toute une armée.

CHAPITRE XXIII.

Du Libertinage.

L'INVINCIBLE loi de la nature, qui porte l'homme à rechercher avidement ce plaisir fugitif qui tend à la réproduction de son existence, l'entraîne quelquefois dans les excès les plus révoltans & les plus dangereux, lorsque les moyens d'y satisfaire lui sont trop rarement offerts : ce feu qui circule dans ses veines fait bouillir son sang, & le pousse avec impétuosité

impétuoſité vers la premiere Médée qui ſe préſente pour l'empoiſonner; ſa force s'énerve, ſa vigueur s'altere, ſa conſtitution ſe ruine en très-peu de tems, par l'exploſion du virus corroſif, qui corrompt tout ſon ſang... C'eſt ainſi que la fleur de la population d'un état, & toutes les eſpérances des générations futures ſont ſacrifiées ſous les traits empoiſonnés d'un libertinage porté aux dernieres extrémités.

Oſerai-je ici dépoſer un fait dont je ne puis me rappeller ſans horreur? Oui ſans doute. Tout ce qui intéreſſe la ſanté des troupes doit fixer mes regards, & diriger ma plume, même vers les ſources impures qui concourent à détruire les forces & à anéantir la valeur.

Il y a dix-huit ans qu'étant en garniſon à Thionville, ſur les frontieres du royaume, on s'apperçut l'après midi qu'un grand nombre de cava-

liers étoient ſortis enſemble, vers la même heure; tous jeunes gens ingambes & bien découplés. Le commandant, qui en fut inſtruit, craignant une déſertion conſidérable, envoya un détachement pour éclairer leur marche ; on s'apperçut qu'ils avoient tous gagné l'intérieur d'un bois voiſin ; on les ſuivit & on les y trouva réunis formant le cercle autour d'une fille publique, qui moyennant un ſol chacun, s'étoit offerte à les ſatisfaire tous ; elle avoit déjà ſoutenu vigoureuſement l'aſſaut de ſoixante cavaliers, lorſque cette intrépide héroïne, ſuccombant ſous le poids des armes de la cavalerie, tomba en défaillance, & fut portée à l'hôpital où elle ne reſta que huit jours à ſe refaire de tant d'exploits ... Les cavaliers furent moins heureux; ſur ſoixante il y en eut cinquante-ſept qui furent empoiſonnés, & qui ne

tarderent pas à entrer dans l'hôpital vénérien pour y ſouffrir les plus cruelles douleurs, pluſieurs depuis lors en ont conſervé de triſtes reſſentimens, qui probablement ne les quitteront qu'au tombeau.

Cette brutalité révoltante émouſſe tous les organes, épuiſe le fluide nerveux, détruit les forces, corrompt le ſang, anéantit en peu de tems, ſans qu'on s'en apperçoive, la ſanté & l'enthouſiaſme militaire, finit par éteindre inſenſiblement les germes les plus précieux de l'eſpece, la fleur des hommes, & la belle population d'un état.

Ceſſons de vouloir toujours contrarier la nature ; l'homme de vingt ans juſqu'à cinquante ne brûla jamais en vain d'une flamme ſouvent très-ardente : dans tous les tems on a vu nos jeunes guerriers, entraînés par les feux de leur âge, ſuccomber ſous les

traits empoiſonnés des créatures les plus ſouillées, qui ne ceſſent de s'offrir à eux ; porter enſuite le trouble, la déſolation, & les maladies les plus cruelles au ſein des familles honnêtes ... Quel eſt l'homme ſenſible & vrai, qui pourra enviſager ſans frémir les douloureuſes conſéquences qui en ſont les ſuites? .... Pourquoi tant d'hôpitaux vénériens ? Pourquoi la rareté des beaux hommes ? Pourquoi ſi peu de grandes ames ? Pourquoi tant de déſordres dans la ſociété ? Pourquoi la population des citoyens eſt-elle ſi abâtardie ? Pourquoi ſe rit-on des mœurs ? .. Pourquoi ſi peu de bons ménages ? Pourquoi les ſources mêmes du lien conjugal ne ſont-elles plus exemptes de tant de corruptions phyſiques & morales ? ..... Pourquoi tant de peres ſont-ils contraints d'établir leurs filles avant qu'elles ſoient ſorties de l'en-

ſance ? . . . Pourquoi tant de femmes ſont-elles mépriſées & abandonnées par leurs époux ? . . . Pourquoi tant de familles illuſtres n'ont-elles point de deſcendans ? . . . Pourquoi des enfans ne ſont-ils plus l'objet de la tendreſſe paternelle ? Je paſſe ſous ſilence tous les ſoucis, les travers, les dépenſes, les maladies & les inquiétudes rongeantes qui viennent attriſter un pere, déſoler un mari, empoiſonner les familles ; mais ſans prétendre avancer que le célibat ſoit la ſeule cauſe de tant de maux, je croirois que le ſeul moyen de les anéantir, de conſerver la belle population d'un royaume & d'eſpérer de plus belles générations encore, ce ſeroit d'offrir des femmes à ceux qui n'en ont point . . . Quelque révoltanre que paroiſſe cette propoſition à la vertu, à la pudeur, & à la vraie religion chrétienne que je fais gloire de revérer, les femmes

honnêtes ne feront jamais à couvert des intrigues ou des piéges de la séduction, qu'autant qu'on offrira aux célibataires des femmes moins difficiles & plus saines.... : des sources les plus impures du libertinage ne pourroit-on pas faire naître une foule d'avantages utiles & importans à l'état ? Examinons cette proposition.

CHAPITRE XXIV.

Population Militaire.

TARIR la cause premiere du vice le plus destructeur de l'espece humaine.....; enlever à la crapuleuse débauche, la foule immense des victimes souillées qui nous consument...; rétablir les mœurs.....; assurer la tranquillité des familles...; purifier les sources corrompues de la vie &

du plaiſir . . . . . . ; ôter à la jeuneſſe tous les moyens d'anéantir ſon exiſtence, ſa vigueur, ſa fortune . . . . . l'obliger à ſavourer ſans danger une jouiſſance plus vraie, plus ſalutaire, & plus avantageuſe à la réproduction humaine . . . . ; changer les gouffres empoiſonnés du libertinage en des ſources fertiles d'une population plus belle, plus féconde & plus vigoureuſe, capable de multiplier toutes les richeſſes & les forces d'un vaſte empire, &c. &c., c'eſt un ſujet neuf, utile & vrai, qui intéreſſe vivement & la puiſſance des ſouverains, & la félicité des peuples. J'en offre ici quelques traits iſolés que je ſoumets au jugement des militaires inſtruits, & des citoyens ſans prévention.

On compte dans Paris ſeulement plus de quarante mille courtiſannes dont la ſeule occupation eſt d'énerver, ruiner & empoiſonner la plus grande

partie des jeunes gens de la capitale. ; Qu'elle utilité pourroit-on en tirer? les Hollandois & les peuples du Nord ſemblent nous avoir donné la ſolution de ce problême : dans la plupart des ports des Provinces-Unies on ſouffre & entretient des femmes dans des quartiers déſignés, dont l'emploi eſt de ſatisfaire les plus fougueux empreſ-mens des marins, qui y débarquent après un voyage de ſix mois, durant leſquels ils n'ont point vu de femmes... L'impétueuſe ardeur des jeunes matelots ſemblables à des vautours affamés, les feroient tomber ſans miſéricorde ſur les premieres colombes qui s'offriroient à leurs regards amoureux ; & la plus chaſte Suſanne n'y ſeroit point à l'abri de leur impudique brutalité, ſi on ne leur offroit au port les moyens d'y ſatisfaire leurs flammes...; depuis ce tems les femmes honnêtes n'y ſont plus

expoſées à de honteux débats, & des familles paiſibles s'y multiplient ſans trouble, à la faveur d'un parti prudent dont il ſeroit poſſible de retirer des avantages bien plus importans pour la population d'un Empire..... J'oſe ſupplier mes lecteurs de ſe rappeller que je n'expoſe ici que de ſimples idées : c'eſt au tems, à la politique & à la raiſon que je laiſſe le ſoin d'en apprécier la valeur.

Ne pourroit-on pas enlever à la capitale vingt mille femmes publiques, c'eſt-à-dire, environ la moitié de celles qui y font leur triſte ſéjour?.... Seroit-il impoſſible de les diviſer en cent lots de deux cent femmes chacun, pour en former autant d'établiſſemens dans les cent villes des provinces frontieres où il y a toujours garniſon?... Ne pourroit-on pas leur aſſocier au moins cent filles du même genre, qui ſe trou-

veroient dans la même ville, pour en faire un férail d'environ trois cents femmes ? . . . . Ne feroit-il pas possible d'en former une *maison de population* dans chaque place importante où il y auroit des troupes ? . . . Ne faudroit-il pas commencer par les guérir parfaitement de tous les outrages qu'elles ont éprouvés des mauvaises humeurs de Vénus ? . . . . . Ne pourroit-on pas chaque jour en accorder l'entrée à deux ou trois cents hommes de guerre ? . . . Ne devroit-on pas préférer ceux qui sont grands, jeunes, bien constitués, & doués de cette ardeur de tempéramment, qui annonce un vaillant Hercule ? . . . Ne faudroit-il pas assigner à chaque troupe, de vingt à vingt-cinq hommes, des heures différentes, pour prévenir le trouble, le tapage & la confusion ? . . . . Ne pourroit-on pas leur en permettre l'entrée comme

une récompenſe agréable, accordée à ceux qui font leur ſervice avec le plus de valeur & d'exactitude? .... Seroit-il impoſſible de leur faire conſidérer cette faveur comme une diſtinction honnête, accordée au mérite d'un bon ſoldat..., & un choix honorable que le ſouverain fait de lui pour multiplier des hommes qui lui reſſemblent? Ne faudroit-il pas y établir des officiers de ſanté pour inſpecter les hommes qu'on y reçoit, & conſerver la plus parfaite ſalubrité parmi les femmes? Ne devroit-on pas encore y placer un chirurgien en chef au compte du ſouverain, chargé de diriger tous les moyens de ſanté utiles à la maiſon, & d'y maintenir tous ceux qui concourent à l'ordre & à l'utilité publique, dont il rendroit compte au miniſtre? ...... Ne ſeroit-il pas avantageux d'y ſéparer dans des ſalles particulieres les fem-

mes enceintes, & de les occuper entr'elles à des ouvrages faciles, dont la vente contribueroit à leur entretien? .... Un gouvernement bienfaisant ne pourroit-il pas leur accorder les avantages peu dispendieux d'une nourriture saine, d'un habillement aisé, & tous les soins nécessaires à l'état de santé, & à celui de grossesse? ... Ne faudroit-il pas les obliger à allaiter leurs propres enfans, & y encourager par des distinctions flatteuses & des secours utiles celles qui se dévoueroient avec le plus d'affection aux tendres & pénibles soins de la maternité? ... Ne pourroit-on pas accorder les petites charges d'éducation, de propreté, de salubrité, d'autorité & de direction particuliere à celles qui s'y conduiroient avec le plus d'ordre, & qui auroient produit & nourri les plus beaux enfans? Seroit-il désavantageux de leur accorder un

logement & une robe qui les diſtinguât & annonçât leur mérite & leur autorité ? Ne pourroit-on pas élever les garçons ſous l'autorité des anciennes, qui auroient annoncé le plus de bonne volonté & d'intelligence, jusqu'à dix ou douze ans qu'on pourroit les recevoir dans les écoles du ſoldat ? . . . Seroit il déſavantageux de réſerver les filles à l'entretien du ſérail ou à la population des Colonies ? . . . L'argent qu'il en coûte tous les ans au gouvernement pour acheter des hommes peu sûrs, ne ſeroit-il pas plus que ſuffiſant pour ſubvenir aux frais de cent maiſons de population militaire, capables de donner tous les ans plus de trente mille enfans à l'état ? . . . . En ſuppoſant qu'il en périſſe la moitié juſqu'à leur adoleſcence, ces maiſons ne produiroient-elles pas encore cent cinquante mille hommes tous les dix ans ? . . Ce nombre

immenſe ne feroit-il pas plus que ſuffiſant pour former l'état militaire le plus nombreux & le plus formidable de toute l'Europe, s'il étoit élevé ſur les principes expoſés au commencement de cet Ouvrage ?... &c. &c. &c. &c.

Je n'offre cependant ici que le produit réſultant de la moitié des femmes de la capitale. Si dans toutes les villes d'un royaume on y réuniſſoit les courtiſannes qu'on y rencontre, pour en former des maiſons ſuivant les mêmes principes, quelle immenſe population n'en réſulteroit-il pas ?... J'en laiſſe le calcul innombrable à ceux dont la pénétration eſt capable de l'apprécier, & dont les vues profondes peuvent embraſſer d'un coup-d'œil toutes les multiplications de bras, de travaux, d'induſtrie, de richeſſes & de forces qui en réſultent pour un Empire.

Oserai-je envisager encore tous les avantages d'un établissement capable d'affoiblir à la longue cette lepre épidémique qui consume notre existence au sein du plaisir ... La certitude d'anéantir les sources impures ... ; la possibilité de redonner des mœurs à la jeunesse fougueuse, en lui ôtant les tristes objets de leur corruption ..... ; la tranquillité des familles ...; la salubrité des citoyens .. ; la beauté du sang ... ; sa pure circulation dans leurs enfans ... ; l'éducation plus facile ... ; le tems mieux employé .... ; les études ou le travail moins contrariés dans toutes les classes, & une population d'état capable, à la longue, de devenir plus nombreuse que celle des peuples.

Lorsque les vices les plus destructeurs sont portés au comble de l'audace & de l'impunité, c'est un grand point de pouvoir en purifier les souil-

lures pour en fertilifer la terre . . . . ; transformer les monftres de l'impudicité publique en des créatures plus honnêtes deftinées au plaifir & à la continence des jeunes guerriers . . . ; offrir à la volupté une jouiffance moins dangereufe ... ; à l'ordre le plus utile, des femmes qui n'en connoiffent point ; les rendre à la deftination de la nature qui les appelle à la fécondité, à l'état de meres & de nourrices . . ., à l'emploi d'élever leurs enfans fous la protection d'un gouvernement qui leur affure un entretien & une nourriture fuffifante . . . ; les forcer pour leur propre intérêt à chérir l'ordre, l'obéiffance & la paix . . . ; produire à l'état une pépiniere immenfe de défenfeurs robuftes & vigoureux, qui coûteroient beaucoup moins que la fomme totale des engagemens militaires : ce font là des objets dignes de l'attention d'un grand homme, &

capables d'immortalifer dans tous les fiécles l'heureux mortel qui auroit affez de génie & d'autorité pour le réalifer.

De tous les peuples de la terre, celui qui fous le moins d'étendue produifit le plus grand nombre d'intrépides guerriers, ce font les Spartiates : cette petite république environnée de tous côtés de voifins puiffans & ambitieux, fut deux cents ans la crainte & la terreur de la terre parce que les femmes, élevées dans tous les travaux & les jeux militaires, produifoient des enfans fains, robuftes, courageux, indomptables.

Un peuple de femmes guerrieres, plus étonnant encore, dont M. Petit, médecin, nous a confirmé l'exiftence (1), font les *amazones*, femmes Scythes, près du Tanaïs, qui

(1) Differtation imprimée en 1685.

vivant ſans hommes s'abandonnoient, à certaines époques, aux étrangers voiſins quelques jours ſeulement, tuoient les garçons qui en provenoient, & ne conſervoient que les filles qu'elles élevoient à tirer à l'arc & à faire la guerre avec la plus intrépide valeur; ce ſont pourtant ces femmes dont la conſtitution, la population & l'éducation étoient purement militaires, qu'on nous aſſure avoir conquis une partie de l'Aſie.

Il y a moins de tems qu'il exiſtoit encore en Bohême, l'héroïne Valaſca, qui à la tête d'une colonie de femmes ſe diſtingua courageuſement dans pluſieurs rencontres (1).

S'il faut en croire nos hiſtoires modernes, il exiſte aujourd'hui un peuple de femmes guerrieres, qui ſuivent à peu-près la conſtitution des

(1) Voyez Œneas Silvius.

amazones (1), & qui ont eu des ſuccès étonnans dans l'Éthiopie orientale.

Ces trois exemples ſinguliers . . . ; ceux des victoires romaines . . . ; les rapides conquêtes de Mahomet . . . . ; & tant d'autres phénomenes éclatans de la vigueur & de l'héroïſme martial, nous prouvent avec évidence que les peuples guerriers les plus formidables, & qui ont le plus étonné la terre, ſont ceux qui, nés au ſein des combats, ont été nourris & élevés dans tous les travaux de la guerre ; puiſque des femmes même ont eu des ſuccès ſi brillans, que ne doit-on pas eſpérer d'une population ſaine & nerveuſe, ſortie des entrailles de

(1) Voyez Jean de Los Sartos, voyageur Portugais, dans ſon excellente Deſcription de l'Ethiopie orientale, imprimée à Lisbonne.

nos plus vaillans ſoldats. . . . Uniſſons l'héroïne de Cithere aux enfans de Mars les plus courageux, & nous poſſéderons bientôt des hommes ſuperbes, qui, nés ſans fortune, n'en auront que plus de force & plus de valeur.

A l'avantage éminent de n'avoir plus beſoin de recrues toujours douteuſes, nous réunirons celui de n'avoir plus de déſertions à craindre, parce qu'un homme qui n'a jamais connu d'autre métier que celui des armes, n'étant propre qu'à celui-là, ne peut être employé ailleurs . . . ; plus d'intrigues, plus de déſolation dans les provinces pour arracher à l'agriculture, au commerce & aux arts, tant d'enfans utiles & laborieux dont la moitié périt, à l'entrée d'une campagne, de ſouffrances ou de déſeſpoir : ces trois claſſes fondamentales des richeſſes publiques multiplieroient

dans une heureuſe paix toutes les productions de leur induſtrie, & les reſſources les plus abondantes pour un Empire, &c. &c. Je ne finirois jamais, ſi je voulois mettre au jour les avantages qui reflueroient ſur toutes les claſſes de la ſociété d'une population martiale, & l'accroiſſement de ſanté, de vigueur & d'héroïſme qui réſulta toujours d'une conſtitution militaire commencée dès le berceau.

Quant aux détails de fondation, d'établiſſement, de conſtruction, de direction générale....., aux moyens d'ordre, de régie, d'adminiſtration, de ſalubrité de nourriture, d'occupations, de plaiſirs....., à l'état de groſſeſſe, d'accouchement, d'allaitement & d'éducation des enfans, &c. &c. &c., ce ſont différens points de vue qui font le ſujet d'un ouvrage plus important dont je n'offre ici que les germes générateurs. .... J'eſpere

les publier un jour ſous les auſpices du gouvernement, lorſque dix ans d'obſervations profondes & réiterées, & la plus ſévere critique auront rectifié mes moyens, & confirmé mes principes.

CHAPITRE XXV.

De la valeur.

J'APPELLE *valeur* cet eſprit pénétrant & judicieux, cet enthouſiaſme vif & prudent; ce courage conſtant & mâle, cette force active & infatigable, & cette intrépidité bouillante, mais réfléchie, qui dévoile au premier coup-d'œil les deſſeins ennemis....; imagine à l'inſtant le moyen de les anéantir, les combine ſuivant le tems, le nombre & les lieux....; profite de toutes les ci-

conftances heureufes .... ; évite tout ce qui peut lui nuire, vife toujours aux plus grands fuccès, oppofe fans ceffe le courage à la réfiftance, la force à la foibleffe, l'intrépidité au découragement, & cet héroifme étonnant & fublime qui, dans des momens malheureux, imagine, tente & exécute une action hardie, dont l'impétuofité femblable à la foudre, déconcerte, intimide & renverfe des ennemis qui fe croyoient victorieux.

Je confidere la valeur militaire comme la fomme totale réfultante de tous les principes que j'ai ci-devant expofés ; l'homme fenfuel & voluptueux, dont les organes & les membres font amollis au fein de la table & des plaifirs, peut bien poffé-der le courage d'affronter les dangers, & combattre même avec bravoure, mais jamais il ne poffédera cette imagination vive & prudente, cette

force mâle & conſtante, & cette ardeur d'eſprit & de corps, qui entrevoit, exécute & fait réuſſir les actions les plus brillantes avec la vivacité de l'éclair.

Les cauſes qui anéantiſſent le plus ſûrement la valeur ou l'empêchent d'éclore avec énergie, c'eſt 1°. Le défaut d'une éducation martiale commencée dès le berceau. 2°. Les ligatures multipliées qui enchaînent tout le corps dans un habillement étranglé. 3°. Le poids & l'embarras des armes qui gêne, laſſe & exténue toutes les forces phyſiques & morales. 4°. L'air putride & contagieux de la plupart des logemens ou des priſons militaires, qui épuiſe la vigueur, éteint le courage & anéantit le génie. 5°. La formation préſente de preſque toutes les troupes de l'Europe, dont l'état militaire du ſoldat n'eſt compoſé en grande partie que

de

de libertins & de mauvais ſujets ramaſſés de tous côtés, l'écume la plus bourbeuſe de la ſociété civile ....
Quelle énergie & quel enthouſiaſme peut-on inſpirer à des gens dont l'ame ſouvent abrutie & corrompue, n'eſt plus capable de rien imaginer de grand? ...... Qu'eſt-ce que l'héroïſme pour des cœurs inſenſibles & paralytiques qui ne ſentent plus rien?

Les moyens les plus ſûrs de faire renaître la valeur militaire, c'eſt de fortifier dès l'enfance le corps, les organes & les membres deſtinés au métier des armes; ... nourrir & enflammer leur ame naiſſante de toutes les actions utiles qui ont mérité les lauriers; y faire éclore & épanouir tous les germes de l'émulation, de la gloire, & de cet enthouſiaſme héroïque, qui décident ſouvent la victoire; ... ſimplifier les habillemens, les armes & les équipages; .... les

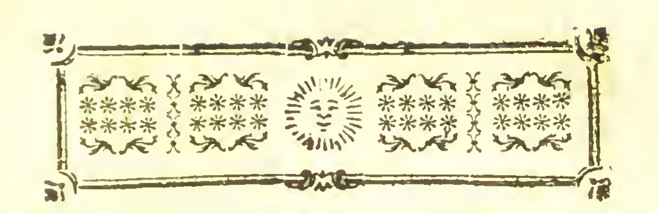
rendre presqu'insensibles aux élémens, aux saisons, aux climats; . . . les endurcir sans cesse aux fatigues & à la douleur; . . . les familiariser en tems de paix à toutes les opérations simulées de la guerre; . . . les rendre intrépides à tous les genres de dangers, ... infatigables par l'habitude des travaux pénibles, & indomptables par des paroles & des exemples qui font éclore les actes de valeur; . . . éloigner de l'enfance, de l'adolescence & de la virilité, toutes les causes physiques qui affoiblissent le corps, & toutes les causes morales qui avilissent l'esprit militaire; les offrir sans cesse à toutes celles qui fortifient leur existence & enflamment leurs ames; . . . . . . les traiter comme des enfans chéris dont on attend toujours les plus brillantes conquêtes. Il faut enfin, pour me servir de l'expression favorite de Platon,

qu'une ame forte & ſublim e, unie a un corps ſain & vigoureux, ſemblables à deux chevaux robuſtes & bien attelés, travaillent toujours de concert pour exécuter avec la plus parfaite harmonie tout ce que le génie & la valeur peuvent inſpirer de plus grand.

Quant à l'immenſité des détails, des moyens & des exemples propres à contribuer à l'exécution de ce chapitre, les bornes de cet Ouvrage élémentaire ne me permettent pas de les développer ici. Je ſupplie tous mes lecteurs de vouloir bien ne le conſidérer que comme l'ébauche imparfaite d'un grand tableau dès longtems commencé ſans conſulter mes forces; c'eſt un canevas immenſe tracé ſur quinze ans d'obſervations faites ſur la nature & la ſanté des troupes: c'eſt en un mot le proſpectus d'un grand Ouvrage que je n'oſerai met-

tre au jour, qu'après que ce premier coup de pinceau aura été vu, corrigé & ratifié ar d'anciens militaires & accueilli avec cette généreuse indulgence qui daigne encourager un premier essai; caché derriere la toile je profiterai en silence e tout ce que la vérité & le génie auront blâmé avec raison; & peut-être un jour en réunissant mes propres vues à toutes celles qu'on voudra bien m'offrir, serai-je assez téméraire pour me nommer à la tête d'un meilleur Ouvrage; & assez heureux pour n'y rien avancer qui ne soit d'une utilité importante à la santé des troupes.

Fin du Livre premier.



LA SANTÉ DE MARS.

LIVRE SECOND.

De la Santé des Troupes en tems de Guerre.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale.

SORTIR de l'indolence, ou des plaisirs de la paix, pour se livrer

ſubitement aux bruyantes fatigues d'une campagne qui s'ouvre; . . . changer tout-à-coup d'habitations, de travaux, de beſoins, d'habitudes, & de genre de vie; . . . aſſeoir un camp dans des lieux malſains; . . . reſpirer des vapeurs fétides; . . . manger des alimens quelquefois altérés; . . . . . . boire des eaux corrompues; . . . . . coucher ſur la dure, quelquefois même à découvert; . . . être abîmé de marches forcées, de grand'gardes, de détachemens & de travaux pénibles; . . . être tantôt dans des plaines brûlantes, & tantôt ſur des montagnes glacées; . . . ſe trouver ſouvent expoſé à toute l'infection des maladies contagieuſes ou épidémiques, & à tous les accidens malheureux, des combats, des batailles, des aſſauts & des autres opérations de la guerre &c. &c. &c; tels ſont les travaux & les peines qui vont

aſſaillir un guerrier ; . . . . . cherchons les moyens d'en éviter les dangers ou diminuer les horreurs.

CHAPITRE II.

Ouverture d'une Campagne.

Rien de plus contraire à la ſanté des troupes que de ſortir de l'oiſive tranquilité des garniſons ou des quartiers de paix, pour les accabler ſubitement de tous les genres de fatigues, des marches, des campemens, &c. &c. &c. qui ſe rencontrent à l'entrée d'une campagne, faute d'une habitude conſtante dans les opérations de guerre ; . . . faute d'écoles pour le ſoldat, où il ſoit exercé dès l'enfance à tous les travaux militaitaires ; . . . . . les premieres marches

le harrassent, la fatigue le décourage; sa santé s'altere, & ses forces vont achever de se perdre dans un hôpital.

Les premieres victimes de tant de douleurs sont les nouvelles recrues, qui moins accoutumées à tant de fardeaux se découragent plus promptement & tombent malades de foiblesse, de frayeur ou de désespoir; ils comparent toujours à regret une subordination militaire, qui ne pardonne jamais, à l'état d'aisance & de liberté où elles vivoient au sein de leurs familles; les chemins sont remplis d'hommes foibles, languissans, éclopés; les hôpitaux en régorgent, les trois quarts y meurent ou désertent, & les régimens les plus brillans n'ont presque jamais l'avantage d'être longtems complets faute de gens sur qui l'on puisse compter, & d'une éducation militaire qui les rende invul-

nérables à toutes les fatigues de la guerre.

S'il existoit des écoles où des enfans robustes seroient élevés, nourris & exercés de bonne heure à tous les travaux de Mars, il est évident que la santé de nos soldats n'auroit plus rien à souffrir des premieres opérations d'une campagne : c'est ainsi qu'en détruisant la cause premiere de toutes les infortunes douloureuses qui les accablent, on parvient à les conserver presque tous dans cet état de force, de vigueur & de courage, qui fait seul espérer des avantages décidés, & des succès importans.

Je ne m'écarterai pas du principe que j'ai déjà posé ; tant qu'on voudra fortifier la constitution & le courage des troupes, il faudra les exercer pendant la paix à tout ce qu'elles doivent exécuter pendant la guerre ; c'est l'unique moyen de les rendre

robuſtes, infatigables & intrépides aux dangers; inacceſſibles à tous les genres de fatigues & de découragement; de les éloigner de cette débauche peſtiférée, qui corrompt le corps & l'ame, & de ces maladies morales qui anéantiſſent les forces & le courage; c'eſt enfin le parti le plus ſûr de former l'état militaire le plus formidable de toute l'Europe.

Si l'on me demandoit des garants: Je citerois Sparte, Rome & Carthage, dont les peuples belliqueux, élevés ſur les mêmes principes ont ravagé, conquis & donné des loix aux trois parties du monde. Jadis une poignée de guerriers exercés ont rendu tributaires une infinité de grands royaumes; . . . aujourd'hui de grandes armées ne feroient pas la conquête d'une petite province ſans perdre un tiers de leurs ſoldats; ſi nous deſirons leur reſſembler en tems de guerre,

imitons les durant la paix, endurcissons l'enfance à toutes les fatigues militaires.... ; exerçons la jeunesse à toutes les opérations de la guerre...; enflammons leurs ames par l'exemple de tous les traits héroïques qui font éclore l'enthousiasme de la valeur ; & nous posséderons alors des troupes invincibles dans la douleur, & victorieuses dans les combats.

C'est sur-tout à l'entrée d'une campagne, qu'il est important de veiller à ce que les soldats ne s'écartent pas pour s'asseoir à l'ombre ou pour marauder ; qu'ils ne s'arrêtent pas dans les villages pour s'amuser, s'enivrer & insulter les paysans ou les femmes ; c'est durant les premieres fatigues qu'il faut leur faire contracter l'heureuse habitude de songer en arrivant à cuire leurs légumes ou leur viande, se sécher s'il a plu secouer leur poussiere & se nétoyer parfaitement ; enfin

manger leur ſoupe & ſe coucher de bonne heure dans les logemens qui leur ſont déſignés.

Tels ſont les principaux moyens de ſanté d'une armée qui entre en campagne ; à peine a-t-elle paſſé la frontiere qu'elle eſt réduite à des marches forcées, & à des campemens qui changent chaque jour ſa ſituation, ſes habitudes, ſes fatigues & ſes dangers ; examinons en détail les cauſes morbifiques qu'entraînent ces opérations ; & nous développerons après les moyens d'en éviter les ſuites fâcheuſes pour les exécuter ſur des principes plus ſalutaires.



CHAPITRE III.

Marches des Troupes.

DE tous les genres de fatigues qui contribuent à altérer la ſanté du ſoldat, les marches inévitables & ſouvent forcées ſont pour lui les plus redoutables; ſon habit, ſon havre ſac, ſes armes, ſa giberne, ſes uſtenſiles & équipages de guerre, la chaleur ou le froid, le ſoleil ou la pouſſiere, la pluie ou la boue, &c. &c. &c. tous les élémens ſemblent ſe réunir de concert pour l'épuiſer, le décourager, l'anéantir & le mettre hors d'état de combattre, s'il étoit ſurpris dans une ſituation auſſi douloureuſe.

Oui; j'oſe le demander encore; pourquoi tant de ligatures & tant de

harnois à un ſimple ſoldat ? pourquoi tant d'équipages & d'embarras à l'homme intrépide qui doit braver tant de fatigues & de dangers ? pourquoi lui compoſer un genre d'habillement très-compliqué, dont la moitié eſt évidemment inutile, & j'oſe même le dire dangereux à ſon exiſtence & à ſa conſervation ? Quels ſont lès moyens d'en prévenir les influences fâcheuſes, & de ſimplifier tout ſon équipage ? &c. . . . . . c'eſt ce que j'ai déjà développé dans les chapitres VI, VII, VIII & IX, du premier livre de cet Ouvrage.

Le plus parfait modele d'un habillement & d'un armement militaire, c'eſt celui qui aſſure à chaque ſoldat ſon vrai néceſſaire ſous le plus petit volume, & laiſſe toujours la facilité de combattre ſans embarras dans toutes les occaſions où il peut être attaqué ; c'eſt ce que j'ai dé-

veloppé ci-devant dans les chapitres IX, X & XI.

Quelle immensité de troupes, de chevaux, de voitures, de colonnes, de convois & d'embarras ne faudroit-il pas pour porter les équipages trop multipliés du soldat, si on étoit obligé de commander des chariots de transport? Avant que cette colonne arrive au logement ou au campement, & que chaque compagnie ait son nécessaire, les hommes suans ou mouillés se réfroidissent & deviennent bientôt perclus de douleurs... Que de tems perdu! que d'évenemens à redouter! que de dangers à courir pour la santé des troupes toujours en fatigues!... Un volume suffiroit à peine pour les détailler.... On les évitera généralement tous en réduisant tant de fardeaux à leur expression la plus simple & la plus légere: les chariots, les chevaux de peloton,

les haltes, rafraîchissemens ne sont que de foibles palliatifs, qui laissent subsister les maux; c'est en remontant à leur source premiere pour la détruire qu'on peut espérer de les anéantir, & se promettre un service actif, infatigable, & salutaire d'une troupe bien constituée.

Quelques attentions générales suffisent ordinairement pour faciliter les marches & les exécuter avec plus de salubrité.

En été les troupes doivent partir une heure avant le lever du soleil, & afin d'être moins sensibles à la chaleur qui va bientôt les atteindre, il seroit nécessaire de leur faire tenir les rangs plus ouverts, les hommes moins resserrés, & que ceux qui sont à la tête observassent de marcher avec cette lenteur modérée qui ménage les forces & rend la fatigue insensible. Chaque soldat moins suffoqué par la

tranſpiration de ſes camarades, ayant au tour de lui un plus grand volume d'air, reſpireroit avec plus d'aiſance un élément néceſſaire à le rafraîchir, & à lui dilater ſes poulmons; il auroit moins de froiſſement à eſſuyer de ſes voiſins & moins de pouſſiere à avaler: une halte faite à moitié chemin, eſt bien propre à faire reprendre haleine à des troupes en marche, mais elle devient ſouvent funeſte à leur ſanté, lorſque les ſoldats s'empreſſent de ſe coucher à l'ombre, dans des prés mouillés, ou ſur des terres humides; les porres du corps humain, qui ſont prodigieuſement ouverts durant la fatigue, ne ſentent pas plutôt la fraîcheur ou l'humidité qu'ils ſe referment tout-à-coup, ſupprimant la ſueur & la tranſpiration, qui s'engorgeant & ſe putrifiant entre cuir & chair, devient dans tous les muſcles le principe d'une infinité de

fluxions de poitrines, de fievres opiniâtres ou de rhumatiſmes mortels.

La cavalerie & les dragons ſont moins expoſés à ces tranſitions dangereuſes, parce que les cavaliers ne quittent pas leurs chevaux durant les haltes qu'ils font à moitié chemin; mais il eſt encore plus important pour eux de leur faire tenir les rangs bien ouverts, & les hommes peu ſerrés, ſur-tout pendant les marches d'été; l'extrême longueur des chevaux, leurs mouvemens flottans & le débattement de leurs pieds fait voler beaucoup de pouſſiere, & pour peu qu'ils ſoient échauffés, ils exhalent une odeur forte & mal-ſaine, qui corrompt ſur le champ l'air que reſpire ſon cavalier; d'ailleurs les chevaux s'échauffent & ſe fatiguent plus promptement à rangs ſerrés qu'à rangs ouverts; il eſt important pour faciliter la manœuvre, prévenir la fatigue des

hommes & des animaux, & ménager sans cesse des forces dont on peut avoir besoin à chaque instant, de marcher à pas lent, & de tenir leurs rangs aussi écartés que les circonstances, le sol ou la prudence peuvent le permettre.

C'est durant l'excessive chaleur des marches forcées qu'on doit empêcher les soldats ou les cavaliers de boire avec avidité l'eau glacée des fontaines ou des rochers; cette faute a souvent suffi pour donner quantité de fievres à toute une armée. On en préviendra les dangereuses influences en obligeant les hommes à manger trois ou quatre bouchées de pain avant de boire, & en plaçant un officier & des sentinelles auprès de la fontaine, avec consigne de ne laisser boire que ceux qui auront mangé auparavant; il y a quelquefois de jeunes gens imprudens, qui après avoir

bu ſe jettent avec la main de l'eau ſur la poitrine toute débraillée, & ſont bientôt victimes des mêmes maladies qui s'annoncent ſous des ſymptômes plus graves & ſouvent mortels. Un bon officier devroit leur défendre ſévérement une pratique auſſi meurtriere, ſeule capable de remplir les hôpitaux militaires de fievreux ; l'eau des rivieres ou des ruiſſaux plus aérée, & tempérée par le ſoleil, a moins de dangers, elle exige cependant les mêmes précautions pour les éviter.

Pendant les chaleurs de l'automne, les fruits gâtés, ou ceux qui ne ſont pas parvenus à leur maturité, offrent ſans ceſſe aux troupes en marche des alimens dangereux, quelles mangent avec voracité dans l'eſpoir de ſe rafraîchir ; ils produiſent préciſement l'effet contraire : leur crûdité ſans ſaveur ſe corrompt dans leurs entrailles, & ſemblables au fumier conſommé y

engendre une putréfaction inflammatoire, d'où resultent tant de dissenteries épidémiques, & de fievres d'automne, qui coûtent beaucoup de monde en pure perte. La défense la plus rigoureuse aux troupes d'en manger à quelque heure que ce fût, excepté dans le tems où ils sont dans une maturité parfaite, seroit plus salutaire à leur santé, si on établissoit des moyens plus certains d'en assurer l'exécution.

Quelquefois en été la nécessité oblige à des marches forcées qui fatiguent beaucoup, dans ces jours de chaleur excessive qui mettent les hommes & les chevaux en nage & en écume; c'est principalement alors qu'un officier jaloux de la santé de sa troupe doit veiller à ce qu'aucun de ses gens ne déboutonne sa veste & ne découvre sa chemise jusqu'au creux de l'estomac: la poitrine, cette

partie la plus importante à l'existence humaine court le danger le plus éminent lorsqu'étant en sueur on la découvre subitement à l'air ou à la fraîcheur ; on en préviendroit les inconvéniens en obligeant les hommes à plier leur mouchoir en quatre & le placer depuis les deux clavicules jusqu'au dessous de la poitrine, ensuite à colleter sa chemise & se boutonner la veste du haut en bas ; ce moyen facile & simple boiroit toute leur sueur, celle dont leur linge est infecté, les rafrîachiroit, empêcheroit l'atteinte meurtriere de l'air extérieur & préviendroit toutes les fluxions de poitrines, &c. &c. &c.... avec plus de certitude que tous les remedes de la médecine : c'est un moyen de précaution & de rafraîchissement que j'ose recommander à MM. les officiers, l'orsque leur service les a beaucoup échauffés ; ceux

qui en feront l'usage le plus constant seront assurés d'éviter non seulement plusieurs maladies cruelles, mais encore de posséder long-tems cette santé mâle & vigoureuse qui facilite des succès brillans.

Une partie également importante à ménager, c'est la tête qui renferme le *cerveau*, racine fondamentale de tout le genre nerveux; trop de chaleur ou d'humidité l'affoiblit & l'énerve, & nos chapeaux de laine grossiere n'achevent que trop souvent d'anéantir sa vigueur. Le *galéa* ou casque léger annoncée dans le chapitre VII du premier livre de cet Ouvrage, remédie à tous ces dangers, son abat-jour est essentiel à garantir les yeux & le front du soldat de ces coups de soleil qui l'enflamment ou l'éblouissent pendant les marches, & à conserver au cerveau cette douce fraîcheur qui ménage les forces &

les laiſſe toujours en état d'exécuter un coup de vigueur.

Quant aux *marches d'hiver ;* quoiqu'elles ſoient rarement en uſage après les fraîcheurs de l'automne, on les exécutera avec une aiſance ſalutaire, en partant une heure après le ſoleil levé, en faiſant bien ſerrer les rangs des hommes ou des chevaux, & en marchant rondement, ces trois obſervations ſuffiſent pour animer, réchauffer les troupes & les rendre moins ſenſibles aux atteintes d'un froid rigoureux.

Arrivés au logement, aprés avoir rempli les premiers devoirs du ſervice, les fantaſſins doivent ſe nétoyer, ôter la boue de leurs ſouliers ; ſe ſécher les pieds s'ils ſont humides, & les frotter avec du ſuif fondu dans du vin, s'ils ſont écorchés, enflés ou meurtris ; ſi c'eſt de la pouſſiere qu'ils ont éprouvée, ils ſe laveveront

ront la bouche, les yeux & le visage, avec de l'eau fraîche, dans laquelle on versera un peu de vinaigre; je sens que trop souvent une armée est dans l'impossibilité de faire usage de la plupart des moyens dont je viens de parler, mais j'ai cru devoir les indiquer ici, afin qu'on ne néglige pas d'en jouir, quand la possibilité s'y trouve; & que des généraux prudens ménagent aux troupes tous les soulagemens faciles & certains qui tendent à conserver leur santé, ranimer leurs forces & fortifier leur constitution.

CHAPITRE IV.

Des Bivouacs.

LES partis détachés de l'armée, & les gardes avancées, presque toujours dans le cas de coucher en plein air, & d'y souffrir les vents, la pluie,

l'humidité du ſol, & les froids les plus rigoureux, ſupporteroient avec moins de dangers tous les maux auxquels ils ſont expoſés, ſi chaque fantaſſin étoit pourvu d'un petit manteau, dont la forme & les dimenſions ont été détaillées au chapitre VII du livre premier : la facilité de les réunir & d'y placer côte à côte deux ſoldats bien enveloppés, à couvert de l'humidité, du froid & de la pluie, me les fera toujours conſidérer comme le meuble le plus important à la conſervation du ſoldat ; celui dont les partiſans peuvent le moins ſe paſſer.

C'eſt dans ces nuits glacées de l'automme que l'habit-veſte, doublé d'une toile cirée flexible, eſt encore d'un grand ſecours pour rendre l'homme impénétrable à l'humidité d'un manteau mouillé. Les tranſpirations ſupprimées, qui reſultent néceſſairement dans des corps échauffés, qui

paſſent la nuit étendus ſur la terre, y deviennent les principes deſtructeurs de leurs forces & de leur ſanté, & les germes futurs d'une infinité de doulêurs ou maladies cruelles. L'habit-veſte doublé, & le manteau paſſé à l'huile ſuffit pour les prévenir preſqu'entiérement.

Les pieds, ces extrêmités du corps les plus éloignées du cœur, ont encore beaucoup plus à ſouffrir chez les partiſans que chez le fantaſſin qui couche ſous la toile : des guêtres de peau leur ſeroient néceſſaires pour ſe garantir les jambes du froid & de l'humidité de la terre, & le pantalon qui leur ſerviroit de doublure leur ménageroit aſſez de chaleur naturelle pour conſerver leur force & leur agilité.

Lorſque l'éloignement des ennemis permet à un parti ou à une grande garde de faire du feu, les inconvé-

niens ſont moins dangereux ; mais lorſque des diſpoſitions néceſſaires ôtent cette reſſource à un détachement, il ſeroit plus ſalutaire, dans ces nuits rigoureuſes où il gele quelquefois en l'air, d'obliger la moitié d'une troupe à veiller, marcher & s'agiter vivement, tandis que l'autre moitié ſe repoſe & releve la premiere alternativement ; le ſommeil qu'on prend ſur un ſol glacé eſt plus propre à conſumer & à éteindre la chaleur vitale, qu'à réparer l'épuiſement des forces ; & dans une telle ſituation la veille leur eſt bien moins funeſte que le repos.

CHAPITRE V.

Tentes du Soldat & du Cavalier.

QUELQUES ſoins qu'on prenne pour diminuer les dangers de coucher à plate terre & à ciel découvert,

l'impoſſibilité de les prévenir tous, & la certitude des maladies ou des douleurs qui viennent bientôt attaquer ceux qui ſont obligés de ſuivre longtems ce genre de vie, a fait imaginer les tentes dont la toile ou le coutil ſerré garantiſſent en grande partie de l'impétuoſité des vents, du ſoleil & de la pluie.

Les canonnieres du ſoldat ſont ordinairement toutes d'une forme très-angulaire, fort baſſe & très étroite; c'eſt ſous ce ſac étranglé que beaucoup de gens vont s'entaſſer la nuit; l'humidité qui s'y concentre durant les pluies, & ſur-tout l'air empeſté qu'on y reſpire durant la chaleur, les rend ſouvent d'un dangereux uſage. On réuſſiroit à les rendre plus ſalutaires s'il étoit poſſible 1°. de les établir plus larges, en laiſſant toujours ſix pouces d'intervalle entre le ſol & l'extrêmité inférieure de la canon-

niere, pour y conſerver un courant d'air perpétuel, qui renouvelle celui qu'on y corrompt ſans ceſſe dans l'intérieur.

2°. De donner au petit foſſé qu'on fait tout au tour des tentes plus de profondeur pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales, & conſerver le ſol où couchent nos ſoldats plus ſec & plus chaud.

3°. De les conſtruire de maniere que le cul de lampe puiſſe s'ouvrir en dehors, afin que, durant les chaleurs de l'été, chaque cannoniere en s'ouvrant par les deux bouts, puiſſe recevoir pendant le jour une libre circulation d'air qui rafraîchit, purifie le ſang des troupes : les tentes qui ne s'ouvrent jamais que par un ſeul bout ſont toujours infectées par les odeurs ou vapeurs ſuffoquantes dont les hommes ſouffrent cruellement pendant la nuit : il n'y a qu'un courant d'air établi par deux ouvertures op-

posées qui puisse enlever tous les miasmes corrompus qui s'y concentrent sans cesse; dont les dangers, insensibles durant le jour, parce que les soldats en sortent à chaque instant, sont très-redoutables pendant la nuit, où les hommes entassés en fourmilieres s'empoisonnent mutuellement dans un sac dont ils ferment soigneusement toutes les entrées & issues.

4°. La facilité de procurer quantité de paille fraîche, pour garnir l'intérieur des cannonieres & servir de lit aux soldats, doit être considérée comme un des points les plus importans à la santé des troupes; des généraux prudens n'ont jamais négligé de rechercher pour asseoir leur camp les lieux où l'on peut en trouver avec abondance, afin de la renouveller souvent.

5°. L'humidité de la terre, la chaleur des corps & toutes les exha-

laiſons humaines ou étrangeres contribuent bientôt à corrompre la paille & à lui communiquer des vapeurs mal ſaines dont les influences dangereuſes ſe manifeſteroient bientôt, ſi on ne s'empreſſoit pas de renouveller la paille le plus ſouvent qu'il eſt poſſible ; on en conſommeroit beaucoup moins & les inconvéniens ſeroient bien allégés, ſi l'on pouvoit aſſocier à chaque canonniere un carré de groſſe toile cirée qu'on étendroit ſur la terre avant de la couvrir de paille. Cette toile impénétrable à l'humidité & aux exhalaiſons de la terre rendroit leur coucher plus ſec & plus ſain, & mettroit tous les corps à l'abri de pomper ces humeurs froides & ces vapeurs meurtrieres qui glacent tous nos ſoldats, & leur donnent à trente ans quantité de douleurs & de rhumatiſmes.

C'eſt ſur-tout pour les partiſans que cette toile cirée ſeroit ſalutaire

pour ſe coucher à plate terre, enveloppés dans leurs manteaux, ſans avoir à redouter jamais les dangereuſes influences des vapeurs terreſtres.

Quant aux tentes de MM. les officiers, les marquiſes ou pavillons dont ils font uſage offrent toute la ſalubrité poſſible, ſur-tout lorſqu'elles ſont ſolidement doublées, environnées d'un bon foſſé d'un pied de profondeur, & que le lit de camp eſt élevé de dix-huit à vingt pouces au-deſſus de la terre; cependant comme les exhalaiſons des alimens & autres vapeurs humaines concentrées pendant la nuit tendent toujours à en corrompre l'air, on les rendroit encore plus ſalutaires en ſe ménageant la faculté de pouvoir entr'ouvrir le cul de lampe pendant le jour, afin d'en renouveller l'air intérieur toutes les fois qu'on le jugeroit néceſſaire.

Enfin les troupes ne peuvent con-

ſerver leur ſanté ſous la toile, qu'en évitant toutes les cauſes qui tendent à corrompre l'air qu'on y reſpire & la paille qui leur ſert de lit, en conſidérant toujours comme devoir de ſervice l'attention la plus rigoureuſe à y conſerver toute la propreté poſſible, en n'y ſouffrant jamais ni immondices, ni ordures; & en chargeant le plus ancien caporal ou brigadier d'y veiller ſoigneuſement, & de rendre compte tous les jours à ſon officier de ce qu'il aura vu ou apperçu de contraire à la propreté de ſa cannoniere pour y remédier promptement par les moyens les plus ſalutaires.

CHAPITRE VI.

Salubrité des Camps.

TOUT ce qui tend à conſerver le ſang de nos ſoldats mérite autant l'attention d'un bon général que celle

qu'il employe à détruire les ennemis. Le choix d'un terrein favorable pour asseoir un camp, & tous les moyens capables d'en rendre le séjour salutaire sont des objets trop importans à la conservation des hommes pour les négliger, sans s'attendre aux dangers les plus éminens.

J'élague de cet Ouvrage les détails des observations multipliées que j'ai recueillies à ce sujet; voici le résumé de celles qui m'ont paru les plus essentielles.

1°. Il faut choisir de préférence un terrein sec & vaste, un peu élevé au-dessus de la plaine, & parfaitement aéré de tous les côtés.

2°. On établira son camp à portée d'une riviere, d'un ruisseau ou des eaux les plus saines qu'on pourra trouver; si elles sont troubles, limoneuses, ou altérées, on les purifiera en y établissant des fontaines filtrantes,

ſuivant le plan & l'ordre détaillé au chapitre XVII du premier livre de cet Ouvrage : le voiſinage des bonnes eaux contribue beaucoup à la propreté & à la ſanté des troupes.

3°. On évitera ſur-tout le voiſinage des marais, des étangs, des eaux corrompues, tous les endroits ſujets à des vapeurs infectes, & tous les lieux où des troupes ont campé depuis peu de tems ; les exhalaiſons putrides qu'on y reſpire alterent les poumons, dérangent les digeſtions & font éclore dans le ſang une infinité de fievres, de fluxions & de catharres qui mettent les ſoldats hors d'état de ſervir.

4°. On fuira également tous les endroits voiſins d'une boucherie, d'un hôpital, d'une voierie, & tous les lieux où les victimes malheureuſes de la guerre ont été enſevelies. Cette multitude d'objets en putréfaction

perpétuelle répandent nuit & jour des vapeurs inévitables qu'on respire, & qu'on mange avec les alimens, & qui ne tardent pas à manifester leurs dangereuses influences dans toute une armée, par mille maladies du genre putride le plus violent.

5°. On établira le camp dans la proximité la plus saine & la mieux aérée de toutes les choses nécessaires à l'existence humaine, telles que le pain, la viande, l'eau, le bois, &c. Mais au lieu d'asseoir un camp à portée des boulangeries ou des boucheries, il seroit, je crois, bien plus salutaire à la santé d'une armée de commencer par choisir le terrein qui réunit la plus grande salubrité, & d'obliger ensuite les munitionnaires à établir les boulangeries, & les boucheries dans le voisinage le plus commode, & préférablement au-dessus des rivieres, dans le sol le moins suf-

ceptible d'en communiquer les exhalaisons au camp. Les eaux n'étant point altérées par le sang des bestiaux qu'on égorge, conserveront leur limpidité la plus saine, & les vapeurs infectes du sang & des entrailles des animaux n'incommoderont jamais les troupes, si on a l'attention de les établir de maniere que la direction de l'air, ou les vents ordinaires traversent & purifient tout le camp avant de parvenir aux boucheries. Cette observation souvent négligée m'a paru trop importante pour ne pas m'y arrêter un instant.

6°. La cavalerie préfere avec raison les lieux les plus voisins des prairies, des pailles & des fourages dont elle ne sauroit se passer; ainsi que la proximité de tous les objets de subsistance utile; cependant il seroit, je crois, possible d'allier tous leurs besoins d'existence avec tous les

moyens de ſanté que je viens d'établir ; quoique leur néceſſaire ſoit plus compliqué que celui de l'infanterie, il ſera toujours important à la conſervation des hommes & des chevaux de ſaiſir avec ſoin le ſol le plus favorable, le mieux aéré & le moins à portée de toute eſpece d'infections.

7°. La différence des climats ou des ſaiſons doit néceſſairement influer ſur le choix du terrein : dans un pays montagneux & froid on préférera le voiſinage des bois à celui des prairies humides ou glacées ; dans des climats brûlans, la proximité des rivieres, des fruits & des légumes ſera plus ſalutaire ; durant les froids de l'automne on recherchera les cantons les plus favorables pour ſe chauffer ou s'y mettre à l'abri des rigueurs de l'arriere-ſaiſon.

8°. Les latrines doivent être établies à un certain éloignement du

camp ; elles feroient moins fujettes à répandre de l'infection fi l'on obligeoit le foldat à jeter chaque fois un peu de terre fur fes excrémens ; elle abforberoit entiérement ces vapeurs corrompues, qui répandent dans l'air beaucoup de putréfaction dans certain tems.

Enfin quoiqu'il foit phyfiquement impoffible d'établir dans un camp tous les moyens utiles de néceffité & de falubrité , il fera toujours évident que celui où l'on fera parvenu à en réunir le plus grand nombre , & qui , dans toutes fortes de fituations , poffédera l'air le plus pur , les alimens les plus fains , les eaux les plus limpides, les fecours les plus prochains , &c. fera celui qui réunira le plus parfaitement les principes reftaurateurs de l'exiftence humaine.

CHAPITRE VII.

Formation d'un Camp.

LORSQUE la prudence & l'obſervation ont fixé le ſol où doit s'aſſeoir un camp, que le tems eſt beau, les troupes peu fatiguées, les équipages voiſins, & les ennemis éloignés, ſa formation n'eſt pas bien longue & n'entraîne point d'inconvéniens; chaque corps ayant ſa place marquée y dreſſe ſes tentes, ſes cuiſines & ſes piquets, &c. &c. &c.

Mais lorſqu'une armée ſe trouve en marche par les vents, la pluie, la boue, &c. &c. &c. les hommes mouillés & tranſis, fatigués d'une route pénible & douloureuſe, n'arrivent ſur leur terrein que pour y éprouver de nouvelles fatigues; le ſoldat obligé, ſans ſe repoſer, de tendre ſa canonnière, loger ſes uſtenſiles, ſon havre-ſac, ſon bagage, ranger

ſes armes, dreſſer ſes cuiſines, courir ſouvent très-loin au milieu des boues pour ſe fournir de pain, de viande, de paille pour ſe coucher, de fourages pour les chevaux, &c. &c. &c. &c. arrive à peine d'une courſe qu'il faut courir à d'autres objets, ſans avoir ſeulement le loiſir de quitter une chemiſe inondée par la pluie ou par la ſueur; tourmenté à chaque inſtant par de nouveaux beſoins, il n'a ſouvent pas le tems de reſpirer ni de manger, les piquets, les détachemens, les grand'gardes, &c. ſemblent encore ſe réunir pour achever d'épuiſer ſa conſtance & anéantir le reſte de ſes forces.

Qu'on joigne à tout cela les embarras inévitables que ſe communiquent mutuellement ſoixante ou quatre-vingt mille hommes livrés à toutes les rigueurs des vents, de la pluie & des boues; les contre-tems imprévus que l'ennemi peut y ajouter en-

core, les retards des équipages quelquefois attaqués ou enlevés, & l'on n'aura encore qu'une ébauche imparfaite de tous les tracas de la formation d'un camp par des tems orageux.

Le repos même que les troupes peuvent goûter ſous la toile, couchées ſur une paille bientôt humide, quelquefois gelée ou pourrie, devient pour nos ſoldats une ſource intariſſable de douleurs, dont les moindres effets ſont de ſe réveiller le matin pâles, tranſis, gelés & roides comme des barres. Leurs membres perdent bientôt toute leur ſoupleſſe & leur agilité; le corps, ſa force; l'ame, ſa vigueur; & les douleurs, les rhumatiſmes, les dyſſenteries, les fievres d'automne qui viennent les aſſaillir, les rendent perclus de bonne heure; & il en réſulte que les hôpitaux ſe rempliſſent de malades ou d'éclopés, qui coûtent beaucoup & ne ſervent à rien.

Le petit manteau annoncé au chapitre VII du livre premier, remédieroit à la plupart de ces dangers, & l'habit-veſte, doublé d'une toile cirée, ſouple & légere, acheveroit d'en diſſiper tous les inconvéniens; le ſoldat arrivant par des tems pluvieux commence par jeter ſon manteau; l'habit-veſte empêchant la pluie de pénétter juſqu'à ſa peau, lui laiſſant les bras & le corps parfaitement ſecs, lui conſervant la totalité de ſes forces, lui laiſſe toute l'agilité néceſſaire pour agir ſans fatigue, & exhaler ſans dangers, par le travail, la ſueur ou l'humidité dont ſes porres ſont engorgés; ſa tranſpiration n'eſt plus ſupprimée par des habillemens épais ou plutôt des éponges pleines d'eau dont tout ſon corps eſt enveloppé; plus de froid, plus d'humidité, plus de maladies a redouter; par conſéquent moins d'éclopés, & moins de

malades à l'hôpital. . . . Les régimens presque complets sont moins fatigués de service, & la vigueur des hommes plus permanente résiste plus facilement à tous les tracas d'un camp qu'il faut asseoir, & à tous les travaux qu'entraînent sa sécurité & sa subsistance.

Enfin puisque les canonnieres & la paille qui sert de lit aux gens de guerre ne peuvent les mettre à l'abri de la rigueur des élémens, il faut donner à leur habillement une forme & une consistance capables de résister à leurs fâcheuses influences, afin de conserver la santé des troupes, garantir l'estomac, la poitrine & les membres de tous les dangers qui les menacent, & mettre l'homme en état de remplir, dans les tems les plus douloureux, tous les travaux pénibles de la guerre ; c'est en conservant sa chaleur vitale dans un habillement chaud

& ſec, que la vigueur s'endurcit au lieu de s'éteindre, & que la conſtitution ſe fortifie au lieu de s'anéantir.

L'importance de ce chapitre exigeroit peut être encore nombre d'obſervations eſſentielles, mais pour n'ébaucher qu'un ſeul volume, je ſuis forcé à regret de reſtreindre toujours la multiplicité des détails.

CHAPITRE VIII.

Propreté des Camps.

LA *malpropreté* eſt le premier principe de la putréfaction ; un corps couvert d'ordure eſt bientôt attaqué de boutons de gale ou d'autres éruptions cutanées : par la même raiſon un camp malpropre ne tarde pas à être atteint du ſcorbut, de fievres, ou de

maladies du genre putride : chaque corps possede la faculté de recevoir les influences de tous les objets qui l'environnent ou qui le touchent, & de se pénétrer des principes salutaires ou nuisibles qu'ils exhalent sans cesse.... Si les camps infectés d'ordure ont souvent produit tant de fâcheuses épidémies, le seul moyen de les éviter c'est d'y maintenir toujours la propreté la plus rigoureuse, tant dans l'intérieur des tentes, que dans leurs environs. Il faut avoir été témoin de toutes les maladies cruelles qu'éprouve tôt ou tard une armée sale, entassée dans des camps marécageux ou malpropres, pour apprécier tous les avantages qui résultent d'une propreté soutenue.

La classe militaire la plus exposée aux épidémies scorbutiques sont les marins, qui toujours entasses l'un sur l'autre, se salissent & s'empoi-

ſonnent mutuellement, faute de pouvoir purifier l'air qu'ils reſpirent, ni renouveller la fraîcheur de leur ſang, par des alimens frais & ſalutaires. Le célebre capitaine Cook, convaincu que la ſeule malpropreté intérieure & extérieure du corps humain engendroit cette corruption marine, ou plutôt cette lepre épidémique, ne trouva d'autre moyen d'en garantir ſon équipage qu'en preſcrivant ſur ſon bord la propreté la plus rigoureuſe, & en donnant à tous ſes gens des légumes frais dont il avoit embarqué une abondante proviſion ; ces deux moyens très ſimples eurent tant de ſuccès que, durant un voyage de mer de pluſieurs années, il ne perdit qu'un ſeul homme, encore fut-ce par ſa propre imprudence.

Pour maintenir dans un camp la propreté la plus ſalutaire, il faut ne ſouffrir jamais de malade dans les

canonnieres,

canonnieres, & dès qu'un homme est hors d'état de continuer son service, l'envoyer à l'hôpital, ou à l'ambulance jusqu'à son parfait rétablissement; les vapeurs & la transpiration qu'exhalent un corps souffrant affoiblissent & énervent ceux qui couchent auprès de lui, les surchargent d'un soin toujours mal rempli qui nuit autant au bien du service qu'à la santé de ses camarades; d'ailleurs l'incertitude où l'on se trouve de savoir si un tel homme ne couve pas une maladie épidémique ou contagieuse doit décider tout officier prudent à ne souffrir dans sa compagnie que des hommes sains & bien portans, & à séparer promptement tous ceux dont les forces ou la santé éprouvent une altération évidente.

L'attention d'un bon général à n'établir son camp que dans des lieux voisins des villages pourvus de

paille, contribue beaucoup à maintenir la propreté & la ſanté des troupes ; c'eſt en renouvellant ſouvent cette paille ſeche, deſtinée à ſervir de lit aux ſoldats & aux cavaliers, qu'on prévient cette foule de maladies, qu'un terrein mouillé & une paille humide ou à demi-corrompue n'y font naître que trop ſouvent ; la tranſpiration, cette exhalaiſon inſenſible dont notre exiſtence a continuellement beſoin pour ſe dépouiller du ſuperflu des alimens ou boiſſons, ne peut-être ſupprimée & engorgée dans le corps, ſans y produire les accidens les plus graves & les plus difficiles à guérir. C'eſt contre les maladies qui en ſont les ſuites que les reſſources les plus actives de la médecine ont ſi ſouvent échoué ; c'eſt donc avec raiſon qu'un général prudent évitera toutes les cauſes qui ſuppriment cet écoulement perpétuel ſans lequel la

force & la ſanté ſe perdent ſans retour.

La proximité des greniers du payſans les mieux pourvus en paille mettra une armée à l'abri de tous ces dangers, pourvu qu'on prenne vis-à-vis du cultivateur intéreſſé toutes les précautions utiles pour l'empêcher de détourner ou vendre une production néceſſaire à la ſanté des troupes.

Il ſera très-utile d'établir les *cuiſines* à un éloignement du camp aſſez conſidérable pour que les fumées ne puiſſent remplir les tentes de fumée ſuffoquantes, qui nuiſent beaucoup à la vue & aux autres organes de la reſpiration ; les poumons, déſagréablement affectés par ces vapeurs incommodes, perdent tout le reſſort que leur communique une air élaſtique & pur, & la digeſtion même en ſouffre beaucoup, lorſque cette incommodité ſe prolonge. On veillera

à ce que les ordures des cuisines soient jetées à une certaine distance des canonnieres pour en éloigner toutes les ordures corrompues, qui par leur réunion ne peuvent que rendre l'air mal-sain.

Un objet de propreté qui mérite encore plus d'attention, c'est l'établissement des latrines ou fosses destinées en campagne à recevoir les excrémens des troupes ; les vapeurs infectes quelles exhalent, sur-tout pendant l'été, m'ont paru souvent très-nuisibles à la santé des hommes ; & je crois qu'on pourroit leur donner plus de salubrité en les construisant 1°. à une distance un peu plus éloignée du camp; 2°. en faisant les fosses plus profondes, afin qu'elles eussent toujours quatre ou cinq pieds de terre au-dessus des matieres lorsqu'on les comble ; 3°. en obligeant chaque soldat ou cavalier à jeter un peu de

terre ſur ſes excrémens, pour pomper ſur le champ la plus grande partie des vapeurs qu'ils exhalent ; 4°. en les faiſant combler & clorre tous les huit jours, afin que les matieres, n'ayant pas eu le tems d'éprouver une putréfaction totale, ne puiſſent jamais répandre d'infection dangereuſe ; 5°. en rétablir de nouvelles dans le voiſinage des premieres ſuivant les mêmes principes. On réuſſira encore plus parfaitement à éloigner toutes exhalaiſons corrompues, ſi la ſituation du camp a permis d'établir les latrines ſous le vent, de ſorte que la direction des vents ordinaires traverſe tout le camp avant d'arriver aux latrines, & puiſſe en emporter les vapeurs ſans incommoder une armée.

Lorſque, malgré toutes ces précautions utiles, on éprouve encore dans un camp des odeurs déſagréa-

bles, il ſera très-avantageux de faire rougir dans chaque compagnie un morceau de fer ou un caillou, & d'y verſer deſſus du vinaigre : cette opération ſi ſimple, réitérée de diſtance en diſtance, ſuffira pour écarter & diſſipèr toutes les infections poſſibles & purifier l'air des tentes ou des canonnieres, de maniere à lui rendre cette élaſticité tonique, ſi néceſſaire à la ſanté & au mouvement de tous nos organes ; au défaut de vinaigre on pourra brûler de tems à autre quelque pincées de poudre à canon, mais le vinaigre vaut beaucoup mieux ; & je conſeillerois à tout officier prudent d'en avoir toujours une petite proviſion en campagne.

La proximité des eaux limpides ; la facilité de les rendre telles par des baſſins où fontaines filtrantes, annoncées chapitre VII livre premier (lorſquelles ſont bourbeuſes), & les

autres détails de propreté connus & mis journellement en usage, concourront efficacement à la propreté des camps, lorsque réunis à tous ceux que nous venons d'exposer, on veillera soigneusement à ce que l'exécution en soit toujours remplie avec exactitude.

Enfin un dernier moyen de purifier l'air d'un camp, c'est d'en changer souvent la position; quelques soins que l'on prenne à faire observer la propreté la plus rigoureuse, il est encore impossible qu'un terrein sur lequel des milliers d'hommes ont été entassés, & la masse d'air qui les environne ne soient bientôt corrompus par la totalité des vapeurs humaines que les corps exhalent sans cesse, par celle des chevaux & autres animaux qui salissent un camp, & par une infinité de causes étrangeres qu'on ne peut souvent prévoir ni éviter: dès

qu'on s'appercevra qu'une odeur forte commence à gagner l'intérieur d'un camp, on anéantira tout d'un coup la cause de tant de maladies en décampant sur le champ pour asseoir son camp à une lieu delà. C'est un moyen très-sûr qu'on devroit moins négliger lorsque la situation des armées permet d'en faire usage.

L'expérience a prouvé que les armées qui ont changé le plus souvent la position des camps ont éprouvé beaucoup moins de maladies que celles qui habitoient long tems le même sol, quoiqu'il soit impossible de fixer combien des troupes peuvent rester sur le même terrein sans danger; la regle la plus certaine seroit d'observer le premier instant où la terre, l'eau ou l'air sont empreints d'une odeur molle ou fétide, qui annonce la premiere altération de leurs principes élémentaires; jusqu'à

ce moment, facile à connoître par tout obſervateur attentif, on peut reſter ſur le même terrein ſans avoir à redouter jamais aucun inconvénient pour la ſanté humaine.

En un mot tout ce qui touche le corps humain, & pénetre l'intérieur de l'eſtomac, de la poitrine, des entrailles, &c. &c. &c. doit réunir tous les principes ſalutaires d'une propreté reſtaurante : autant la corruption quelconque des élémens énerve & détruit l'homme, autant la pureté de tout ce qui le touche le conſerve & le fortifie.

CHAPITRE IX.

Purification des Camps.

Des variations des tems ſubites & inévitables, des exhalaiſons im-

prévues, des ſituations mal-ſaines, qui n'offrent que des dangers à choiſir, quelquefois même des circonſtances fâcheuſes, ou des poſitions néceſſaires aux ſuccès des armes, &c. &c. &c. obligent très-ſouvent à aſſeoir un camp dans des lieux marécageux ou infectés, & à y prolonger un ſéjour dangereux à la ſanté des troupes; l'air corrompu qu'on y reſpire gâte les alimens, pénètre les poumons, l'eſtomac, les viſceres, infecte le ſang, & corrompt tous les principes de l'exiſtence humaine.

Lorſqu'un général habile n'aura pu, ſans courir de dangers éminens, éviter de camper ſur un ſol infecté ou qui tend à le devenir, il détruira en grande partie les influences mortelles qui s'y rencontrent, en faiſant ramaſſer quantité de bois ou de plantes aromatiques, telles que *thin*, *romarin*, *ſerpolet ou lavande*, &c. &c.

Il faut dans l'intérieur & aux environs du camp, en construire des monceaux pour en former des feux aromatiques qu'on fera brûler lentement en y jetant par intervalles des filets d'eau de source ou de riviere; l'action dévorante des feux consumera toutes les infections du sol, & les vapeurs ou nuages aromatiques que produiront les filets d'eau dont on les aura tempérés, purifieront toute la malignité de l'air & lui rendront une grande partie de son élasticité salutaire.

On augmenteroit encore plus sa force tonique en jetant dans les feux du bon vinaigre ou de la poudre à canon; mais comme ces deux productions sont trop nécessaires en campagne pour les prodiguer sans raison, on doit en réserver l'usage pour ces tems douloureux où regnent des épidémies contagieuses & mortelles.

Ces exhalaiſons aromatiques ſont un ſecours très - puiſſant contre les froids rigoureux d'une campagne qui s'ouvre, & ſur-tout contre les pluies de l'automne qui ſuppriment la tranſpiration, & égorgent toutes les fonctions vitales. Les foſſés au tour des tentes, les fumigations réitérées, & les feux établis dans les camps ſuffiſent pour en prévenir les dangers & conſerver aux gens de guerre cette ſoupleſſe, cette activité & cette vigueur martiale qu'on ne peut trouver réunies que dans des corps mâles, jouiſſant de toutes les facultés néceſſaires à une parfaite exiſtence.



CHAPITRE X.

Corriger l'influence des climats.

La constitution militaire de tous les états de l'Europe oblige le plus souvent à faire transporter les troupes d'un climat chaud à un pays glacé ; du sein des pleines riantes au fond des montagnes les plus escarpées, & d'une province tempérée au sol brûlant des extrémités de la terre ; ces transitions subites qui bouleversent dans un seul instant la température, les alimens, les boissons, la transpiration, & toutes les fonctions vitales des troupes qui les éprouvent, alterent leur constitution & consomment beaucoup de monde, parce qu'on ne prend pas les précautions nécessaires

pour se garantir des maux qui en sont les suites. Essayons quelques observations sur ce sujet important à la santé des troupes.

Des qualités de l'air, des eaux, du sol plus ou moins échauffé du soleil, des influences du climat, des alimens, des boissons, du vêtement, des mœurs, des bâtimens, &c. &c. résulte la constitution physique & morale de ses habitans; lorsque ses productions éprouvent des qualités extrêmes, en chaud ou en froid, en sécheresse ou humidité, &c. &c. &c. Ceux qui en usent habituellement, accoutumés à leur influence, y sont presque tous insensibles; mais dix mille hommes qu'on transporte des glaces d'Allemagne au sein des foyers brûlans de l'Amérique y sont à peine débarqués qu'ils ne tardent pas à ressentir dans tout le corps un embrâsement général qui les desséche, les

consume, fait bouillir leur sang dans leurs veines & en fait périr près d'un quart.

La cause premiere de ces maladies locales une fois connue, il seroit facile d'assigner le régime le plus propre à les anéantir, ou du moins à en diminuer les violens effets, en corrigeant par le genre de vie, le vice du climat qui fait naître tant de maladies épidémiques; les expériences qu'on en a faites avec le plus grand succès méritent d'être connues & approfondies.

Les troupes qui passent d'un pays chaud, comme l'Espagne, la Provence, l'Italie, dans les climats froids, tels que la Suede, l'Allemagne ou le Dannemark, éprouvent moins de dangers des rigueurs du froid, qui supprime leur transpiration, pourvu qu'on ait la précaution de donner à chaque soldat ou cavalier un bon

gilet de laine & des guêtres doublées. Les hommes robustes dont le service exige de l'activité & des fatigues, sont moins sensibles à l'action du froid qu'à celle d'une chaleur dévorante ; cependant lorsqu'on les fera passer subitement du chaud au froid, il seroit avantageux de connoître l'influence qui y domine pour la corriger. Si c'est en Flandre ou en Hollande, où le terrein est humide, les eaux croupissantes, le pays mal-sain, le ciel couvert de brouillards, où les quatre élémens sont à demi-corrompus, il sera très-utile de faire infuser de la menthe ou de la cannelle dans l'eau du soldat afin d'en détruire les qualités crues, indigestes & putrides; s'il étoit même possible de leur distribuer de tems en tems du vin ou de l'eau-de-vie, leurs constitutions seroient moins altérées.

C'est dans ces climats froids &

nébuleux où l'uſage de la pipe eſt ſalutaire pour déroger la pituite & le phlegme que le défaut de tranſpiration & d'autres cauſes produiſent; autant elle eſt pernicieuſe dans les pays chauds où l'on tranſpire trop, autant elle eſt néceſſaire dans les cantons humides ou glacés : on doit donc en faire diſtribuer ſouvent aux troupes qu'on y tranſplante pour les rendre moins ſenſibles aux influences d'un nouveau local.

Les régimes alimentaires doivent y être généralement chauds; l'uſage modéré du vin & du thé, & des viandes plutôt rôties que bouillies eſt le plus propre à y maintenir la ſanté.

L'excès de la bierre, du laitage, des fromages, & de toutes les boiſſons aqueuſes, des viandes froides & humides doit être défendu au ſoldat; ils doivent s'y habituer par degrés & non pas ſe livrer en-

tiérement à un genre de vie totalement opposé à celui qu'ils avoient auparavant.

Enfin l'exercice, les manœuvres & les autres travaux militaires doivent être employés avec plus ou moins de vivacité pour tempérer le froid ou l'humidité qu'on y éprouve & rétablir par des mouvemens salutaires une transpiration que tant de causes concourent à supprimer.

Lorsque les troupes sont transportées des plaines riantes dans des montagnes arides, elles éviteront d'y boire des eaux de citernes pour préférer celles des ruisseaux ou des fontaines limpides, & pourront faire usage avec succès de ce qui vient d'être annoncé ci-dessus lorsque le pays est humide.

Si d'une province froide ou tempérée les troupes sont obligées de passer dans des climats brûlans, tels

que l'Amérique, ou les grandes Indes, elles éprouveront des dangers & des maux d'autant plus violens que la chaleur invite à s'y livrer aux vins, aux liqueurs & aux femmes ; les pleurésies, véroles, & sur-tout ces fievres inflammatoires, dont la plupart des étrangers sont atteints, sont les maladies ordinaires d'un pays de bithume & de soufre, où l'ardeur du soleil calcine toute la nature.

C'est en arrivant dans ces contrées dévorantes, que l'officier & le soldat doivent s'abstenir totalement de liqueurs & de femmes, s'ils desirent n'être pas bientôt victimes de quelque maladie inflammatoire ; à peine les hommes y sont-ils débarqués que tout leur corps est dans un état de fermentation inévitable : les porres prodigieusement dilatés durant la chaleur sont douloureusement resserrés soir & matin par les rosées ou les

vents frais qui y regnent à des heures marquées, & les variations subites de l'air y occasionnent mille maladies, la plupart mortelles.

Le régime le plus propre à les éviter, c'est d'être assez sobre pour n'engendrer aucune fievre putride ... ; de ne se livrer qu'avec beaucoup de réserve aux sucreries, boissons, thé & café & autres productions du climat; d'éviter comme un vrai poison corrosif toutes liqueurs spiritueuses quelconques, telles que le tafia, le rhum, le rack, le punch fort, &c. jusqu'à ce que l'on soit accoutumé aux influences du pays, & éprouvé la premiere crise qu'il occasionne presque sur tous les individus qui y passent; d'y faire un grand usage des boissons délayantes & rafraîchissantes, telles qu'eau d'orge, limonade ou orgeat; se baigner tous les jours avant le dîner, & ne pas sortir long-tems

après le ſoleil couché, pour éviter le ſerein, & cette roſée toujours dangereuſe, ſource d'une infinité de maux dont les plus légers ſont de faire perdre les dents & les yeux.

On évitera d'y exercer de nouvelles troupes durant la chaleur ; les travaux doivent y être plus modérés, les habillemens plus légers, les boiſſons fraîches plus abondantes ; ce régime qu'il eſt très-avantageux de faire ſuivre eſt le plus propre à prévenir cette fougue impétueuſe d'un ſang exalté, qui entraîne l'homme à ſe livrer à la premiere créature qui s'offre à ſes regards ; leurs contenances lubriques, favoriſées par la vive chaleur du climat & l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, y ſacrifient le grand nombre de victimes qui n'ont pas ſu ſe mettre à l'abri de leur impudicité meurtriere par un régime propre à tempérer le ſang ; je crois devoir ajouter ici que

tout homme qui s'y livre aux liqueurs ou aux femmes eſt bientôt un homme perdu. Eût il fait le ſerment ou le vœu de n'en goûter la douceur que du bout du doigt, ſi ce fatal poiſon a touché une fois le bord de ſes levres, ou que la complaiſance l'ait engagé à de nouveaux plaiſirs, il ne pourra plus réſiſter à l'attrait d'un charme qui va dans peu de tems conſumer ſa force & détruire ſon exiſtence, ou lui laiſſer au moins les regrets les plus douloureux.

Les alimens doivent y être rafraîchiſſans, beaucoup de fruits fondans, de légumes frais & de racines aqueuſes, les viandes tendres & jeunes, & les repas pris avec ſobriété, ſur-tout dans les commencemens qu'on y arrive : l'uſage du ris aux Indes & des patates en Amérique offrent une bonne nourriture pour le

ſoldat qui ſoutient & prévient une tranſpiration trop abondante.

Dans le petit nombre des officiers européens qui ont fait uſage des précautions & du régime que nous venons d'annoncer, nous ne pourrions pas en citer un ſeul qui ait été victime des influences d'un climat trop chaud de l'Amérique ou des Indes ; tous ceux que la mort y a enlevés n'ont jamais été moiſſonnés que par les ſuites de quelqu'imprudence avouée & reconnue : Nous invitons donc avec confiance tous ceux qui peuvent y paſſer déſormais à ne pas négliger des moyens utiles & certains de conſerver une parfaite ſanté aux extrémités de la terre, & de ſauver parmi leurs ſoldats une infinité de jeunes gens, les trois quarts victimes de l'ignorance, qui ſe plongeant dans tous les excès agréables que ces contrées peuvent offrir, ſont

bientôt consumés par l'action dévorante & incendiaire qui épuise leur constitution & anéantit leur existence ; éviter en un mot tout ce qui tend à enflammer le sang & ne faire usage que de ce qui peut le tempérer & le rafraîchir, tel est le principe le plus certain de conserver une santé solide au centre des pays brûlans, & de ne pas augmenter le nombre immense des malheureuses victimes qui ont été sacrifiées sous les coups meurtriers des alimens échauffans, des liqueurs incendiaires, & des femmes corrompues.

J'ai bien du regret que les bornes de ce petit Ouvrage m'empêchent d'offrir à ce sujet une multitude de détails intéressans dont je ne puis ébaucher ici qu'une esquisse très-abrégée.



CHAPITRE XI.

Maladies de l'Ame.

Des peines de famille, la perte d'un frere ou d'un ami cher, l'ennui, le regret d'être trop long-tems éloigné de sa patrie, les influences sourdes d'un climat nouveau, d'alimens, de boissons, d'habitudes étrangeres, une blessure, la perte des forces, le désespoir de ne pas se rétablir, &c. &c. & nombre d'autres accidens trop longs à détailler ici, contribuent souvent à énerver la santé, & à faire éclore diverses maladies de l'ame, qui produisent presque toutes l'effet inévitable de détruire en peu de tems notre constitution physique : l'heureux mortel à qui tant de causes dou-

loureuses n'ont jamais altéré la vigueur, ni dérangé les organes, sent bien, compare bien, juge bien, & agit bien; ceux dont les forces sont épuisées & les organes affoiblis, sentent mal, comparent mal, jugent mal & agissent mal : ces maladies sont plus cruelles pour le soldat que pour l'officier, c'est pour le premier que semblent se multiplier chaque jour toutes les peines & les douleurs de la guerre, c'est aussi celui qui, à nombre égal, en offre le plus de victimes.

On en reconnoît les premieres atteintes à une foiblesse générale dans tout le corps: la tête pesante, les yeux éteints, souvent fixés sur le même objet, le dégoût, l'insomnie, la pâleur & un penchant invincible à s'attacher de préférence à tout ce qui entretient la mélancolie & la douleur de l'ame : la peine & le resserrement

de tous les organes intérieurs vicie la digeſtion, appauvrit le ſang, deſſéche la machine, & jette le plus ſouvent dans l'éthiſie ou la conſomption &c. &c. Ces maux ſont quelquefois d'autant plus cruels qu'un homme d'honneur penſe ſouvent que le devoir & ſa réputation lui ordonnent d'en cacher le principe, & de ni faire aucun traitement; l'obſtination qu'il montre à déſavouer la cauſe qui le conſume, oppoſe des obſtacles inſurmontables à ſon rétabliſſement.

L'ame affligée détruit le corps, comme le ver ronge le bois; cette comparaiſon du plus ſage des rois de Judée (1), eſt auſſi juſte au phyſique qu'au moral.

La guériſon des maladies de l'ame qui ont pour principe une cauſe phy-

(1) « Triſtus animus exſiccat & rodit » oſſa ſicut & vermis lignum. *Salomon.*

ſique, doivent ſe guérir par les remedes qui fortifient le corps, le ſang, les nerfs & tous les organes phyſiques; de la diſſipation, un exercice agréable, l'éloignement des objets qui l'ont fait naître, des alimens, des boiſſons reſtaurantes, & ſi tout cela eſt insuffiſant, les voyages ou le changement d'air. . . ., tels ſont les principaux moyens d'en prévenir les ſuites fâcheuſes: tout ce qui met en jeu nos organes multiplie nos ſenſations, dilate tous les agens de la reſpiration & de la digeſtion, favoriſe la nutrition, augmente toutes les humeurs vitales, accroît les forces, fécondant les ſources de la ſenſibilité humaine ſur d'autres objets intéreſſans, offre ſans ceſſe des ſujets propres à nous diſtraire.

Quant aux maladies de l'ame, qui ont pour principe une cauſe morale purement médiative, comme la perte

d'un ami cher, ou des peines de famille, elles sont très difficiles à guérir, sur-tout dans les sujets sensibles ou nerveux. Leur penchant invincible à s'affecter vivement, à refuser toute consolation, & à saisir avec un empressement douloureux tout ce qui entretient ou rappelle le souvenir de leurs peines rend leur état très-affligeant, & quelquefois incurable; on parviendroit plus souvent à les soulager & à les guérir en opposant à des peines violentes, des passions douces ou des sentimens affectueux; c'est dans ces tristes occasions que les charmes de la plus tendre amitié versent un baume consolateur sur une ame rongée de douleur; que la musique, les jeux, les sociétés deviennent des calmans nécessaires; que les promenades, la chasse, ou des voyages agréables contribuent à distraire, & à faire oublier

la cause morale dont on est vivement affecté.

Ces genres de maladies sont très-rares chez le soldat ; les détails multipliés du service, leurs fatigues, leur maniere même de voir, de sentir & de juger, les rend presque toujours insensibles aux malheureux événemens de la guerre ; c'est donc principalement pour la santé de MM. les officiers que je viens d'exposer plusieurs affections douloureuses qui jettent leur ame dans l'inertie, & leur corps dans l'épuisement lorsqu'ils négligent les moyens d'en détruire les effets dangereux.

Mais un genre de maladie morale plus ordinaire parmi les troupes, c'est lorsqu'ayant essuyé des revers, & ne voyant devant elles que des désastres, ou de nouvelles infortunes à éprouver, elles tombent dans la tristesse & le découragement... Dès-lors la

plupart des soldats timides feignent souvent d'être malades, préférant aller à l'hôpital plutôt que de courir de nouveaux dangers, ou des fatigues plus accablantes; les uns se plaignent de douleurs intérieures, d'autres d'être éclopés ou boiteux, quelques-uns de dyssenterie, quelqu'autres d'inflammation ou d'oppression de poitrine; j'en ai beaucoup vu durant les dernieres campagnes, qui feignoient de tomber du haut-mal, pour se faire renvoyer sur les derrieres de l'armée; mais un aide-major de cavalerie se doutant du stratagême, saisit l'instant où l'un de ses cavaliers s'en disoit atteint; il se fit allumer une chandelle & ayant annoncé à toute la compagnie qu'un très-habile médecin qu'il avoit consulté lui avoit indiqué deux moyens certains de guérir cette maladie, il sortit froidement un bâton de cire d'Espagne de sa poche, fit dé-

couvrir à nud le ventre du cavalier en convulſion, & ayant bien allumé ſa cire d'Eſpagne lui en fit couler un large cachet bien enflammé ſur la peau du ventre; la brûlure parut ſi vive au prétendu épilétique qu'il ſortit ſubitement de ſon évanouiſſement convulſif pour éteindre la cire enflammée, & ſe plaindre de la rigueur du remede. L'aide-major enchanté du ſuccès de ſon taliſman, lui demanda s'il ne ſentoit plus rien : Il répondit que non, & qu'il n'éprouvoit d'autre douleur que celle du cachet. « Mes enfans, s'écria l'officier à ſa » troupe, je ſuis ravi de voir que le » remede de mon médecin ſoit auſſi » ſalutaire; il m'en a indiqué un ſe- » cond qu'il m'aſſure être encore » plus sûr lorſque celui-là ne réuſſit » pas promptement; c'eſt de faire » rougir le bout d'un piſtolet d'arçon » & de l'appliquer tout rouge ſur

» le nombril de ceux qui tombent du » mal caduc ; je vous ordonne d'en » tenir toujours un dans le feu prêt » à servir afin que je puisse l'employer sur le premier qui sera atteint de cette maladie ». Le feu fut allumé, le pistolet y fut placé plusieurs jours, & depuis ce moment il n'y eut plus aucun cavalier malade du haut-mal, n'y d'aucune feinte indisposition, tant ils craignirent l'expérience annoncée.

Ces moyens salutaires confirmés par plusieurs faits du même genre, que l'illustre Boeherhaave employa dans divers hôpitaux, pour détruire des maladies où la ruse avoit plus de part que la douleur, nous démontrent avec évidence que la plus forte de toutes les affections morales est la *crainte* ; & puisqu'une ame agitée par différentes passions cede à coup sûr à celle qui est la plus dominante,

un officier de génie réussira toujours à dissiper le découragement & les maux simulés de sa troupe, en opposant la crainte d'une douleur très - vive à celui qui sera sujet à l'abattement ou à toute autre maladie d'une ame foible & pusillanime.

La premiere frayeur dissipée, il sera prudent d'adoucir les causes qui en sont le principe, & d'accorder aux soldats tous les rafraîchissemens & le repos que les opérations de la guerre peuvent permettre ; sans quoi les hommes ne tarderoient pas à éprouver réellement nombre de maladies inflammatoires ou épidémiques : il faut les fortifier par un léger *surcroît d'alimens*, par de l'oxierat aux plus échauffés, les ranimer par des paroles flatteuses & consolantes, leur faire toujours entrevoir la fin de leurs peines sous les lauriers de la victoire, les traiter dans les travaux périlleux

comme des enfans chéris, restituer aux corps toute leur vigueur, & à l'ame toute son énergie, tels sont les principaux moyens d'en détruire les causes premieres, & d'en espérer la santé la plus constante.

Combien de bons officiers vont s'élever contre moi pour me dire que les grandes opérations de la guerre ne permettront jamais d'entrer dans des détails si minutieux, & que le tems employé à la santé des troupes seroit perdu pour les travaux militaires. Oserai-je leur demander à mon tour quels services ils peuvent attendre d'une troupe exténuée de fatigues, & dont les forces sont épuisées & le courage éteint? N'est-il pas plus avantageux de mettre en usage tous les moyens capables de fortifier le corps & l'ame du soldat? Et ne savons-nous pas que les officiers distingués qui ont fait les plus grandes actions,

n'ont jamais négligé tous ces objets, qui quoique petits en apparence, vus isolés, contribuent par leur ensemble à décider les succès brillans.

L'expérience n'a t elle pas toujours démontré que rien ne donne plus de courage & de valeur que le sentiment intérieur de la force & de la santé? On peut avoir une ame intrépide, mais sans la force du corps on ne réussira jamais. Le sentiment de la foiblesse rend l'homme lâche & poltron, son regard incertain, sa démarche timide, ainsi tout ce qui tend à conserver & accroître les forces humaines doit être saisi avec empressement par tous les officiers instruits, qui sentiront que leur avancement & leur honneur dépendent souvent de la vigueur des hommes qu'ils commandent, & que leur réputation militaire dépend toujours de la santé de leurs soldats.

CHAPITRE XII.

Maladies du pays.

CETTE maladie de l'ame qui consiste dans un desir violent de revoir sa patrie, attaque préférablement les jeunes gens qui ayant été accoutumés à un peu d'aisance & de liberté dans leurs familles, s'enrôlent par dépit ou par crainte : ils commencent par faire une route où la joye bruyante & la bombance les enivre ou les étourdit; mais à peine arrivés à la garnison ou à l'armée, la discipline des troupes, l'obéissance austere, les punitions séveres, l'ennui, le chagrin, le changement d'alimens, de boissons, d'habitudes, de climats. . . . ; le défaut de parens, d'amis ou des gens qui s'in-

téreſſent à eux, &c. &c. &c. ſont autant de motifs qui viennent en foule déchirer leur cœur & les plonger dans un abbatement douloureux; la triſteſſe & l'angoiſſe s'emparent alors de leur ame, & les entraînent bientôt au déſeſpoir ou à la mort, ſi l'on ne s'empreſſe d'y remédier.

Cette maladie qui par des raiſons ſemblables attaque quelquefois d'anciens ſoldats, ne peut avoir dans ſon principe de plus puiſſant palliatif qu'une diſſipation agréable : qu'un officier s'intéreſſe beaucoup à ceux qui en ſont atteints, raſſure leurs craintes, diſſipe leur triſteſſe, leur donne pour camarades pluſieurs bons vivans, bien réjouis, qui ne les laiſſent jamais ſeuls, & ſoient chargés de les égayer, les traiter avec douceur, indulgence & bonté, leur alléger toutes les fatigues du ſervice, ne les y ſoumettre que par degrés : tels ſont les remedes les

plus propres à détruire cette affection morale qui se multiplie quelquefois au point d'alarmer les générauxxpar les désertions fréquentes quelles occasionnent souvent.

Lorsque ces moyens sont insuffisans, il faut leur promettre qu'on les enverra au pays du moment ou l'armée anra pris ses quartiers d'hiver; c'est l'unique palliatif qui puisseadoucir leur tristesse & prévenir leur désertion.

L'instant arrivé s'ils persistent à vouloir partir, il seroit peut-être plus avantageux de les envoyer quelques mois au pays, que de les retenir en campagne, pour éviter l'épidémie contagieuse de cette affection de l'ame.

Si l'on s'apperçoit que cette maladie attaque beaucoup de soldats en peu de tems, avant quelle prenne trop d'empire sur leur esprit, & ne devienne générale par contagion il

ne reste plus d'autre ressource que la crainte d'un remede très douloureux qu'on déclareroit immanquable, tel qu'un fer rouge appliqué sur le ventre ou d'autres moyens du genre de ceux que nous avons détaillés au chapitre précédent : c'est à la prudence des généraux à imaginer ceux qui leur paroîtront les plus convenables aux sujets, au tems, & aux lieux, en évitant tous ceux qui tendent à la destruction des organes ou à l'anéantissement des hommes (1).

---

(1) Le géneral Praxin conduisoit un corps de Russes sur le Rhin, en 1733 ; s'étant apperçu que le regret de s'éloigner de leur pays en faisoit tomber chaque jour cinq ou six cents malades de mélancolie, il fit dire le soir à l'ordre que les premiers qui se trouveroient malades seroient enterrés vifs ; cette punition ayant été exécutée le lendemain sur deux ou trois, il n'y eut plus un seul mélancolique dans toute l'armée.

CHAPITRE XIII.

Préservatif des maladies contagieuses.

LORSQU'UNE épidémie quelconque se manifeste dans une armée, il faut en extirper les racines dès leur naissance, en séparant promptement ceux qui se portent bien; mais comme ce sont ordinairement des soldats en pleine santé qui conduisent leurs camarades malades à l'hôpital, il est important à la conservation des premiers, de se laver trois fois par jour les mains & sur-tout le visage, le nez & la bouche avec du bon *vinaigre*, comme l'antiméphytique le plus puissant pour repousser la malignité des vapeurs épidémiques ou contagieuses : les Romains convaincus de la

grande vertu de cet antidote ne marchoient jamais ſans en être abondamment pourvus ; & je ſuis certain que les épidémies ou les maladies inflammatoires qui attaquent ſi ſouvent nos armées, ſeroient infiniment plus rares & moins meurtrieres, ſi l'on en faiſoit uſage comme eux, ſoit en oxierat pour purifier les eaux ou rafraîchir les entrailles, ſoit en vapeurs, pour purifier toutes les corruptions d'un camp, & anéantir dans ſon principe tout ce qui tend à la putréfaction.

Il ſeroit abſolument néceſſaire d'obliger tous les hommes employés à accompagner ou ſervir les ſoldats atteints de maladies épidémiques de purifier ſouvent leurs habits à la fumigation des plantes aromatiques, telles que thim, romarin, genievre, lavande &c. &c., ou de les expoſer à la vapeur du vin ou du vinaigre verſé

ſur des pierres preſque rougies dans un bon feu ...; ce ſont ſur-tout les habits de laine qui boivent le plus de ces miaſmes corrompus, qui multiplient la contagion, & qui exigent par conſéquent une fumigation plus exacte dont nous parlerons ailleurs plus au long.

Les dyſſenteries cauſées par des chaleurs trop vives, des fatigues échauffantes, qui rendent le ſang & la bile très-âcres, ſont preſque toujours épidémiques dans une armée; ces accidens ſont d'autant plus dangereux, qu'elles ſe compliquent ſouvent avec des fievres d'accès, des fievres malignes, des fievres putrides, ou d'autres cauſes inflammatoires.

Le grand remede pour détruire dans ſon principe cette terrible maladie qui emporte beaucoup de monde, c'eſt d'abord une doſe légere *d'émétique*, & le grand uſage de

fruits fondans, tels que *raisins*, *pommes*, *prunes*, *cerises*, &c. ; mais il faut qu'ils soient bien mûrs pour éviter toute complication de putridité ; le célebre Tissot nous a transmis un fait qui confirme toutes leurs qualités salutaires... « Cette maladie (dit-il), » détruisoit un régiment suisse qui se » trouvoit en garnison dans les provin- » ces méridionales de France; les capi- » taines acheterent la récolte de plu- » sieurs arpens de vignes ; l'on y por- » toit les soldats malades; l'on ceuilloit » du raisin pour ceux qui ne pou- » voient pas être portés ; les sains ne » mangeoient rien autre». Il n'en mourut plus un seul, & il n'y en eut plus d'attaqués. *Tissot, avis au peuple, liv. XI. pag. 14, cinquieme édit. de 1772, Paris.*

Il blâme avec raison le triste préjugé qui prohibe les fruits dans la dyssenterie; l'expérience d'accord avec la physique humaine, démontre

avec évidence, que dans toute maladie âcre, mordicante & inflammatoire, le moyen le plus prompt d'humecter le sang, & de rafraîchir les entrailles, c'est l'usage le plus abondant des fruits aqueux : nous invitons les officiers de santé, qui voudront prévenir les suites fâcheuses de cette maladie, à multiplier tous les moyens d'en procurer aux soldats qui en sont menacés.

Un préservatif encore plus important, c'est d'empêcher que les soldats en bonne santé aillent aux mêmes latrines que les dyssenteriques ; la seule vapeur des excrémens des malades a suffi très-souvent pour répandre la contagion dans toute une armée ; c'est un fait que l'expérience a souvent confirmé ; il faut donc que les soldats atteints ayent leurs fosses à part, & que tout homme sain ne s'y présente jamais.

La gale eſt encore une maladie aſſez commune en campagne : mais elle n'eſt contagieuſe qu'autant qu'on touche ceux qui en ſont ſouillés, & que l'on mange ou boit avec des vaſes qui leur ont ſervi. Le vrai moyen d'en prévenir la contagion, c'eſt de ſéparer promptement ceux qui en ſont atteints pour les ſoumettre au traitement curatif, & d'ordonner la propreté rigoureuſe, & des fumigations réitérées dans toutes les compagnies où cette lepre a paru commencer ; les viandes ſalées ou corrompues, les fruits gâtés ou verds, & la tranſpiration ſupprimée par du linge trop ſale en ſont les cauſes premieres : on les détruira facilement en faiſant diſtribuer aux troupes des légumes frais . . . , laver tous les habillemens ſales, changer de linge & l'expoſer à la vapeur du ſouffre.

Le *ſcorbut*, qui attaque plus ſouvent les marins que les troupes de terre,

reconnoît également pour principe l'abus des viandes ſalées qui échauffent le ſang, le deſſéchent & le corrompent, & la malpropreté qui résulte du grand nombre d'hommes entaſſés dans un petit eſpace, qui ſe saliſſent & s'empoiſonnent mutuellement.

On en préviendra la contagion, en ſéparant les malades & en donnant des légumes frais aux hommes qui menacent d'en être atteints; c'eſt ſur-tout le voiſinage des bonnes eaux, les ſituations bien aérées, les fruits fondans, & les fréquens changemens de camps qui empêchent cette maladie d'y prendre racine, & préviennent toutes les ſuites fâcheuſes qu'elle peut occaſionner lorſqu'on la néglige.

Enfin quelque ſoit le genre d'épidémie qu'ait éprouvé une armée, il ſemble que la raiſon qui décida que tout vaiſſeau venant de certains pays éloignés ſeroit tenu de faire quaran-

taine avant d'entrer au port, devroit également ordonner qu'un corps de troupes, avant de rentrer dans sa patrie, seroit obligé d'être en station, un mois entier hors des frontieres, lorsqu'il auroit éprouvé la plus légere épidémie durant la guerre. Ce court délai, durant lequel on pourroit examiner l'état de santé de chaque homme, suffiroit pour le guérir des fievres, scorbut, gales & autres maux vénériens; on préviendroit ainsi une contagion qui fait quelquefois circuler tant de maladies dans un état, en ne laissant rentrer dans un royaume aucune troupe qui n'eut son certificat de santé.



CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Exercices & travaux militaires.

L'OISIVETÉ des garnifons de paix eft la perte des troupes & la ruine de leur conftitution ; à quelques gardes ou manœuvres près, l'indolence, la débauche, ou le vin épuifent la plupart des hommes, & en font périr la moitié aux premieres fatigues d'une campagne... Pourquoi ne pas exercer les troupes durant la paix à tous les genres de fatigues qu'elles doivent éprouver pendant la guerre ?

Un Auteur eftimable a dit (1) :

(1) Colombier, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, dans fon Ouvrage en cinq volumes, intitulé : *Code de médecine Militaire*, ou traitement des Maladies des gens de guerre. Ed. de Paris.

» *Tout exercice continuel qui met les* » *gens de guerre en haleine est le seul* » *propre à leur donner toutes les qualités* » *qu'on doit en attendre, la force, la* » *soupleſſe & l'agilité.* » Ajoutons que ſi tous les travaux militaires s'exécutoient durant les loiſirs de la paix, avec les détails, les circonſtances, les obſtacles & les fatigues qui les accompagnent toujours (excepté les dangers des armes), on parviendroit ſans peine à rendre les hommes inſenſibles à tous les accidens qui en ſont les ſuites, & on leur donneroit à la fois l'intelligence, l'exécution & la ſanté la plus robuſte.

Le corps humain n'eſt ébranlé que par les choſes qu'il n'a pas accoutumées ; exerçons-le à toutes les évolutions de la guerre, marches forcées, paſſages de rivieres, eſcalade de murailles, attaques de retranchemens, défenſe de redoutes, aux travaux

pénibles, aux courses réitérées, à la faim, à la soif, aux accidens, à la douleur, &c. &c. &c. il sera invulnérable à tous les événemens, & à toutes les fatigues d'une campagne laborieuse.

Il faut rompre les corps par degrés à toutes les attitudes & les circonstances fâcheuses pour les y endurcir insensiblement : on a paru sentir l'importance de ce grand principe en ordonnant de loin en loin des camps de plaisance ou d'observation, mais tout cela n'apprenant aux troupes qu'à se mettre à couvert, faire la soupe ou exécuter quelques manœuvres, est insuffisant pour les habituer à tous ces travaux de la guerre, qui épuisent en peu de tems les jeunes gens qui les ignorent, parce qu'ils ne peuvent se familiariser tout-à-coup avec tant d'opérations accablantes, & que le

défaut d'habitude en multiplie & les fatigues & les dangers.

Quant aux marches qui s'exécutent à certaine distance des ennemis, il m'a toujours semblé qu'on pourroit les faciliter davantage, en divisant les colonnes d'une armée ; ces différentes colonnes éprouveroient moins de retardement & d'obstacles, arriveroient plutôt à leur destination, & seroient moins fatiguées, sur tout si l'on observe toutes les précautions de santé que j'ai exposées au commencement de ce livre.

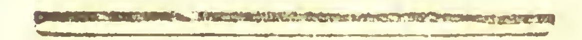
Les travaux militaires, tels que redoutes, retranchemens ou tranchées, &c. &c. &c. pourroient s'exécuter aussi avec moins d'embarras, si les hommes, divisés par petites troupes de quinze ou vingt soldats, sous les ordres d'un bas-officier, n'étoient pas entassés les uns sur les autres sans

ordre ni discipline; plus ils sont resserrés, moins ils travaillent, parce qu'ils s'embarrassent mutuellement, & que chacun s'en repose sur ses deux voisins de ce qu'il voit faire devant lui; sont-ils au contraire un peu plus écartés, chaque travailleur voit mieux son ouvrage; ils agissent avec plus d'aisance, on les dirige avec plus de facilité, les travaux s'exécutent avec plus d'ordre, de solidité, & se finissent plus promptement.

Dans tous les cas où les opérations militaires surpassent les bornes ordinaires, il seroit utile dans une armée d'accorder à chaque homme employé un surcroît de ration alimentaire, & un peu de vin ou d'eau-de vie mêlée dans l'eau, pour prévenir l'épuisement des forces, & les conserver plus long-tems.

La santé des travailleurs éprouveroit moins d'altération, si la quantité &

qualité des alimens étoient proportionnées aux fatigues à essuyer ; les hommes mieux nourris accéléreroient plus promptement des travaux dont la lenteur & la peine causent quelquefois un découragement général ; on perdroit moins de monde, & les succès de la guerre, devenus plus faciles par la rapidité des ouvrages, seroient plus souvent favorables aux talens des officiers & à la gloire des généraux.



CHAPITRE XV.

Alimens incorruptibles contre la disette des vivres.

DEPUIS plus d'un siecle la constitution des armées européennes a été portée à un nombre d'hommes si considérable, que les moyens de subsis-

tance ſont devenus les objets les plus difficiles & les plus importans de la guerre : l'exiſtence & l s forces de cent mil'e combattans dépendent uniquement de l'intelligence ou de la bonne foi d'un munitionnaire choiſi au haſard ; lui ſeul diſpoſe à ſon gré de la vie de tant de ſoldats, avec l'empire le plus deſpotique, & ſi jamais un Machiavel occupoit cette place, il pourroit tellement éloigner les vivres, faire ſurprendre les caiſſons qui lui reſtent, & anéantir dans un ſeul inſtant tous les moyens de ſubſiſtance, qu'une armée entiere ſeroit réduite à périr de faim, & à ſe voir écraſée ſans pouvoir y remédier.

Quoique ces places aient ſouvent été remplies par des gens du premier mérite ; j'ai toujours été ſurpris qu'on accorde une confiance limitée, auſſi dangereuſe à un homme qui, le plus

ſouvent, n'a jamais vu de campagne, & qui, obligé de s'en rapporter aveuglément à ſes agens ſubalternes, riſque quelquefois par ſa négligence la vie ou le ſalut d'une armée entiere; la faveur, qui diſpoſe d'un emploi auſſi important, ne devroit jamais y placer que des ſujets dont les talens, la capacité & la probité fuſſent évidemment reconnus.

La prudence & la ſûreté des troupes n'exigeroient-elles pas qu'on obligeât tout munitionnaire-général à dépoſer une ſomme de cinquante mille écus, avant d'adminiſtrer ſa place: laquelle ſeroit entiérement perdue pour lui, ſi le pain ſe retardoit plus de vingt-quatre heures en campagne.

Outre ces précautions eſſentiellement néceſſaires à l'exiſtence la plus permanente, il ſeroit encore plus avantageux que l'état-major de cha-

que régiment eût toujours une petite provision d'alimens incorruptibles & restaurans, qui, sous un volume très-léger, renfermant la plus grande quantité de molécules nutritives, offrissent un moyen salutaire & sûr de nourrir facilement les troupes, en cas de disette : on pourroit les préparer de maniere à pouvoir s'employer sur le champ, au besoin.

Le bon biscuit, le riz préparé, l'orge en farine, les légumes farineux, le maïs ou bled de Turquie, le salep, le cacao, les tablettes de bouillon portatives, & les pâtes seches de la plupart des fruits ou légumes, &c. &c. &c. offrent à ce sujet tout ce qu'on peut desirer.

Le *biscuit*, tel qu'on le prépare pour la marine, est un gâteau plat qui, après avoir éprouvé plusieurs cuissons se durcit & se seche au point d'être aussi friable que la pierre ; il se con-

ſerve des années entieres, ſans altération, pourvu qu'il ne ſoit pas expoſé à l'humidité ; on l'emploie très-facilement pour en faire la ſoupe, en le caſſant en petits morceaux, ſur leſquels on verſe le potage gras ou maigre lorſqu'il eſt bouillant ; on couvre la ſoupiere ou gamelle, & après un bon quart-d'heure on voit les petits morceaux du biſcuit, qui ont quadruplé de volume, finir par remplir la terrine juſqu'au-deſſus des bords : ce genre de ſoupe, auſſi ſalutaire que celle qu'on fait avec du pain ; offre une reſſource importante dans une armée, par la facilité de tranſporter ſous un très petit volume de quoi nourrir les troupes une ſemaine entiere : la préparation du biſcuit de mer eſt trop connue pour la détailler ici, je me bornerai ſeulement à dire qu'on le conſervera plus parfaitement

dans des tonneaux ſecs que dans des caiſſons ſouvent mal fermés.

Le *riz* ſeroit un aliment ineſtimable s'il étoit moins ſujet à s'aigrir, & s'il n'exigeoit pas trois ou quatre heures pour ſa cuiſſon. Un moyen facile de détruire ces deux inconvéniens, & de lui donner encore un volume plus portatif, c'eſt de le faire cuire & bouillir environ deux heures dans des chaudieres juſqu'à ce qu'il ſoit bien gonflé; on écoule l'eau qui y reſte, & on étend ſon riz ſur des grandes toiles expoſées au ſoleil ou à l'air ſec; on éparpille les grains & on les retourne ſouvent pour qu'ils ſe ſechent avec égalité; & lorſqu'ils ſont devenus auſſi tranſparens que des perles, & aſſez durs pour ſe pulvériſer au mortier, on les concaſſe groſſiérement, & on en remplit des tonneaux bien ſecs, dans leſquels on foule à coup de maſſe la farine de riz

pour l'en ſortir au beſoin ; on ferme hermétiquement ces tonneaux & l'on fait couler un peu de réſine blanche fondue ſur toutes les fentes du bois où l'air pourroit pénétrer.

Le riz ainſi préparé ſe conſerve pluſieurs années ſans s'altérer, tient moins de volume qu'en grains, ne riſque jamais d'être mangé des vers, & poſſede la commodité d'être parfaitement cuit en le jettant une demi-heure dans la marmite bouillante, & d'offrir un aliment ſain des plus nourriſſans, avec lequel on pourroit ſe paſſer de pain.

L'orge, *l'épéautre* & pluſieurs autres eſpeces de gros bleds très-communs dans les provinces méridionales de France, ſoumis à la même préparation que le riz, offrent encore des productions alimentaires très-utiles dans les cas de diſette, & dont tous les hôpitaux devroient être plus abon-

damment pourvus ; ils exigent ſeulement de cuire plus long tems pour ſe gonfler tout-à-fait, & pour ſe ſécher au grand air : lorſqu'on veut le préparer comme ſubſtance alimentaire, il faut choiſir l'orge mondé de ſa peau, ainſi que les gros bleds dépouillés de leur premiere enveloppe ; & après les avoir mis en farine au moulin, la fouler dans des tonneaux qu'on ferme enſuite hermétiquement.

Cette farine d'orge &c. &c. &c. . . n'a beſoin que d'être délayée à froid, & enſuite jetée dans la marmite bouillante pendant une demi-heure, pour donner d'excellens potages farineux ; nous recommandons ſur-tout d'en faire le plus grand uſage dans une armée, du moment que la dyſſenterie commence à s'y annoncer ; c'eſt en l'ordonnant à ceux qui n'en ſont pas encore atteints, qu'on détruira l'a-

crimonie qui les produit, & qu'on les garantira d'une épidémie trop souvent mortelle.

Le maïs, ou bled de Turquie, est un gros grain qui vient par milliers sur une grosse tige très-commune en Espagne, en Provence & en Languedoc; la maniere la plus simple & la plus saine de le préparer, c'est de le faire légérement rôtir comme du café; aussi-tôt après on le pile dans de grands mortiers & on le tamise; ou s'il est possible de le faire moudre dans des moulins, l'opération est moins pénible & plus parfaite: ensuite on le foule dans des tonneaux qu'on ferme avec soin; ce genre d'aliment ainsi préparé, est d'autant plus utile, qu'outre la facilité de le cuire en peu de tems dans les marmites au bouillon, il offre encore la faculté de pouvoir se manger en poudre sans aucune autre préparation; les parti-

ſans & les troupes avancées, qui rôdent ſans ceſſe ſur les devans d'une armée, doivent toujours en avoir une petite proviſion, elle leur ſeroit d'autant plus utile que cette farine poſſéde beaucoup de ſubſtance nutritive ſous un très-petit volume : une troupe fatiguée a-t-elle beſoin de réparer ſes forces ſans diſcontinuer ſes opérations ? on peut en diſtribuer environ deux onces par homme : chacun doit manger cette farine cuite très-lentement, n'en mettre dans la bouche que peu à la fois, la promener long-tems, & la bien pénétrer de ſalive avant de l'avaler ; chaque ſoldat ou cavalier continuera juſqu'à ce qu'il en ait pris environ deux onces, & il ſe trouvera auſſi raſſaſié que s'il avoit mangé ſa ſoupe, ſon pain & ſes légumes, ſans être obligé de quitter ſon ſervice, ni perdre un ſeul inſtant à préparer ſon dîner.

C'eſt ainſi que le mangent les Sauvages du Canada ; obligés de faire ſouvent des chaſſes de ſept à huit cents lieues, durantleſquelles ils ſont les ſemaines entieres ſans tuer un ſeul animal dont ils puiſſent manger ; ils ne portent avec eux d'autres alimens que du maïs terrifié & réduit en poudre ; une petite quantité les nourrit ſuffiſamment pour ſoutenir les plus dures fatigues ſans altérer leur ſanté : ont-ils faim ? ils prennent de cette poudre dans le creux de leur main, la promenent long-tems dans leur bouche, l'avalent & continuent leur chaſſe : ce régime alimentaire dont les troupes Françoiſes, ſous les ordres de M. de Moncalme, ont vérifié & reconnu l'importance & la ſalubrité, eſt parfaitement démontré par l'air de vigueur & de ſanté qu'annoncent les Sauvages qui en font uſage. J'en ai fait l'expérience moi-

même lorſque j'aimois la chaſſe. Il m'eſt quelquefois arrivé qu'entraîné par le gibier, accablé de chaleur, de fatigue & de faim, j'ai mangé du maïs ainſi préparé, j'étois d'abord raſſaſié & j'oubliois ſouvent mon dîner ſans m'en appercevoir.

C'eſt un genre de production dont l'état major d'une armée devroit toujours être pourvu pour en diſtribuer à tous les partis ou détachemens avancés, qui ne ſont pas à portée de recevoir leur ration en pain, viande &c. ou qui ont encore moins le loiſir de perdre à faire leur ſoupe un tems deſtiné à des courſes néceſſaires : d'ailleurs les partiſans, ayant toujours la facilité de ſe pourvoir de tout ce qui eſt utile à leur nourriture dans les villages ou les campagnes voiſines, éprouvent bien rarement la moindre diſette, excepté lorſqu'ils ſont trop

près des lieux défendus par les ennemis.

Les *légumes farineux*, tels que *lentilles, pois & haricots secs*, &c. n'ont d'autre mérite que de se conserver long-tems ; mais comme il en faut un volume plus considérable pour rassasier des hommes de fatigue, on ne peut guere les considérer que comme des accessoires dont on ne doit faire provision qu'au défaut des autres.

Le *salep* est une farine mucilagineuse & très-nourrissante qu'on recueille d'une espece de petit oignon, appellé orchis, qui croît dans le Levant ; on le fait sécher à petit feu, on le dépouille de ses écorces, & sa puple reste à découvert sous la forme d'une lame de gomme arabique assez transparente. On nous les apporte en Europe, enfilés comme des chapelets, on les pulvérise, & après les

avoir paſſés au tamis, on met une livre de cette poudre tremper dans une chaudiere, avec une ou deux pintes d'eau froide; lorſqu'elle a bu cette eau froide, on y jette peu à peu de l'eau chaude, la pâte ſe gonfle par degrés au point de donner une conſiſtance ſuffiſante à ſoixante - dix ou quatre-vingt pintes d'eau, qu'il ſuffit de faire bien chauffer l'eſpace d'une heure pour la réduire en bouillie, ou plutôt en potage farineux, très-agréable, encore plus ſalutaire; cette racine en poudre ſoumiſe aux analyſes les plus exactes, a été reconnue poſſéder les qualités les plus reſtaurantes, & une ſi grande affluence de parties nutritives, que ſur huit parties il y en a au moins ſept qui ſe changent en chyle: auſſi l'ai-je vu ordonner avec ſuccès dans toutes les maladies de conſomption où il s'agiſſoit de réparer l'épuiſement de la nature,

la faculté qu'elle possede de se gonfler prodigieusement dans l'eau chaude ou presque bouillante, & de donner avec une livre en poudre de quoi faire dîner une compagnie de cinquante à soixante hommes, doit nous faire considérer cette racine comme le plus riche présent que la nature ait pu accorder aux gens de guerre. . . . Cette farine, à raison de deux gros par homme, nourrit beaucoup, rafraîchit le sang, adoucit l'acrimonie des humeurs, tempere la bile, rétablit promptement les forces, & ne produit jamais de pourriture ; elle est très-légere & possede sous un petit volume tant de substances, que sous le poids de *vingt livres* on aura de quoi nourrir six cents hommes un jour entier.

J'invite essentiellement MM. les officiers à s'en pourvoir toujours en campagne, & à faire à ce sujet des

expériences utiles, capables de constater avec évidence combien il seroit important à la santé des troupes d'en pouvoir faire usage dans les cas de disette, ou lorsque les alimens se trouvent altérés.

Son seul obstacle pour le prodiguer en campagne, c'est son excessive cherté ; je l'ai payé sept à huit francs la livre à Marseille, encore n'étoit-il pas pilé ; cependant malgré ce prix effrayant, la possibilité de nourrir cinquante hommes avec une seule livre pendant un jour doit encore faire considérer le salep comme une production précieuse à la nourriture des troupes, par la certitude de n'avoir plus de famine à craindre.

On peut faire gonfler la *farine du salep* dans du lait ou du bouillon bien chauds ; au défaut de ces deux fluides on réussira également à le détremper & le gonfler dans l'eau

chaude qu'on aura fait bouillir avec un peu de canelle, ou d'autres excroissances aromatiques, telles que l'écorce de citron ou le safran, &c. &c. pour corriger la fadeur ordinaire de cette plante farineuse, le sel ou le sucre contribuent parfaitement à la relever encore davantage.

Je finirai l'éloge de cette racine excellente par assurer que nous possédons en France le même orchis ou salep, qu'on nous apporte à grands frais du Levant; j'en ai vu beaucoup dans les environs de la Loire, & un savant botaniste, à qui j'en portai, m'assura que c'étoit effectivement le même orchis des Orientaux; je les fis sécher dans un four modérément chaud, & ayant vu avec une surprise agréable qu'il étoit devenu aussi transparent & d'un plus beau blanc que l'orchis étranger, je le réduisis en poudre pour le mélanger au lait, au

bouillon ou à l'eau chaude : il s'y gonfla exactement avec les mêmes gradations que le salep ordinaire, & me donna différents potages aussi nourrissans & aussi délicats que la racine même du Levant.

Quant aux moyens de le choisir, de le préparer & d'en multiplier la culture en France, je travaille à réunir à ce sujet beaucoup d'expériences & d'observations naturelles, que j'ai dessein de publier un jour : si les qualités supérieures de cette production nationale sont accueillies avec succès en campagne, & que l'importance de son utilité soit assez reconnue pour engager à favoriser sa culture, je crois pouvoir affirmer que le salep tout préparé ne reviendroit pas à vingt sols la livre dans le royaume. Quelle ressource étonnante pour des troupes malheureuses, obligées d'évacuer un pays ennemi, où les

vivres manquent par-tout!... Quel ſoulagement précieux pour des peuples miſérables, qui ont eu à ſouffrir tous les ravages de la guerre, des inondations, des ouragans, & des autres fléaux de la terre!.... Quel adouciſſement à l'infortune & au déſeſpoir des pauvres cultivateurs qui voient leurs réco tes & tous leurs moyens de ſubſiſtance anéantis ſans retour!

Le *cacao* eſt une eſpece d'aveline brune, dont la ſubſtance très-nourriſſante fait la baſe du chocolat; on le torréfie légérement, on le pulvériſe, & on le mélange avec du ſucre en poudre & un peu de can.l'e de vanille ou d'autres aromates; cette production étrangere, quoique très reſtaurante, ſous un médiocre volume, a l'inconvénient d'échauffer beaucoup, & de reſſerrer prodigieuſement les entrailles; ſon uſage ne peut être

utile

utile aux gens de guerre, qu'autant que le ſalep, le riz ou le biſcuit viendra à manquer; encore n'auroit-on pas la faculté d'en pouvoir diſtribuer au ſoldat à cauſe de ſa rareté & de ſa cherté; il ne paroît donc convenir eſſentiellement qu'à MM. les officiers jaloux de varier les alimens incorrupti-bles, dont il eſt toujours prudent de ſe pourvoir en campagne.

Les *tablettes de bouillon* ſe compoſent, en donnant à du bon bouillon la conſiſtance de la colle forte, par un feu doux long-tems continué; c'eſt une production de l'art très-ſalutaire & très-portative, qui réunit ſous le plus petit volume la plus grande quantité poſſible de ſucs nutritifs; c'eſt ſur-tout en campagne que les hôpitaux doivent en être abondamment pourvus ainſi que l'état-major de chaque régiment; elle offre un moyen facile de faire dans un quart-

d'heure un excellent potage très-restaurant en faisant fondre une once de ces tablettes dans un bon verre d'eau bouillante ; & par conséquent la commodité d'avoir une bonne soupe grasse dans une demi-heure en y ajoutant le pain nécessaire.

Comme le prix de cette denrée m'a paru un peu cher, & que la manipulation en est très-simple, j'ai cru devoir donner ici la méthode la plus saine & la plus incorruptible de la composer, persuadé qu'il n'y aa ucun officier ingénieux qui ne puisse dans sa famille en faire une certaine provision à un prix très-modéré, & d'une qualité supérieure à ces tablettes que l'ignorance ou la cupidité débitent quelquefois sous le nom des apothicaires les plus renommés.

« Prenez vingt livres de bon bœuf, » dix livres d'un veau déjà fort, &

» deux coqs qui ne ſoient pas trop » vieux ; coupez le bœuf & le veau » par tranches d'un demi-pouce d'é- » paiſſeur, & les rangez à ſec dans » une grande marmite, entre-mêlez- » y vos deux coqs après les avoir dé- » coupés par morceaux ».

Faites enſuite diſſoudre deux livres de *rapure de corne de cerf* dans quinze pintes d'eau commune juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite en diſſolution limpide très-gluante, & auſſi tranſparente que du verre ordinaire : paſſez cette décoction au travers d'un gros linge, verſez-la dans votre marmite, & vous acheverez de la remplir avec de l'eau pure.

Couvrez votre marmite, & lutez ſon couvercle avec de la pâte de farine groſſiérement pêtrie .... ; faites bouillir le tout à un feu doux, dix ou douze heures ; découvrez-la pour examiner ſi les os ſe détachent fa-

cilement de la viande ; si l'on s'apperçoit qu'ils y soient attachés, on lui donnera encore une heure de cuisson.

Séparez ensuite les os de la viande ainsi que des morceaux de volaille ... ; hachez très-fin toute la chair que vous en avez tirée pour la porter à la presse & en exprimer tous les sucs qui pourront en sortir ; au défaut d'une presse commode, on pourra y suppléer facilement en étendant peu à peu de la viande hachée dans de gros torchons neufs, & en la faisant tordre à force de bras par deux personnes qui aient du nerf. L'opération n'en sera qu'un peu plus pénible. Recueillez soigneusement tout le suc qui en sortira ; mêlez-le avec le bouillon qui a resté dans la marmite, & passez le tout au travers d'un tamis afin d'en séparer les petits os, les fondrilles & les petits mor-

ceaux de viande qui ont échappé à la presse. Laissez ensuite refroidir le consommé jusqu'au lendemain.

Votre gelée étant refroidie, enlevez-en avec soin toute la graisse que vous trouverez au-dessus (qui peut s'employer à d'autres objets de ménage), jetez dans votre marmite le sel & le poivre qu'on jugera nécessaires, & faites rebouillir votre gelée à petits bouillons en la remuant sans cesse avec une cueiller de fer ou d'autre métal, jusqu'à ce qu'elle s'épaississe au point de se coaguler dans deux minutes lorsqu'on en verse quelques gouttes sur le bord d'une assiette froide; continuez toujours à remuer votre gelée sur un feu doux jusqu'à ce qu'elle soit ferme & brune; car il ne faut que cinq minutes pour la brûler & lui donner un goût âcre très-désagréable, qu'on ne remarque que trop dans la plupart des tablettes

de bouillon qui se vendent de tous côtés. On évitera cet inconvénient, qui rend le bouillon mal-sain, en ne discontinuant plus de remuer sa gelée, depuis le moment qu'elle aura pris un peu de consistance jusqu'à l'instant où elle aura reçu son entiere cuisson.

Retirez alors la marmite du feu, & quand elle sera à demi-réfroidie, versez-la sur une planche de bois de chêne, autour de laquelle vous aurez posé un petit rebord d'un pouce de hauteur. On peut également se servir de cinq ou six grands plats qui aient un fond plat & uni; versez-y votre gelée avant qu'elle soit prise, & laissez-la s'y refroidir & s'y coaguler à l'épaisseur d'un pouce; découpez-la ensuite en morceaux quarrés plus ou moins longs, que vous acheverez de faire sécher parfaitement dans un four qui n'ai plus qu'une douce chaleur (tel qu'il est ordinairement après

qu'on en a sorti le pain); il y aura été exposé à peine une heure qu'il aura acquis la consistance dure & friable de la colle d'Angleterre; elle possédera la qualité d'être incorruptible deux ou trois ans, pourvu qu'on la tienne dans des lieux très-secs, & offrira dans tous les tems une ressource sûre & facile pour faire du bouillon & de la soupe grasse, lorsqu'on ne peut se procurer de viande fraîche. –

Les états-majors & les hôpitaux d'une armée devroient la renfermer dans des barils hermétiquement bouchés, pour en conserver toutes les qualités restaurantes & salutaires: les hôpitaux ambulans devroient sur-tout en être abondamment pourvus, par la difficulté qu'ils éprouvent souvent à se procurer sur le champ les denrées ou les alimens de nécessité urgente; le bouillon qu'on en retire

en les faiſant fondre dans l'eau bouillante, eſt tout auſſi bon que celui qu'on peut faire avec de la viande fraîche; on veillera ſeulement à ce que la quantité de tablettes ſoit ſuffiſante pour le volume d'eau : la proportion la plus exacte ſeroit une once par homme, délayée dans dix à douze onces d'eau bouillante; on ſent à merveille que plus on met de matiere, plus le bouillon a de force & de conſiſtance.

Telles ſont les productions alimentaires les plus importantes à la conſervation des troupes, & les plus propres à les nourrir facilement, dans le cas où l'on ſeroit expoſé à manquer de vivres.



CHAPITRE XVI.

Siege d'une ville.

TOUT ce que le fer, le feu, la famine & la peste offrent de plus affreux semble se réunir pour dévorer les malheureux habitans & les troupes renfermées dans les villes assiégées, lorsqu'elles résistent longtems bloquées dans une enceinte resserrée, n'ayant d'autres vivres que ceux qui sont dans la place ; l'espoir de résister toujours davantage oblige à diminuer la ration des soldats, qui mangeant beaucoup moins, & fatiguant beaucoup plus, dépérissent bientôt à vue d'œil ; l'air corrompu par le nombre des habitans & des troupes entassés quelquefois les uns sur les autres, privés de tous les moyens

nécessaires à la propreté ; . . . . . l'infection qu'exhalent les cadavres des malheureuses victimes de la guerre, qu'on n'a pas le tems d'enterrer, ou des animaux qui périssent de fatigue ou d'inanition . . . . . , porte enfin la peste dans la plupart des hommes dont le sang enflammé par les fatigues sans relâche, vicié par des alimens ou des eaux corrompues, repompant par les pores & le gosier toutes les vapeurs infectes, ne tarde pas à développer quelquefois ce bubon pestilentiel qui caractérise la peste.

Heureusement cette derniere calamité n'arrive pas souvent, parce qu'il est rare que les villes assiégées résistent & souffrent assez long tems pour la faire naître, mais cela étant arrivé, peut se revoir encore : on doit donc rechercher les moyens d'en prévenir les horreurs.

D'un autre côté, les assiégeans or-

dinairement campés devant la ville, ou ſervant à la tranchée, ſont à la vérité ſouvent accablés de travaux pénibles & dangereux, des inondations & des incurſions ennemies des eaux croupiſſantes, & de la plupart des maux qui ſe rencontrent dans un mauvais ſol; mais ils n'ont preſque rien à ſouffrir de la diſette, ni de l'altération des alimens; occupans un grand terrein, l'air qu'ils reſpirent eſt très-rarement infecté, & s'ils ont jamais à redouter la peſte, c'eſt lorſque ce fléau, ayant pris naiſſance dans l'intérieur de la ville aſſiégée, répand bientôt ſon poiſon dans tous les êtres qui l'environnent, qui ſe trouvent dans ſon enceinte & reſpirent ſon venin mortel.

Les aſſiégeans diſſiperont facilement leurs craintes, en exécutant à la rigueur toutes les précautions de ſanté que nous avons expoſées aux

chapitres de la salubrité & de la propreté des camps.

Mais, à l'égard des villes assiégées qui voudront résister long-tems, sans y éprouver les trois fléaux les plus destructeurs de l'espece humaine, le vrai moyen de les éviter exige des attentions suivies dont nous allons détailler les plus importantes.

1°. Du moment qu'une ville prévoit avoir à essuyer un siege, le commandant doit mettre en usage tous les moyens possibles de se procurer une abondance de vivres secs, tels que bleds, seigle, orge, avoine & autres grains qu'il faut promptement réduire en farine pour en faire remplir de grands tonneaux à coups de masse.

2°. Faire préparer tous les magasins nécessaires pour y déposer les farines & autres productions alimentaires dont la qualité & la quantité

seront relatives au nombre des assiégés, tant bourgeois que militaires; faire nétoyer ces magasins, les purifier de toute mauvaise odeur, s'ils en ont, les faire remplir & en ferrer les portes & autres ouvertures; de maniere à n'être ouvertes que par ordre supérieur.

3°. Faire réduire & préparer en *biscuit* une partie de la farine, afin que, dans des momens de crise où l'on n'a pas le tems de cuire du pain, on ait toujours de quoi y suppléer pour l'instant; étant sec & bien cuit, on l'enfermera dans des tonneaux qu'on rangera dans le lieu du magasin qui paroîtra le plus sec en les posant sur des madriers.

4°. Faire préparer, ainsi que je l'ai annoncé au chapitre précédent, une quantité suffisante de riz cuit & sec..., de légumes farineux, de maïs, de salep, & de tablettes de bouillon,

ainſi que tous les alimens qui ſont de bonne garde ſans être ſujets à s'altérer.

5°. S'il y a une trop grande quantité de beſtiaux dans la place, en faire tuer une partie pour les réduire en tablettes de bouillon, & ſi l'on prévoit n'avoir pas aſſez de fourrages pour nourrir le reſte, on commencera par en tuer chaque jour ce qui ſera néceſſaire à la ſubſiſtance de la place, & ſi les fourrages viennent à manquer tout-à-fait, on achevera de tuer tous les beſtiaux qui reſtent qu'on fera ſaler ſur le champ.

6°. Il ſera très-important à la ſanté des troupes de pouvoir fournir les magaſins de légumes abondans, tels que riz, lentilles, gros bleds, pois, feves, haricots, carottes, & tous ceux qu'on pourra ſe procurer aux environs; ces productions légumineuſes nourriſſent & rafraîchiſſent,

purifient le ſang enflammé des ſoldats, & préviennent les épidémies qui réſultent d'un ſang échauffé, incendié & corrompu par tous les genres de putréfaction, qui ſont difficiles à éviter durant un long ſiege.

7°. Le commandant donnera les ordres néceſſaires pour que tous les magaſins publics & particuliers ſoient régis & adminiſtrés de maniere à prévenir la fraude ou le pillage, & à ce que toutes les denrées y ſoient viſitées chaque jour, & tenues dans l'état le plus analogue à leur ſaine conſervation; les obſervations que j'ai recueillies à ce ſujet exigent trop de détails pour pouvoir les expoſer dans ce petit Ouvrage.

8°. Il ſera très-prudent de faire ſortir de la place tous les habitans & chevaux hors d'état d'y ſervir, & tous les individus quelconques, tant en hommes, femmes, enfans, vieillards

ou animaux qui, ne pouvant être d'aucune utilité dans une place, n'y servent qu'à consommer la plus grande partie des provisions; cette rigueur ne doit pourtant avoir lieu qu'autant que la possibilité de résister long tems avec une forte garnison exigeroit, pour le salut de la ville, qu'on en fît sortir les bouches inutiles.

9°. Il faut faire couvrir avec des poutres mises en chevron toutes les sources & les puits ou citernes destinées à la boisson des assiégés, afin d'empêcher qu'aucune bombe ou autres ordures ne viennent les altérer ou les empoisonner; si les eaux y sont rares, il sera nécessaire d'y placer un corps-de garde, pour empêcher qu'on n'y jette rien qui puisse les troubler ou détruire leur salubrité; il sera par conséquent très-utile de défendre, sous des peines séveres, d'y rien laver en linge, ou autres objets qui puissent

les salir, en prescrivant des lieux plus commodes pour blanchir le soldat.

10°. On évitera, comme le fléau le plus redoutable, tout ce qui tend à corrompre l'air d'une ville, en y faisant observer avec rigueur les principes d'une propreté sévere, & comme dans des momens de siege on ne peut pas perdre son tems à faire balayer les rues, on ordonnera aux propriétaires des maisons de faire un trou dans leur cour pour les y enterrer jusqu'à la fin du siege : les moyens de purification annoncés au chapitre de la propreté des camps doivent y être observés avec autant d'exactitude que les tems, les lieux & les circonstances le permettent, & dans ces momens de calamités c'est toujours au médecin & au commandant de la place que doit être dévolu le droit de connoître & ordonner tout

ce qu'il croit néceſſaire pour y conſerver ſans ceſſe l'air le plus pur, & les eaux les plus ſalutaires, &c. &c.

11°. C'eſt en conſéquence du même principe, qu'obligé d'enterrer les hommes dans l'intérieur d'une place, il ſeroit néceſſaire de couvrir de chaux vive les corps morts ou tués, tant militaires que citoyens ; ils ſeroient d'abord conſumés, & ne riſqueroient jamais de répandre la moindre infection dans la ville; j'ai vu ce point, preſque toujours négligé, produire cette foule de maladies putrides & contagieuſes qui ſont périr tant de monde, & auxquelles les troupes ne ſont que trop ſouvent diſpoſées par l'altération des humeurs & l'inflammation du ſang, que cauſent les mauvais alimens dont on fait uſage; l'air une fois infecté les rend encore plus déſeſpérantes en privant les malades du fluide le plus reſtaurant,

le plus propre à les ſoulager, & en répandant ſous les complications les plus meurtrieres l'épidémie dans toute une armée.

12°. Enfin un commandant doit également viſiter & ſe faire rendre compte de l'état journalier des proviſions de la place, afin d'en diriger la conſommation en raiſon du tems qu'il croit pouvoir tenir, & des ſecours qu'il peut encore eſpérer; s'aſſurer ſi la pharmacie des hôpitaux militaires eſt bien pourvue de tous les médicamens les plus néceſſaires aux maladies & aux bleſſures, & de chirurgiens ou autres officiers de ſanté, aſſez nombreux pour les panſer & ſoigner chaque jour....... Tels ſont les principes de ſanté des garniſons aſſiégées.



CHAPITRE XVII.

Combats & Batailles.

SI le ſecret qui fait la sûreté des opérations de la guerre n'obligeoit pas à éviter tout ce qui tend à les annoncer, il ſeroit avantageux à la ſanté des troupes de les diſpoſer d'avance aux combats & aux batailles, par une nourriture plus ſolide & plus reſtaurante que celle dont elles ſont journellement uſage ; les fatigues violentes qu'on y éprouve, la néceſſité de reſter quelquefois un jour entier ſans manger, les chûtes, les bleſſures & autres accidens inévitables, la pluie, la chaleur, la pouſſiere, la fumée, la ſoif, la faim & la douleur ; tout ſemble y contribuer à l'épuiſement des hommes,

qu'il feroit très-prudent de prévenir autant qu'il est possible.

Ne pourroit-on pas sans imprudence se concerter sécrétement avec un munitionnaire-général qui, sous prétexte de défaut de fourrages, feindroit d'être obligé de tuer la moitié des bestiaux pour conserver l'autre, & augmenteroit la ration du soldat & des cavaliers, deux ou trois jours durant le combat ?

Seroit-il impossible qu'il augmentât les rations de viande & de pain, sans rien dire, ou tout au moins qu'il en séparât entiérement les os, pour leur donner à bon poids une plus grande abondance de nourriture solide sans qu'on pût s'en appercevoir ?

Ne pourroit-on pas, sous prétexte de conservation de santé ou de préservatif d'épidémie, leur distribuer du maïs rôti, ou tous autres grains farineux, qui augmenteroient d'autant leur

ſubſiſtance & leurs forces, & faire uſage de tous les moyens les plus propres à les fortifier ſans leur en dévoiler le myſtere ?

Wanswieten & pluſieurs autres médecins habiles ont judicieuſement obſervé que les bleſſures d'une bataille, précédées de mauvais alimens ou de fatigues aſſommantes, étoient preſque toujours incurables... En effet comment des corps épuiſés par tant de travaux & ſi peu de réparation pourront-ils réſiſter vigoureuſement à des dangers & à des fatigues encore plus violentes ? on en préviendra facilement les influences meurtrieres, en faiſant obſerver le plus qu'il eſt poſſible les précautions ſuivantes.

Lorſqu'on prévoit qu'il y aura dans peu une affaire générale ou particuliere, il ſera très-utile de n'exiger des troupes que le ſervice le plus néceſſaire, en allégeant & évitant

tout ce qui peut échauffer ou fatiguer les hommes sans nécessité. Il faut, après de longues fatigues, que, semblables au prudent Athlete, ils reprennent haleine pour ne pas succomber sous de violens efforts; ou que, semblables au sage Turenne, ils calment quelques instans leur esprit & leur sang pour leur donner cette force & cette vigueur nouvelle, capables d'étonner l'ennemi & de renverser les obstacles: des hommes frais se soutiennent plus long tems au combat, bravent plus facilement la faim, la soif, la douleur, &c. &c. &c. Leur sang qui n'éprouve d'autre inflammation que celle du jour, est plutôt calmé; leurs blessures moins enflammées sont plus rarement mortelles, & se guérissent plus promptement, & toutes les maladies militaires n'ont plus ces caracteres violens de fievres ardentes, putrides ou malignes, qui ne

ſont ſouvent que trop générales. C'eſt ainſi qu'en augmentant la maſſe des forces humaines, par la quantité des alimens & la modicité des fatigues, on gagnera plus de victoires éclatantes, on fortifiera le ſang précieux du ſoldat, on aſſurera la conſervation des hommes, & on ſauvera tous les guerriers de cette foule inévitable de maladies dont la moitié ſont meurtrieres lorſque les ſujets ſont exténués.

CHAPITRE XVIII.

Inſpiration & modération du courage.

Le cœur de l'homme eſt un organe capable de s'échauffer ou de s'attiédir, de s'allumer ou de s'éteindre, de s'embrâſer ou de s'anéantir. Une parole,

parole, un geste, un cri prononcé par un général plein de génie ou d'enthousiasme vont inspirer le courage ou l'effroi à cent mille hommes, & produire ou les actions les plus étonnantes, ou les désastres les plus affreux : l'esprit des guerriers est une idole qu'il faut étudier & connoître pour la diriger ou la renverser à son gré.

Qu'un grand capitaine, chéri des soldats, possede le rare talent de manier leurs armes, pour les disposer sans effort aux plus grandes choses, c'est alors qu'il a droit d'espérer les plus brillans succès, la reconnoissance des peuples, & la bienfaisance des souverains.

Après les moyens que j'ai indiqués dans le chapitre de la *valeur*, ceux qui contribuent le plus à l'inspiration du courage sont d'étudier & connoître à fond l'esprit, les mœurs & la

maniere générale de voir & de sentir des hommes que l'on commande. Qui peut avoir vu sans admiration le vertueux Washingston accueillir tous les préjugés utiles, fortifier des opinions révérées, saisir toutes les circonstances heureuses pour rendre enfin la paix & la liberté au nouveau monde que tant de conquérans avoient égorgé; épuiser, miner, & anéantir les troupes Angloises, sans trop donner au hasard des combats; inspirer & fortifier sans cesse la confiance, le courage & l'amour de la patrie à des corps nombreux & sans discipline, qui avoient sans cesse à souffrir & l'oppression & l'indigence ?

A des hommes barbares comme les Russes il fallut un Czar Pierre, pour porter dans leurs ames les germes des sciences, des arts & des talens militaires; c'est en n'exigeant jamais d'eux au-delà de leurs forces & de

leurs préjugés, qu'il parvint à en former de bonnes troupes, & qu'en les accoutumant par degrés à toutes les fatigues & les dangers des armes, il forma l'état militaire le plus vaillant & le mieux discipliné.

Ce que peut sur des sujets barbares un prince de génie, doué d'une ame forte & sensible, est non-seulement possible à un bon général, mais facile à l'officier chéri du soldat, qui sait également profiter de toutes les circonstances heureuses capables de contribuer aux succès des expéditions générales, ou des actions particulieres? N'a-t-on pas vu Henri IV dire à ses soldats, avant la bataille d'Ivri, *mes amis...., remarquez bien mon panache blanc, si vous le suivez, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur & de la victoire?* N'avons-nous pas admiré la superbe & courte harangue de cet éloquent général, qui

cria d'une voix forte à ses soldats : *mes enfans, voilà les ennemis, si vous ne les tuez pas, ils vous tueront.*

N'avons-nous pas vu un jeune commandant de corps, chargé de faire escalader une place, dire à un de ses grenadiers plus intrépide que réfléchi : « *ami, voilà une echelle, tu la » placeras dans tel endroit, on te criera : » qui vive ; tu ne répondras pas, la sen» tinelle te tirera & te manquera, tu » iras à elle, tu la tueras, & nous som» mes à toi* »... ; tout ce qu'il avoit dit arriva ; le grenadier, vivement convaincu, par l'attachement & la confiance qu'il avoit en son officier, que tout ce qu'il lui avoit prédit étoit immanquable, monta sur le rempart, tua la sentinelle & fut aussi-tôt suivi du reste de la troupe qui l'emporta, sans perdre un seul homme, avant que les troupes de la place eussent eu le tems de s'y transporter.

Nous avons enfin vu, plus récemment encore, un simple poissonnier de Marseille, dans le tems où les besoins de faire des matelots pour les vaisseaux de la marine Françoise forçoient à enlever tous les pêcheurs de la côte, les haranguer avec un succès étonnant. Un esprit de discorde s'étoit glissé parmi les habitans; personne ne vouloit s'enrôler ni marcher; & le peuple paroissoit disposé à une sédition dangereuse, lorsque C..., homme du commun, gagné par l'esprit du patriotisme, monta sur une grosse pierre, & dans le jargon du pays cria à la populace ameutée: ..... *mes vrais amis, notre bon Roi a besoin d'un coup de main, allons le lui donner.* Ce seul mot, dit & prononcé dans le ton & le style le plus analogue à flatter la vanité de ces gens rustiques, leur fit faire, par l'espoir de sauver un roi du naufrage,

ce que la rigueur des loix, la force des tourmens, jointe à l'idée de l'esclavage, ne leur auroient jamais inspiré; ils vinrent tous sur le champ s'engager en foule avec cet air de satisfaction & de bravoure qui annonce l'homme intrépide & courageux.

La religion même est d'un grand secours à l'homme de génie pour porter les guerriers aux actions les plus héroïques; les augures de Rome & de la Grece entiere y décidoient du destin des mortels. Les oracles de Delphes ou d'Athenes inspiroient un courage intrépide à des hommes crédules, & les soldats de Siam, à l'aide des cicatrices religieuses dont leurs bras nerveux sont couverts, se croient invulnérables, & sont dans le fait très-redoutables dans les combats; enfin nous avons vu, dans les guerres dernieres, un aumônier s'avancer à la tête de son régiment, au moment

d'aller à l'ennemi, & leur dire d'une voix ferme & affectueuse....; *mes chers, enfans je vous donne ma bénédiction, mais sur-tout souvenez-vous bien que le bon Dieu n'a jamais reçu de....; dans son paradis;* chaque soldat se mit à rire, & dans le vrai tous se battirent comme des Césars.

Il n'y a pas jusqu'aux préjugés dont un homme de génie ne puisse tirer grand parti. César commandoit une armée remplie d'esclaves superstitieux; tous étoient dans la ferme persuasion qu'un choc violent, une tempête, ou une chûte, étoient l'augure des désastres les plus affreux; il s'embarqua pour l'Afrique; en abordant le rivage de cette partie du monde, il veut descendre du vaisseau, fait un faux pas & tombe la face contre terre; toutes ses troupes alarmées commençoient à présager déjà les plus sinistres événemens, lorsque César,

ſans ſe relever, embraſſant la terre avec ſes deux bras, s'écria avec véhémence,... *Afrique, je te tiens; tu ne m'échapperas pas.*

Enfin le plus haut point d'élévation, du courage le plus ſublime, c'eſt l'héroïſme ou le ſacrifice volontaire de ſa vie pour le ſalut d'une armée ou la proſpérité de ſa patrie. Oſerai-je en citer ici un exemple qui fut trop long-tems oublié : celui du chevalier d'Aſſas, capitaine au régiment d'Auvergne; ce brave officier commandé de grand'garde pour éclairer les mouvemens de l'armée ennemie, marche à la tête de cinquante ſoldats; arrivé à ſon poſte, il détache une patrouille de cinq hommes avec ordre de revenir dans une demi-heure lui rendre compte de ce qu'elle auroit apperçu; la demi-heure s'étant écoulée ſans que cette patrouille fût de retour, il en renvoya une ſeconde

avec ordre de rappeller la prémiere & d'être de retour dans un quart-d'heure; ce tems étant encore expiré sans voir personne revenir, il se fait suivre de loin par le reste de sa troupe, & marchant seul, à cinquante pas d'eux, durant la nuit obscure, il leur avoit donné l'ordre de ne faire feu que lorsqu'il le leur commanderoit; il eut à peine fait trois cents pas qu'il tomba seul dans une embuscade ennemie, il vit s'élever sur sa poitrine trente baïonnettes, & une voix qui lui crie : *si tu dis un mot, tu es mort ....* Cet homme sublime, pour sauver sa troupe & l'armée entiere, s'écria aussi-tôt :... *Auvergne, feu, voilà les ennemis*; & au même instant il expira sous trente coups de baïonnettes, & peut-être aussi par le feu de ses propres gens qui tirerent au même tems sur lui : cette premiere escarmouche mit bientôt sur pied toute l'armée Fran-

çoiſe qui, ſans le ſacrifice de ce généreux guerrier, eût été égorgée en chemiſe au milieu de ſon camp ſans avoir eu le tems de prendre ſes habits ni ſes armes .... O vertueux d'Aſſas, mon ame s'enflamme en ſongeant au ſacrifice certain que tu fis de ta vie pour ſauver celle de tes ſemblables : ſi tu fuſſes né Romain nous ſaurions tous ta mort héroïque ; le ſénat eût décoré ta tombe & dreſſé des trophées dignes de toi : puiſſent tous les militaires ſenſibles ſe pénétrer de cette ſublime grandeur d'ame, qui enfante parfois un héros.

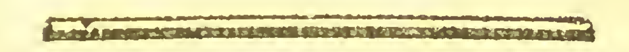
C'eſt encore plus dans les calamités ou les déſaſtres d'une armée que l'homme de tête trouve un champ digne de ſon génie ; celui qui ſait faire naître l'enthouſiaſme dans les ſuccès ſaura également ranimer la valeur dans les revers imprévus ; un mot, un geſte, un air de confiance, ont ſou-

vent suffi pour redonner une ame intrépide à des hommes découragés. Le point important c'est de calmer promptement l'effroi du soldat pendant le danger, soit en lui faisant précéder une troupe fraîche pour lui donner le tems de reprendre haleine, soit en ranimant le courage par des propos mâles, pleins d'assurance & d'intrépidité, soit enfin en déclarant que le premier qui fera mine de vouloir s'arrêter aura sur le champ la tête cassée d'un coup de pistolet; ce moyen, j'en conviens, est violent, mais il est nécessaire de faire envisager au lâche une mort certaine pour sauver la vie à des milliers de braves gens, en les déterminant à affronter un danger incertain, pour éviter un sort plus affreux. L'expérience ayant déjà démontré toute l'excellence de ce parti, il sera donc avantageux d'opposer

toujours au mal de la peur une crainte plus redoutable encore.

Vers la fin d'un combat ou après une bataille, les officiers doivent s'attacher à calmer l'effervescence du soldat pour diminuer autant qu'il est possible cette fougue d'un sang impétueux qui l'exalte, l'enflamme & incendie tout le corps humain : c'est alors que l'ordre & la subordination sont d'un secours éminent pour le retenir, le calmer, & l'empêcher de se livrer à tous les excès révoltans qui suivent presque toujours la victoire, ou aux terreurs trop vives qui accompagnent une déroute. Ces moyens de modération sont absolument nécessaires pour prévenir le grand nombre de fievres inflammatoires qui en sont les suites ordinaires, & conserver à des troupes vaincues ce sang froid du courage qui seul peut les rendre capables

de recommencer un combat plus heureux.



CHAPITRE XIX.

Panſement des bleſſés.

Du moment qu'une bataille eſt gagnée ou perdue, les chirurgiens attachés à chaque brigade ſe tranſportent auſſi-tôt ſur le champ du combat avec des chariots deſtinés au tranſport de tous les bleſſés ou des mourans qui donnent encore eſpérance de vie ; ils ont quelquefois les inſtrumens & ſecours les plus néceſſaires pour le moment, mais le défaut de tant de commodités, les cris lamentables des agoniſans, & nombre de circonſtances fâcheuſes ont preſque toujours décidé à faire tranſporter tous les bleſſés à

l'entrepôt général, avant de leur donner les moindres secours.

Cette méthode est trop meurtriere pour ne pas annoncer en quoi elle peche, & quels seroient les moyens d'y remédier d'une maniere facile, capable de conserver beaucoup de soldats. Pendant le tems qui s'écoule au transport des blessés, leur sang se perd, leurs forces s'épuisent & une blessure ordinaire qui, pansée sur le champ de bataille, n'eût pas été huit jours à se cicatriser, devient presque toujours mortelle, tant par le sang que l'homme a perdu, que par les cahotemens violens d'un chariot sur lequel ils sont entassés, heurtés & meurtris de tous les côtés.

Le peu de soin qu'on a dans ces momens douloureux en confondant un homme qui pousse des cris lamentables avec ceux qui souffrent peu, aggrave le mal de ces derniers qui,

ayant reçu une blessure du même genre, craignent sans cesse d'éprouver le même sort.

L'entrepôt des blessés m'a toujours paru trop éloigné du champ de bataille : un seul sera toujours insuffisant, & l'on ne rendra les secours plus prompts & les pansemens plus faciles qu'autant qu'on établira plusieurs entrepôts de distance en distance, afin qu'on puisse procéder sur le champ à la réduction des fractures & aux opérations de l'art. Plutôt on peut panser les blessés, plus on en guérit: on ne pourra jamais apprécier combien un quart-d'heure gagné est précieux pour conserver beaucoup de monde.

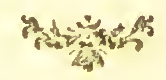
Il seroit facile de sauver la plus grande partie des blessés qui expiren sur un champ de bataille, si dans chaque campagne on chargeoit un bas-officier de linges préparés, im-

bibés d'un baume ſpiritueux & de bandes pour envelopper les bleſſures du moment qu'elles ſont arrivées ; le déchirement des chairs n'ayant pas le tems de s'altérer aux influences de l'air, du ſoleil, de la pouſſiere, &c. &c. &c. ſeroit d'abord revivifié par les principes fortifians d'un baume ſpiritueux ; & le ſang, n'ayant pas le tems de ſe perdre, conſerveroit les forces & les moyens de cicatriſer plus promptement les bleſſures, en y portant avec plus d'abondance les ſucs analogues à leur réunion.

D'un autre côté des chirurgiens, munis des objets les plus urgens, pourroient parcourir les derrieres de l'armée & donner à ceux qui auroient reçu des bleſſures graves ou des fractures dangereuſes les premiers ſecours néceſſaires pour les empêcher d'empirer.

Ces deux moyens faciles ſeroient

ſuffiſans dans toutes les actions importantes pour empêcher que la plupart des bleſſures ne deviennent mortelles, & pour ſauver la moitié des bleſſés qui expirent ſans ſecours ſur le champ de bataille, en perdant inſenſiblement tout leur ſang ; on y trouveroit encore l'avantage certain de voir les bleſſures, les diſlocations, les fractures plus promptement guéries ; les hôpitaux, moins engorgés, ſeroient mieux ſervis... Les hommes, bientôt rétablis, rejoindroient plutôt leurs drapeaux, l'état enfin conſerveroit une foule de braves gens qui périſſent preſque toujours victimes de notre négligence ou de notre inhumanité.



CHAPITRE XX.

Chariots des blessés.

Les *chariots* dont on se sert pour transporter les blessés, après une affaire, sont plutôt capables d'aggraver l'état des malades que de les soulager; pressés sans ordre sur un même char, n'ayant rien qui les soutienne, s'entre-heurtant l'un l'autre, éprouvant des cahotemens affreux par l'inégalité des terreins où l'on passe; n'ayant devant eux d'autre image que celle de leur sang, qui se perd sans retour, & d'autre but qu'une mort presqu'inévitable....; leur sort est fait pour inspirer la pitié la plus douloureuse.

Sans vouloir critiquer tous les inconvéniens des chariots employés

aujourd'hui, je me bornerai à donnr ici un modele plus approprié aux blessures foibles & aux blessures graves, qui réunit tous les avantages d'un transport facile, diminue beaucoup les cahotemens, & offre les moyens les plus salutaires de conduire des blessés à l'entrepôt militaire, sans danger de multiplier leurs souffrances.

La seule inspection de la fig. I. planch. I. suffit pour démontrer tous les avantages de sa construction : A. B. & C. D. sont deux grosses barres de fer élastique, qui, portant sur les deux essieux E. F. & G. H. en forment la principale charpente ; trois ou quatre madriers I. posés en long sur les deux barres de traverse servent de sieges à ceux qui n'ont reçu qu'une blessure peu grave ; plusieurs piquets de 18 à 20 pouces de longueur, plantés sur les deux bords extérieurs des madriers,

offrent des appuis sûrs & commodes à tous les bleſſés qui peuvent les embraſſer d'un bras, ne courant plus le danger de s'entre-choquer : telle eſt la partie ſupérieure du chariot, qui doit être élevée à cinq pieds de terre pour favoriſer l'exécution des ſoupentes inférieures.

Les ſujets qui, au lieu d'une ſimple bleſſure, ont eſſuyé des diſlocations, des fractures ou des accidens plus graves, ne peuvent être tranſportés commodément & ſainement que dans des branles ſuſpendus, capables d'amortir la violence des cahotemens. Le modele que j'annonce eſt ſuſceptible de réunir un cadre en fer *a. b. c. d.* deſtiné à fixer des ſangles larges & ſouples. Les bords du cadre doivent être rembourrés de maniere à ne faire éprouver aucune contuſion à ceux qui y ſont placés : ce cadre, de 8 à 9 pieds de longueur, ſur 3 pieds

de large, doit avoir à chaque coin un gros anneau de fer destiné à recevoir quatre cordes grosses, mais souples, qui sont fixées aux extrémités des deux barres A. B. & C. D. Ces deux barres, ayant leurs extrémités prolongées sans aucun appui, depuis le point fixe où elles portent sur l'essieu, feront l'effet d'un ressort, si le fer qu'on y a employé est naturellement élastique, ou choisi de nature à fléchir sans se rompre; le cadre qu'on y peut suspendre éprouvera beaucoup moins de cahots tant à cause des barreaux flexibles auxquels il est suspendu, qu'à raison de la souplesse des cordes & du cadre lui-même; les mouvemens, devenus moins violens, seront presqu'insensibles, à l'aide des sangles dont il est garni, qui doivent en former le siege... Enfin le balancement horisontal & perpétuel du cadre, durant la marche, achevera de contra-

rier les cahotemens perpendiculaires que la voiture éprouve, & les réduiront au point de ne pouvoir plus être incommodes à ceux qu'on y a placés, ni susceptibles de rendre leurs blessures plus dangereuses.

C'est dans ces cadres suspendus que les blessés qui souffrent le plus doivent être placés : ils y seroient encore moëlleusement, s'il étoit possible d'y placer un matelas ; mais, à défaut de ce dernier meuble on fera toujours bien de faire garnir le dessus du cadre avec quelques bottes de foin suffisantes pour asseoir les hommes estropiés, & soutenir plus commodément les parties du corps qui ont été les plus maltraitées.

Ces chariots doivent être suivis de plusieurs officiers de santé pour donner du soulagement à ceux qui souffrent le plus, & les placer dans la situation la plus favorable. Leurs se-

cours feroient prefqu'inutiles durant le tranfport, fi, d'après les moyens que j'ai indiqués, on pofoit le premier appareil fur le champ de bataille, au même inftant où l'homme vient d'être bleffé ; pratique très-falutaire qui fauveroit beaucoup de gens perdus faute de foins.

Quant à MM. les officiers, il leur fera toujours avantageux de fe pourvoir, par leurs domeftiques, de quelqûes brancards fabriqués en bois verd pour fe faire tranfporter par deux hommes capables de les enlever du champ de bataille, du moment qu'ils font hors de combat. C'eft la maniere la plus fûre & la plus douce dont on puiffe porter des bleffés ; tous les corps militaires devroient en avoir à leur fuite lorfqu'ils font en campagne.

Tels font les moyens les plus falutaires & les moins difpendieux de

transporter les hommes blessés ou estropiés : si le modele que j'offre d'un chariot à cadre suspendu est jamais exécuté en campagne, les avantages qu'on en retirera, tant pour le soulagement des malades que pour la conservation des troupes, dédommageront amplement de la modique dépense qu'ils pourront occasionner.

CHAPITRE XXI.

Rafraîchissemens des Troupes.

Des chaleurs assommantes, des marches forcées, les travaux d'un siege, une bataille ou des combats, jettent le sang dans un tel état de fermentation & de bouillonnement qu'il en résulte presque toujours nombre de maladies inflammatoires, lorsqu'on

qu'on ne s'empreſſe pas à rafraîchir les troupes après des fatigues trop vives ou trop prolongées : ce principe toujours négligé eſt d'autant plus important que les trois-quarts des bleſſures que l'on reçoit dans un tel état d'inflammation sont ſujettes à la gangrene, & deviennent preſque toujours mortelles ou incurables.

Du moment qu'une troupe eſt de retour d'une marche forcée, d'un combat ou de toute autre fatigue violente, il faut néceſſairement lui donner un peu de repos & en employer les inſtans à rafraîchir les hommes & les chevaux par les moyens les plus prompts à ſe procurer.

Le *vinaigre* mélangé avec de l'eau offre ſans contredit le rafraîchiſſement le plus facile & le plus certain pour les gens de guerre, excédés de fatigues & de chaleurs; deux onces de

vinaigre par pinte d'eau ſont ſuffiſantes pour lui donner toute l'acidité néceſſaire à calmer la fougue d'un ſang exalté : on recommandera aux troupes d'en boire peu à la fois & ſouvent, mais non pas d'en avaler une pinte d'un ſeul trait, ce qui pourroit leur cauſer des péripneumonies, ou fauſſes fluxions de poitrine très-dangereuſes ; cet acide végétal poſſédant au premier degré toutes les qualités antiputrides, purifie le ſang, & donnant aux humeurs plus de fraîcheur & de conſiſtance, prévient en été toute eſpece de gangrene parmi les bleſſés.

C'eſt enfin une de ces productions importantes dont Hyppocrate & Boherrave faiſoient le plus grand cas ; elle doit être d'autant plus précieuſe aux troupes que la plupart des maladies militaires, étant du genre inflammatoire, ont beſoin d'un rafraîchiſſe-

ment acide & puiſſant pour tempérer la bouillante circulation du ſang, & empêcher la corruption de toutes nos humeurs ; on ne ſauroit donc en être pourvu trop abondamment dans une armée.

MM. les officiers pourront en rendre l'uſage plus agréable & plus ſalutaire, en y ajoutant du ſucre pilé pour édulcorer ſon acidité juſqu'à une douceur agréable.

Les *oranges & les citrons*, infuſés dans l'eau avec du ſucre, offrent encore un rafraîchiſſement délicieux après de longues chaleurs ou des fatigues trop vives, mais leur action trop douce n'éteint pas la fermentation du ſang auſſi promptement que le vinaigre : les *ſyrops de limon*, d'oranges, de groſeilles ſont encore plus foibles, par conſéquent inſuffiſans ; d'ailleurs la difficulté de charier après

des ces sortes de fruits, souvent très-chères, ou d'en conserver les sirops sans altération pendant les marches, &c. &c. n'en rend l'usage convenable qu'aux officiers généraux.

Les *bains de riviere* sont aussi d'un grand secours pour rafraîchir les troupes & dépouiller les corps des incrustations de la sueur & de la poussiere; les vapeurs de l'eau fraîche leur pénetrent tous les porres, préviennent les éruptions cutanées, rendent au genre nerveux cette force tonique & cette tension élastique qu'il a perdues dans les fatigues ou les combats, & donnent à tous leurs mouvemens cette souplesse heureuse qui les facilite sans trop de déperdition. Lorsque la position des troupes leur permettra de jouir d'un avantage aussi salutaire, les commandans de corps ne sauroient mieux faire que

d'obliger les hommes à se baigner par compagnies, sous les ordres d'un bas-officier chargé de les y conduire, & de les y laisser jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus en supporter la fraîcheur: on observera seulement de ne pas les laisser mettre à l'eau lorsqu'ils sont en sueur, mais d'attendre un quart-d'heure sur le bord du rivage, jusqu'à ce que leur front n'ait plus qu'une chaleur modérée. MM. les officiers en retireront aussi les plus grands avantages pour leur santé, lorsque d'heureuses circonstances leur permettront d'en faire usage.

Les *fruits mûrs & fondans*, tels que pommes, poires, prunes, raisins &c. &c. &c., sont encore des productions rafraîchissantes, aussi agréables que salutaires, pourvu toutefois qu'ils ayent acquis leur parfaite maturité: lorsqu'on se trouve dans des climats

qui en ſont abondamment pourvus, on doit en permettre l'uſage modéré aux troupes comme un moyen très-prompt de renouveller & purifier leur ſang; mais autant leur uſage eſt ſalutaire lorſqu'ils ſont bien mûrs, autant ils occaſionnent de fievres & de dyſſenteries mortelles lorſqu'ils ſont verds ou pourris; il eſt donc de la derniere importance d'examiner & de conſtater leur qualité, avant d'en donner aux troupes, ſans quoi ces fruits mal-ſains tombant dans des eſtomacs enflammés s'y corrompent ſur le champ, y fermentent & développent les germes de quantité de maladies putrides plus dangereuſes que l'inflammation qu'on vouloit tempérer. Les *raiſins* ſont de tous les fruits fondants celui qui poſſéde le plus de parties aqueuſes, mucilagineuſes, & adouciſſantes, c'eſt par conſéquent

celui qui eſt le plus propre à rafraîchir les troupes, & qui offre le moins de danger à courir.

Une obſervation très-importante encore à la ſanté des troupes fatiguées ou échauffées, c'eſt de les empêcher de boire aux ſources & aux fontaines qu'elles rencontrent ſur leur chemin. La crudité de ces eaux filtrantes au travers des terres ou des rochers, les rend très-dangereuſes lorſqu'elles ſont reçues dans un eſtomac échauffé, avant que l'air ou le ſoleil en ayent purifié les principes, en leur communiquant avec plus d'abondance les deux élémens les plus favorables à notre exiſtence... Les fluxions de poitrine, les peripneumonies, & les fievres les plus opiniâtres, en ſont preſque toujours les ſuites ordinaires. On ne ſauroit par conſéquent veiller avec trop de ſoin à ce qu'aucun hom-

me ne s'arrête pour boire ces eaux mal-saines, lorsque les troupes sont dans un état de fatigue & d'échauffement.

Enfin, un moyen facile & sûr de rafraîchir promptement une armée, c'est de *faire arroser toutes les rues d'un camp dès le matin*; cet arrosement, qui s'exhale en vapeurs continuelles, purifie l'air & lui communique une fraîcheur salutaire, qui tempere le sang, humecte les poulmons, rafraîchit le corps & le rend capable de recommencer bientôt de nouvelles fatigues : d'ailleurs ces exhalaisons humides opposant sans cesse des nuages mobiles à l'ardeur du soleil, temperent sa vivacité, l'empêchent d'échauffer aussi promptement les tentes, & disposent les corps à être moins incommodés de sa vive influence. Lorsqu'on est dans le voisinage d'un

ruiſſeau, cette reſſource eſt ſi ſalutaire qu'on devroit, pendant les chaleurs, en faire l'uſage le plus conſtant; les hommes moins affaiſſés ſoutiendroient avec plus de vigueur des fatigues dans tous les genres, & l'on verroit leur ſuccéder moitié moins de ces maladies d'Automne, qui engorgent tous les hôpitaux, & réſiſtent preſque toujours à l'action des remedes les mieux indiqués.

Quant aux autres rafraîchiſſemens agréables, tels que la pâte de groſeille, celles des citrons ou les pâtes d'orgeat, &c. &c. &c. Ce ſont des ſecours agréables que MM. les officiers peuvent employer avec ſuccès dans des beſoins preſſans; il ſuffira d'en faire fondre dans l'eau, & de la tenir enſuite au frais, en faiſant un trou en terre, dans lequel on enterrera juſqu'au gouleau le vaiſſeau qui

contient l'eau de groseille ou de citron ; cette opération très simple suffira pour donner à toutes sortes de liquides un degré de fraîcheur salutaire qu'on pourra même augmenter en enveloppant la cruche ou la bouteille avec un linge mouillé avant de l'enterrer.

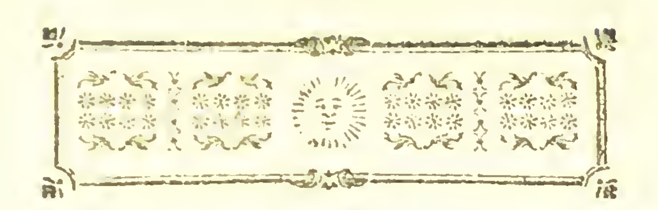
La pâte d'orgeat n'est pas à beaucoup près aussi convenable aux gens de guerre qu'aux paisibles habitans des villes ; les exercices & fatigues violentes du militaire dessechent son sang, épaississent ses humeurs, & précipitent la circulation. On sent parfaitement qu'un fluide mucilagineux & engluant, qui empâte encore plus les humeurs (tel que l'orgeat), augmente la densité de tous les fluides, & ne lui donne qu'un calme momentané toujours dangereux. L'épaississement du sang, des humeurs, de la

ſalive, &c. &c. exigent au contraire une boiſſon acide, limpide & diſſolvante, capable d'en pénétrer les phlegmes coagulés, les diviſer, les diſſoudre & leur rendre cette circulation douce & facile qui détruit leur acrimonie & conſerve leur fluidité : on ne peut obtenir cet heureux réſultat que par le ſecours des acides végétaux, tels que le vinaigre, le citron, la groſeille & les autres fruits humectans, dont on peut faire uſage avec le plus grand ſuccès.

Quant aux acides minéraux, tels que l'eſprit de vitriol, l'eſprit de ſoufre, &c. &c. nous leur croyons trop d'activité pour en faire journellement uſage ſans danger ; ceux que nous venons d'indiquer étant d'une nature plus ſaine & plus analogue à la nature humaine, nous conſeillons de reléguer les acides minéraux au fond des phar-

macies, comme des découvertes heureuſes & utiles à beaucoup de malades, mais nuiſibles & dangereuſes dans des corps bien conſtitués.

Fin du Livre ſecond.



LA SANTÉ DE MARS.

LIVRE TROISIEME.

De la Salubrité des Hôpitaux Militaires.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale.

QUICONQUE voudra voir des blessés entassés sur des mourans, des

malades couchés à côté d'un cadavre, des bleſſures légeres changées en douleurs incurables des eſtropiés étendus ſur la paille .... meurtris, foulés, briſés dans les lieux même deſtinés à les ſecourir ; livrés à toutes les intempéries de l'air, à la merci des ennemis .... aux traitemens douloureux de l'ignorance ou de la cupidité, qui transforme en caveaux funebres les aſyles même de la ſanté, &c. &c. &c. ... n'a qu'à entrer dans un entrepôt ou un hôpital ambulant : veut-on boire à longs traits la coupe empoiſonnée des fievrs putrides, des dyſſenteries, du ſcorbut ... reſpirer juſqu'au fond des entrailles l'air infecté des épidémies ou des maladies mortelles .... voir juſqu'où les calculs homicides des employés, les outrages prodigués à l'humanité ſouffrante ...... & l'inexpérience des éleves de l'art exercent leur funeſte

empire, qu'on entre dans un hôpital militaire à la fin d'une campagne... C'eſt-là que tant de braves gens, après avoir ſacrifié leur fortune & leur vie à la défenſe de l'état & à la tranquillité des peuples, périſſent ſans amis, ſans conſolation, ſans ſecours, & paſſent douloureuſement de la vie à la mort, ſans inſpirer ni compaſſion ni regret.

Examinons les moyens faciles & certains de donner la plus grande ſalubrité, & les ſecours les plus importans à ces établiſſemens militaires... Bien des années vont peut-être s'écouler avant de les voir ſe réaliſer; mais parmi mes lecteurs peut ſe trouver un homme de génie en place, c'eſt de lui ſeul que j'oſe attendre une réforme ſalutaire à ces monumens reſpectables.



CHAPITRE II.

Position d'un Hôpital.

Le choix judicieux d'un terrein propice, d'un air favorable, d'une situation commode, à portée des sources, ruisseaux ou rivieres intarissables. . . . éloigné de toutes vapeurs corrompues, voisin de tous les objets utiles ou nécessaires, &c. &c. . . . . sont les objets les plus importans à la salubrité d'un bon hôpital . . . . . Une distribution heureuse . . . . des séparations avantageuses, un air pur qui se renouvelle sans cesse, contribuent beaucoup à faciliter le traitement des malades . . . . Enfin une pharmacie bien ordonnée, le régime alimentaire exécuté avec probité, & l'harmonie la plus parfaite entre les officiers de santé, ache-

vent de donner à ces établissemens utiles toutes les qualités salutaires pour guérir promptement les hommes que la douleur ou la maladie ont forcé d'y réclamer un asyle.

Une maison de santé construite sur les principes les plus analogues à la nature humaine, & ordonnée sur un bon plan scrupuleusement suivi, coûtera infiniment moins qu'un hôpital ordinaire, & conservera certainement une grande partie des hommes qu'on voit périr tous les jours.

La position la plus avantageuse à un hôpital militaire consiste à choisir, 1°. *un terrein sec* où les eaux de puits soient au moins à vingt pieds sous terre; un sol de cailloutage ou seulement sabloneux est plus sain que celui des terres franches ou humides; on évitera le voisinage des marais, des eaux croupissantes, des rivieres, de toutes les eaux stagnantes, qui n'ont

aucun écoulement, & qui ne reçoivent aucun renouvellement perpétuel; on réussira à se procurer un terrein parfaitement sec en le choisissant :

2°. *Un peu élevé* au-dessus de la plaine; de sorte que les eaux destinées à son usage n'ayent leur cours ordinaire qu'à quinze ou vingt pieds au-dessous de ses fondemens; il réunira toutes les qualités nécessaires à un tel établissement si les inégalités du sol offrent à proximité de la ville une légere monticule, à portée d'un ruisseau qui serpente à ses pieds; mais il faut que cette élévation offre encore :

3°. *Un sol assez vaste* pour l'étendue des bâtimens, des cours, jardins, réfectoires, pharmacies & autres logemens nécessaires aux personnes qui, par état, sont obligées d'y établir leur résidence.

4°. *Un air sec & pur*, qui se renouvelle sans cesse, est sans contredit

lélément restaurateur le plus important à la santé humaine : c'est par l'impulsion de ce fluide que tous nos organes sont mis en mouvement, c'est par ses qualités, qui nous pénetrent jusqu'aux dernieres ramifications de nos veines & de nos cheveux, que notre sang & toutes nos humeurs vitales se corrompent ou se purifient ; c'est par ses influences mal-saines, qui se communiquent à tout ce qui respire, qu'une légere putréfaction se métamorphose en épidémie des plus mortelles. C'est enfin par sa pureté, & son élasticité tonique que des organes, altérés, mutilés ou corrompus, vont exhaler toutes les particules malignes qui les infectent pour reprendre des sucs plus resta rans & plus purs, & acquérir l'appétit, la force & la vigueur qui nous annoncent le retour d'une santé parfaite.

C'est là le point capital d'une mai-

ſon de ſanté, c'eſt le plus difficile à obtenir, parce que le grand nombre de malades qu'on entaſſe toujours corrompt ſans ceſſe l'air qu'ils reſpirent, & qu'il ne faut qu'un ſeul ſcorbutique ou peſtiféré inconnu pour répandre une épidémie cruelle ſur cinq ou ſix cents hommes d'un hôpital, dont l'air exhalé au dehors ſuffit ſouvent pour la communiquer à toute une armée.

Quel eſt l'homme compatiſſant & ſain qui, en entrant dans les hôpitaux des grandes villes, n'ait pas été ſuffoqué par ce mélange d'odeurs infectes qui s'exhalent ſans ceſſe de deux ou trois cents corps malades quon entaſſe dans une même ſalle depuis plus d'un ſiécle? Tout le monde fait cette obſervation & perſonne n'a encore tenté d'offrir des plans de conſtructions plus commodes, mieux aérés, & qui réuniſſent toutes les qualités impor-

tantes & tous les principes falutaires à la fanté humaine.

Dût-on m'accufer de témérité, j'oferai du moins l'entreprendre; & fans m'arrêter à difcuter ici tous les dangers affreux & les influences mortelles des hôpitaux actuels, dont le nombre & l'intentité révoltent & font frémir la nature, j'ébaucherai un plan qui préviendra tant de maux dévorants, & réunira tous les élémens & les fecours les plus néceffaires au rétabliffement des hommes.

Après le choix d'un terrein fec & vafte, d'un fol un peu élevé, & d'un air parfaitement pur, il eft avantageux au fervice & à la fubfiftance d'un hôpital qu'il foit *affez près d'une ville* pour en retirer dans demi-heure tout ce qui pourroit y manquer, & pour que le médecin & les officiers de fanté, qui n'y font pas leur réfidence, puiffent s'y rendre facilement deux

fois par jour. Un hôpital concentré dans une ville sera toujours funeste à la santé de ses habitans, parce que les miasmes putrides qui en exhalent sans cesse corrompent l'air intérieur de la cité, & peuvent quelquefois même y causer des épidémies ; mais s'il est trop éloigné, le service journalier en souffre, & les malades mal dirigés & mal servis sont plus long tems à se rétablir ou périssent faute de secours : une distance de six cents pas me paroîtroit suffisante pour mettre un juste intervalle entre la maladie & la santé, d'autant que lorsqu'il y auroit quelqu'épidémie dans un hôpital, il suffiroit d'allumer un feu aromatique entre ses bâtimens & la ville, pour en chasser toutes les influences du côté opposé.

La *proximité d'une riviere ou d'un ruisseau* intarissable, capable de fournir dans tous les tems une eau saine &

abondante eſt ſans contredit un des objets les plus néceſſaires à la ſalubrité d'un hôpital, & celui qui mérite la plus rigoureuſe attention : la quantité de linge ſale & autres meubles infectés qu'il faut y laver ſans ceſſe exigent néceſſairement, pour leur rendre la propreté, le ſecours d'une eau pure, qui ſoit ſans ceſſe renouvellée par un courant perpétuel. Les eaux qui courent ſur le ſable ſont les plus limpides, celles qui ont un fond pierreux ou raboteux le ſont moins, celles enfin qui courent ſur une vaſe bourbeuſe ſont toujours noires, mal-ſaines & d'un uſage peu ſalutaire : je leur préférerois les *eaux de fontaines*, ſurtout celles qui viennent des rochers. Mais avant de fixer la poſition d'un hôpital auprès d'une ou de pluſieurs fontaines, il faut être bien aſſuré par l'expérience d'un grand nombre d'années, que jamais elles n'ont tari, ſans

quoi, faute de ce précieux élément, on pourroit un jour y éprouver toutes les horreurs d'une putréfaction générale, dont les dangers feroient déserter ceux même qui sont employés au service, & répandre dans toute une ville la moitié des pestiférés en état de s'y traîner encore, portant avec eux l'effroi, la terreur & la mort.

N'imitons pas sur-tout ces abus meurtriers qui, connus dès long-tems, n'en ont pas moins été perpétués : en choisissant la proximité d'un eau pure, courante & intarissable, déterminons-en le local à leur *débouché d'une ville*, & jamais au-dessus de ses murs ; le paysan le moins organisé a souvent observé que les matieres infectes qu'un hôpital répand dans les eaux nécessaires à son entretien renferment des principes dangereux à la santé des habitans de la ville, & que ceux qui en

en boivent habituellement ne peuvent jamais jouir de toutes les forces & les facultés que nous destina la nature. Dans toutes les grandes villes ou des circonstances particulieres ont fixé un hôpital dans les murs ou au-dessus du courant des eaux qui vont abreuver les citadins, on a remarqué que leur visage étoit blême, leur foiblesse naturelle, & leur constitution altérée dès le berceau. Pour sauver quelques malades faut-il donc épuiser cent mille ames? non sans doute; il faut donc en déterminer la position dans le local le plus propice après que les eaux ont traversé la ville; c'est l'unique moyen de conserver la santé des habitans qui n'ont aucune maladie.

Le voisinage *du bois & du charbon* est un objet d'utilité nécessaire à ménager autant qu'il est possible, en raison de la consommation que la quan-

tité des malades & les facultés de l'hôpital peuvent se permettre ; mais il doit être subordonné au choix de l'air, du sol & de la proximité des eaux, sans lesquelles on ne pourra jamais construire un monument salutaire qui puisse rétablir promptement des hommes malades ou blessés.

Enfin l'éloignement suffisant des cimetieres, des boucheries, tanneries, manufactures d'amidon, & généralement de tous les arts bruyans, & de toutes les matieres qui exhalent des odeurs fortes ou putrides..., doit entrer pour beaucoup dans la position d'un bon hôpital. Tout magistrat public, ou architecte éclairé, doivent se pénétrer sans cesse de cette vérité constante... : il n'y a qu'un air sec, élastique & pur, qui puisse repomper & dégorger du centre de tant de corps altérés les matieres putrides & les miasmes corrompus qu'ils doivent

exhaler ſans ceſſe : un air humide, lourd ou infect, bien loin de contribuer à ſoulager les ſouffrants, nourrit leurs maux & les aggrave davantage en étouffant dans leur foyer les cauſes morbifiques qui les conſument.

Tels ſont les motifs les plus importans qui doivent déterminer la poſition d'un monument conſacré au rétabliſſement des malades : il en exiſte encore de ſecondaires qu'il eſt toujours avantageux d'y réunir ; mais quant à ceux que je viens d'établir on ne s'en écartera jamais ſans un danger éminent pour ceux que la douleur ou la maladie y feront entrer : voyons actuellement les moyens de conſtruction les plus ſalutaires à leur rétabliſſement.



CHAPITRE III.

Plan d'un Hôpital.

POUR qu'un hôpital ſoit véritablement une maiſon de ſanté, il faut que dans tous les tems on puiſſe le tenir facilement propre & bien aéré ; avec des eaux abondantes on obtiendra toujours la propreté, avec une diſtribution commode on poſſédera cet air pur & reſtaurant qui meut, anime & purifie le corps humain.

Toute maladie ou bleſſure eſt un commencement de putréfaction ou d'altération dans la machine ; or les deux agens les plus actifs à oppoſer à toute putréfaction, ſont l'air le plus pur, & la propreté la plus rigoureuſe (1). Cherchons un plan qui réu-

(1) Les reſſources même les plus actives de la médecine n'ont d'autre but que de

nisse le plus parfaitement ces deux qualités importantes, & nous verrons une foule d'autres moyens de salubrité offrir les ressources les plus utiles & les plus consolantes à l'humanité.

Un hôpital militaire, situé dans une place frontiere, étant destiné à être le réservoir général où vont se rendre les entrepôts ambulans d'une armée, doit réunir les secours & les commodités nécessaires à sa destination.

Dans tous les tems & chez tous les peuples policés de l'Europe, l'expérience a démontré qu'il étoit toujours dangereux de mêler des maladies

chasser de l'intérieur du corps toutes les matieres putrides ou corrompues qui y séjournent, & de lui rendre cette propreté salutaire, & cette élasticité tonique si nécessaire aux mouvemens harmonieux de toutes les parties internes, telles que l'estomac, la poitrine, les visceres, le foie, le cœur, la circulation du sang, &c. &c. &c.

contagieuses avec des maladies ordinaires, & qu'il étoit également imprudent d'entasser des blessés avec des vérolés ou des malades avec des convalescens ; par-tout la saine raison fit sentir la nécessité de séparer plus ou moins les différens degrés d'altération humaine, & nulle part on n'est parvenu à réaliser sur cet important sujet aucun résultat satisfaisant. Dans la plupart des hôpitaux de l'Europe on rencontre quatre ou cinq salles plus ou moins longues ou spacieuses, qui se communiquent toutes les unes aux autres, se transmettent mutuellement les vapeurs mal saines ou épidémiques qu'on avoit voulu séparer. Ces plans antiques, que la religion semble avoir consacrés à l'humanité souffrante, n'ont été perpétués sur les mêmes modeles que parce que le service s'en fait avec plus de facilité ; c'est la crainte de faire

cent pas de plus qui fait éclorre cette énorme complication de maladies incurables, rochers dévorans contre lesquels les plus profondes observations de la médecine viennent échouer sans le moindre succès : ici l'on voit un soldat légérement blessé, respirer les vapeurs mortelles qu'exhale son camarade agonisant sur le même lit.... Plus loin j'apperçois un convalescent boire & manger à côté des malades, humer sans cesse l'air pestiféré qui les environne, & avaler sans s'en douter les germes destructeurs d'une ou de plusieurs maladies cruelles.... Je ne finirois pas si je voulois détailler les dangers qui en résultent pour l'espece humaine ; il me suffit d'en offrir une esquisse fidele pour tenter les moyens d'anéantir ses tristes effets. Je laisse aux personnes instruites le soin de parcourir toutes les parties que peut offrir ce lugubre tableau, elles sont

trop longues & trop douloureuses pour oser ici les tracer.

Le plan le plus propre à remédier à tant d'inconvéniens meurtriers seroit celui ou chaque salle renfermeroit à-peu-près le même genre de maladies, c'est-à-dire, ou la salle des contagieux seroit totalement séparée de celle des malades, & celle des malades séparée de celle des convalescens. . . ; il faudroit que chaque salle fût entiérement isolée, & que sur chacun de ses deux côtés, dans toute leur longueur, il y eût une cour de cent cinquante pieds de largeur; desorte que chaque salle formant un corps de bâtiment plus ou moins étendu, se trouvât toujours isolée entre deux cours vastes & bien aérées. . . . ; il faudroit que ces salles paralleles reçussent leurs jours par des croisées ouvertes au levant, desorte que les vapeurs infectes qu'une salle peut exhaler par ses fenê-

tres ne puſſent jamais pénétrer par les jours de la ſalle voiſine, qui eſt à l'extrémité de la cour (1). Il ſeroit également ſalutaire que ces ſalles fuſſent élevées au moins de ſix pieds au-deſſus du niveau de la terre, qu'elles fuſſent grandes, hautes, & bien éclairées; quelles fuſſent ſuſceptibles d'être parfaitement cloſes pendant l'hiver, & bien aérées pendant l'été, & que le pavé fût choiſi d'une pierre dure & compacte, qui ne boive jamais les urines & autres ordures que les malades répandent ſouvent.... Enfin, il faudroit trouver le moyen d'y entretenir ſans ceſſe un courant d'air pur, & en chaſſer graduellement l'air corrompu pour le renouveller ſans ceſſe.... Parcourons rapidement les dimenſions & les diſtributions intérieures les plus propres à réunir tous ces avantages.

---

(1) V. Planche II. fig. 5.

CHAPITRE IV.

Distribution des Salles.

Les salles d'un hôpital militaire, situé dans des places frontieres devroient avoir environ cinquante toises de longueur sur huit ou dix de largeur intérieure ; chacun de ces bâtimens, formant un corps isolé entre deux cours larges & spacieuses, offriroit la forme d'un quarré long parfaitement bien aéré sur toutes ses faces... Le rez de-chaussée pourroit être destiné aux cuisines, buchers & autres magasins de comestibles : *Le premier* entiérement consacré à la salle des malades.

Cette salle doit être très - élevée, afin que l'air intérieur soit plus long-

tems à s'altérer : sa distribution la plus salutaire seroit celle où chaque malade pourroit avoir son lit séparé des autres, pour prévenir la contagion ou complication de maladies : cause la plus certaine de leur difficulté à les guérir ; & attendu qu'un homme seul n'exige pas un lit aussi spacieux que lorsqu'il est destiné à recevoir deux ou trois malades, il suffira de leur donner deux pieds & demi ou trois pieds de largeur, pour qu'un seul homme y soit couché à son aise. Or, en supposant qu'on laisse encore trois pieds de distance entre chaque lit, pour la facilité du service, il sera toujours évident qu'en suivant les mêmes dimensions des deux côtés d'une salle de cinquante toises de longueur, chacune suffira pour recevoir cent malades, sainement & commodément couchés.

Un hôpital militaire, étant un monument consacré à toutes les généra-

tions présentes & futures des guerriers malades ou mutilés, doit être construit, non-seulement sur un plan salutaire, mais encore sur des fondemens solides & une élévation dont toutes les parties offrent la durée la plus permanente : la dépense une fois faite exigeroit moins de réparation que ces bâtimens foibles & mal constitués, dont l'entretien de vingt années surpasse quelquefois le capital qu'ils ont coûté à construire ; on consomme tant d'argent pour détruire les hommes, on en consomme encore plus en luxe & en vanités superflues, & l'on en manque toujours pour les établissemens utiles à les conserver.

Une des causes meurtrieres qui font souffrir le plus cruellement les malades, c'est lorsqu'un agonisant, tourmenté de douleurs aiguës, pousse des cris affreux, & des gémissemens lugubres ; leurs contorsions, leurs cris

leurs ſoupirs, leur viſage défiguré, leurs yeux en convulſion, l'appareil même des ſecours douloureux de l'art, & l'approche d'un prêtre qui adminiſtre les ſecours ſpirituels, & qui les exhorte à ſe réſigner au trépas, tout porte au fond du cœur des malades qui en ſont témeins l'image cruelle de la mort. L'effroi du tombeau s'empare de toutes leurs ames, c'eſt ainſi qu'un ſeul agoniſant inſpire la conſternation la plus ſiniſtre à tous ceux qui habitent la même ſalle : la religion, la phyſique humaine, la guériſon des maladies & l'humanité même, ſemblent ſe réunir pour demander que chaque malade ne puiſſe jamais être témoin de ces cruels inſtants où l'homme, luttant contre la mort, termine douloureuſement ſa carriere.

Une ſimple cloiſon de planches entre chaque lit ſuffiroit pour anéantir

une cauſe auſſi meurtriere, & empêcher qu'un homme dont la ſanté n'eſt pas trop altérée ne ſente empirer & redoubler ſes maux en voyant ceux que ſouffre un camarade infortuné. Quand cette cloiſon n'auroit que ſix pieds de hauteur ſur huit de longueur elle ſeroit je crois ſuffiſante; il ſeroit même inutile de les couvrir, afin que l'air qui ſe renouvelle dans la ſalle arrive plus facilement dans chaque cellule à découvert : ces ſéparations ſalutaires auront encore l'avantage important d'empêcher que les vapeurs corrompues d'une maladie putride ne ſe communiquent directement aux deux camarades les plus voiſins; elles s'exhaleront & s'affoibliront au contraire dans l'air ſupérieur de la ſalle, d'où elles ne tarderont pas à être chaſſées deux ou trois fois le jour par les ventilateurs dont il ſera parlé ci-après.

La charpente des lits en bois, de quelqu'espece qu'ils puissent être, m'a toujours paru contraire à la propreté & à la salubrité : ces pieces de noyer vermoulu, assemblées par des mortaises, des tenons, des traverses, &c. offrent de toutes parts une infinité de fentes & de recoins, où la vermine du soldat se loge & se multiplie ; quelques soins multipliés que l'on prenne, on ne parvient jamais à les en garantir tout-à-fait sans faire usage de ces aromates violens, ou des huiles fortes & empireumatiques, qui incommodent autant les malheureux qui y respirent que les insectes qu'on veut anéantir : à la longue ces bois antiques, criblées des vers, offrent de toutes parts des pièces spongieuses toujours empreintes des vapeurs morbifiques des malades, des matieres fécales qui se renversent, des remedes qu'on peut y faire tomber, &c. &c. Les

bois de lits une fois vieux renferment les germes invisibles d'une putréfaction réelle, que rien n'est plus capable d'y corriger. D'ailleurs les lavages, le savon & les fumigations les plus actives sont sans effet sur des pieces vermoulues qu'on ne nétoye souvent qu'une fois l'an, & le tems même qu'on emploieroit à les purifier seroit pris sur celui qu'on doit aux malades.

Tant d'inconvéniens, dont je tais la plus grande partie, auroient dû faire proscrire des lits de bois de tous les hôpitaux de la terre, comme peu durables, d'une malpropreté dégoûtante, & d'une nature à perpétuer éternellement les germes de beaucoup de maladies. *Des lits de fer* anéantiroient tous les dangers, & ne coûteroient guere plus que ceux de bois: en supposant que les deux barres principales qui sont employées dans

sa longueur fussent appuyées dans l'épaisseur même de la muraille qui doit offrir le dossier du lit, trois ou quatre traverses en fer plat suffiroient pour donner à ces lits une solidité à l'épreuve de plusieurs siecles, & pourvu que la forge en soit bonne, les molécules serrées, & la qualité élastique, on parviendra à leur donner la propreté la plus rigoureuse, & la salubrité la plus parfaite. La vermine n'y trouvant plus de niches à s'y loger, il suffira, à chaque mutation de malade, d'emporter la paillasse, le traversin & les couvertures dans une salle fumigatoire (que je décrirai plus au long), & de passer ensuite à la flamme toutes les barres du lit de fer, pour les maintenir toujours propres & anéantir par le feu tous les miasmes corrompues qui doivent nécessairement avoir pénétré plus ou

moins toutes les parties d'un lit à coucher des malades.

Au-dessus de la tête du lit doivent s'établir, le long des murailles, des planches de chêne placées à portée de la main du soldat, sur laquelle on pose le bouillon, les alimens ou remedes qui leur sont ordonnés chaque jour ; & dans les trois pieds d'intervalle vuide entre leur lit & la cloison suivante, il suffiroit d'y placer une chaise pour asseoir un ami qui vient voir un malade, & pour reposer également les convalescens qui commencent à se lever.

Au second étage, & sous la charpente du couvert de ces bâtimens, on devroit en destiner, partie à loger les préposés subalternes, & les domestiques de l'hôpital, & partie à la salle fumigatoire. Quant aux chirurgiens ordinaires, administrateurs & autres officiers de santé, il seroit in-

finiment plus ſalutaire de leur faire conſtruire, dans un corps-de-logis iſolé dont la ſituation fût bien aérée, des logemens analogues à leurs emplois ou à leurs beſoins; c'eſt bien aſſez que leur ſervice journalier les oblige à reſpirer ſouvent des vapeurs corrompues, ſans les forcer encore à reſpirer tant d'exhalaiſons mal-ſaines durant leur ſommeil, leurs repas & les inſtans où leurs ſoins ne ſont d'aucuns ſecours à la ſanté des malades.

CHAPITRE V.

Moyens d'aérer les Salles.

RIEN de plus facile que d'aérer une ſalle dont les fenêtres directement oppoſées ſont ouvertes des deux côtés, mais auſſi rien de plus difficile que de

les aérer de maniere à ne point incommoder les malades : des hommes foibles & souffrans, qui ont respiré douze ou quinze heures de la nuit des vapeurs chaudes, infectes & concentrées, éprouvent une sensation douloureuse lorsqu'ouvrant tout-à-coup quinze ou vingt fenêtres, l'air froid, humide ou vif, vient les frapper subitement ; la nature, agissant toujours par des gradations lentes, douces & insensibles, exige les mêmes modifications dans les secours de l'art, & puisque toute transition subite est contraire à l'homme, même dans l'état de santé, à plus forte raison doit-il en souffrir lorsqu'affoibli ou accablé par une blessure ou une maladie violente, les plus légeres sensations lui font des impressions très-vives.

Ces vents, qui pénetrent par les croisées d'une salle, enveloppant les

malades par tourbillons plus où moins rapides, suppriment aussi-tôt leur transpiration & leur font éprouver des crises toujours dangereuses, qui empirent leur état & déroutent les praticiens.

Le moyen le plus sûr de renouveller l'air d'une salle qui exhale continuellement des vapeurs putrides seroit d'imiter la nature, dont l'air pur vient sans cesse chasser l'air corrompu pour enlever dans les nuages les particules humides où héterogenes dont il peut être chargé. Suivons cette marche & en recherchant les moyens insensibles de chasser l'air corrompu d'une salle & d'y restituer un air pur qui s'y renouvelle sans cesse, sans jamais incommoder les malades, nous trouverons, dans l'ingénieuse découverte des ventillateurs de Halles, les instrumens les plus propres à remplir parfaitement cet objet : j'en ai tracé les plans & la manutention au chapitre

XX du premier livre de cet ouvrage. Si la ſalubrité des logemens militaires exige quelquefois des ſecours auſſi importans, à plus forte raiſon un ſéjour vaſte, & toujours corrompu par un mélange d'exhalaiſons putrides, a-t-il beſoin de ces inſtrumens ſalutaires. Leur uſage eſt d'autant plus reſtaurant que le premier ſoufflet intérieur chaſſant l'air infecté, tandis que le ſoufflet ſitué à l'extrêmité oppoſée redonne un air pur qui pénetre la ſalle par degrés, il réſulte de leurs mouvemens oppoſés un courant d'air qui s'y renouvelle ſans ceſſe par des moyens doux & inſenſibles qui ne ſurprennent jamais les malades.

Toutes tranſitions ſubites ſont anéanties, toutes les impreſſions & les criſes d'un tourbillon trop vif n'exiſtent plus, & le mouvement continuel de l'air méphytique qui ſort,

& de l'air pur qui le remplace ſans ceſſe, offre au contraire à chaque malade l'agent le plus propre à détacher & à chaſſer les matieres infectes des maladies, & l'élément reſtaurant le plus utile au rétabliſſement de ſa ſanté.

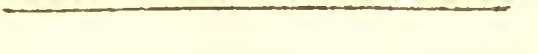
Les ſages Anglois ont été des premiers à réaliſer cette machine dans leurs hôpitaux, & les ſuccès les plus héureux ont récompenſé leur zele.... Pourquoi cette découverte ſi ſimple & ſi facile à exécuter n'eſt-elle encore conſidérée dans les autres états de l'Europe que comme un jeu de phiſyque ou une production frivole de l'eſprit humain ?

La marine françoiſe a pouſſé l'attention juſqu'à faire doubler les vaiſſeaux en cuivre, pour mettre le corps d'un bâtiment à l'abri des rats ou des vers, & l'on n'y ſonge pas encore à y employer dans les fonds

de cale, qui n'ont d'autre jour qu'un soupirail, des ventilateurs qui y entretiendroient sans cesse un air plus pur & moins mal-faisant; toutes les provisions & autres effets d'un vaisseau ne seroient plus sujettes à s'y corrompre, les matelots y travailleroient plus long-tems sans être suffoqués par ces odeurs infectes qui viellissent tous les marins au printems de leur âge... Leur sang n'y pomperoit plus ces germes destructeurs de tant de maladies dartreuses, scorbutiques, ou &c. &c. qui moissonnent quelquefois la moitié d'un équipage avant d'arriver à sa destination.

J'ose faire des vœux pour que cette découverte, appréciée & perfectionnée suivant les tems, les lieux & les circonstances, soit employée à rendre le séjour des vaisseaux & des hôpitaux moins dangereux à l'état des hommes sains & malades; plus pro-pre

pre à les conserver ou contribuer à leur prompt rétablissement.



CHAPITRE VI.

Composition de chaque Salle.

J'AI dit, & je répete que le plan le plus propre à remédier à tous les inconvéniens meurtriers d'où résultent tant de maladies incurables, à empêcher qu'un homme légérement blessé ne respire les sueurs mortelles d'un camarade agonisant, ou ne pompe par la respiration & les porres des vapeurs dangereuses, germes destructeurs d'une infinité d'affections cruellement compliquées ...., seroit de renfermer dans chaque salle à-peu-près le même genre de maladies.

Quant aux affections dartreuses, scorphuleuses, lépreuses, vénériennes

& autres genres contagieux, elles exigent absolument des bâtimens particuliers, entiérement séparés & éloignés de tous les autres, leur voisinage ou communication pouvant avoir les conséquences les plus fâcheuses.

Un hôpital militaire, destiné aux accidens journaliers de la guerre, doit donc avoir essentiellement trois salles, *celle des malades...*, *celle des blessés...*, *& celle des convalescens.*

La *salle des malades* doit être élevée & spacieuse : lorsque le grand nombre des malades, surpassant le nombre des lits, obligera necessairement à les faire coucher deux à deux, on aura la plus grande attention à ne coucher dans un même lit que deux hommes attaqués du même genre de maladie, ou qui annonçant à peu-près les mêmes symptomes, ne puissent pas se nuire mutuellement par

des complications insensibles. Un soldat légérement malade ne doit donc jamais être associé avec un homme à l'extrémité, ni un dyssentérique avec un sujet attaqué d'une fievre maligne, &c. &c.

La salle des malades doit être parfaitement close, sur-tout en hiver...; les fenêtres ne doivent s'ouvrir jamais que dans le beau du jour, & l'air y être souvent renouvellé par le moyen des doubles ventilateurs dont nous avons parlé.

Dans *la salle des blessés* on aura également attention d'en destiner un bout aux blessures graves ..., l'autre extrémite aux blessures légeres... & le centre à celles qui étant encore douteuses, obligent un praticien à suspendre son jugement : d'après cet ordre général, on sent parfaitement que chaque blessé n'ayant pour voisin que des camarades dont les blessures

ne sont pas plus graves que les siennes, n'a jamais devant ses yeux les images douloureuses d'une souffrance trop vive, ni les tableaux effrayans des grandes opérations de la chirurgie. Les ventilateurs leur sont également nécessaires, pour faire respirer aux blessés un air frais qui se renouvelle sans cesse, jusqu'à ce qu'ils ayent acquis assez de forces pour se promener dans les cours.

La *salle des convalescens*, totalement séparée des deux premieres, doit avoir très-souvent ses fenêtres ouvertes; c'est celle qui coûte le moins de peine à entretenir, tant parce que sa manutention répand moins d'ordures, que parce que les hommes y sont presque toujours en état d'aller aux latrines... Si quelquefois on y rencontre des squélettes ambulans, que la violence des maladies, ou les suites d'une bles-

ſure ont entiérement épuiſés, plus ſouvent on y voit des viſages languiſſans reprendre une carnation nouvelle, & annoncer, par de naiſſantes couleurs, le retour d'une ſanté cruellement altérée ; un bon régime reſtaurant, un ſommeil tranquille, & autant de promenades dans les grandes cours que ſes forces peuvent le permettre, achevent bientôt de les fortifier & leurs donnent ces premiers ſentimens de vigueur qui rendent bientôt à l'homme la faculté de continuer ſon ſervice.



CHAPITRE VII.

Salles épidémiques & contagieuses.

Les *maladies épidémiques* pouvant se communiquer facilement, par la seule respiration d'un sujet infecté sur un homme sain, ont plus essentiellement b soin que toutes les autres d'être bien isolées & plus éloignées possibles de toute habitation humaine... Il faudroit que les bâtimens qu'on leur destine fussent au moins à un quart de lieue de la ville, & qu'il y eût environ mille toises de distance entre leurs salles & la premiere maison champêtre, afin que les vapeurs qui s'en exhalent sans cesse soient entiérement dissipées dans l'atmosphere, avant de parvenir à aucun être vivant.

C'eſt ſur-tout dans les ſalles où regnent les dyſſenteries épidémiques d'automne, que les ventilateurs de Halles doivent jouer un rôle très-important : il n'y a qu'un air pur, ſans ceſſe renouvellé, qui ſoit capable de faire dégorger toutes les matieres putrides dont les corps ſont intérieurement infectés; il ſeroit par conſéquent très-avantageux de les faire conſtamment mouvoir jour & nuit, ce qui je crois ſeroit facile & peu diſpendieux, en faiſant uſage d'un poids ſuffiſant à mettre en jeu deux ou trois roues qui miſſent le balancier du ſoufflet en mouvement.

Les évacuations, ſouvent très-abondantes dans les maladies épidémiques & les autres déjections, étant ſujettes à ſe répandre, à communiquer l'infection aux perſonnes ſaines deſtinées à ſervir les malades, il eſt néceſſaire, pour en prévenir les incon-

véniens, de répandre autour de leur lit du ſable ou menu ſablon, & le faire réguliérement balayer tous les jours; cette ſeule précaution ſuffit pour anéantir le danger des crachats, urines, & autres matieres excrémenticielles qui s'y répandent : mais afin de neutraliſer l'air méphitique qui s'exhale ſans ceſſe des malades, de maniere à ne pouvoir plus être épidémique, ni dangereux aux perſonnes deſtinées au ſervice de ces ſalles, il faudroit de diſtance en diſtance établir des petits réchauds, dans leſquels quelques charbons ardens feroient ſans ceſſe bouillir du vinaigre dans de petites phioles ou matras : les ſeules vapeurs du vinaigre en ébulition ſuffiſent pour détruire toutes les vapeurs infectes des maladies épidémiques les plus cruelles.

Durant les vives chaleurs de l'été, on réuſſira plus ſûrement encore en

arroſant le pavé des ſalles avec du vinaigre, coupé avec moitié d'eau; cet acide végétal eſt ſans contredit un des plus puiſſans anti-putrides que nous connoiſſions.

On ne doit ſouffrir dans l'intérieur des ſalles épidémiques que les ſeules perſonnes néceſſaires au ſervice des malades, toutes viſites de parens, d'amis ou de camarades, doivent être rigoureuſement proſcrites, comme le ſeul moyen de prévenir les ſuites funeſtes d'une communication générale. MM. les officiers de ſanté, & les gens deſtinés à ſoigner les ſouffrans, devroient toujours tenir ſous le nez une éponge imbibée du *vinaigre des quatres voleurs*, où tout autre équivalent, dont la baſe eſt du bon vinaigre, dans lequel on a fait longtems macérer pluſieurs plantes aromatiques les plus actives, telles que l'ail, le thim, romarin, gérofle, ca-

nelie, &c. &c.... la force expensive de cet acide, écartant continuellement des conduits de la respiration les vapeurs corrompues, empêche que les personnes saines en reçoivent la moindre influence, & les garantit des dangers auxquels elles seroient évidemment exposées si elles nég'igeoient une précaution aussi salutaire.

Les *maladies contagieuses*, telles que la *galle* &c. &c. &c., ne se communiquent jamais par l'influence d'un air infecté, mais uniquement par le seul attouchement des malades ou en touchant ce qui a été manié par eux, tels que leurs habits, leurs linges ou meubles usuels, en buvant au même verre qu'eux &c. &c. . . . ; on doit donc éviter soigneusement toutes les causes de contagion. Examinons les principaux moyens de s'en garantir tout à fait.

La plupart des maladies conta-

gieuſes ont pour cauſe premiere, ou *corruptions intérieures* des alimens âcres, ſalés, fruits corrompus, verds &c. *ou corruption extérieur*, occaſionnée par la craſſe, la ſueur, la vermine & la mal-propreté de tous les genres. Lorſque le linge du ſoldat eſt trop empreint de ſueurs fœtides, que la craſſe engorge tous ſes porres, & infecte ſon habillement, ſa tranſpiration ſupprimée ſe corrompt ſous ſa chair, tandis que la putréfaction qui regne ſur ſa peau, s'échauffe, fermente, excite d'abord une démangeaiſon, & puis des éruptions cutanées plus ou moins graves en raiſon des vices du ſang, &c. &c.

Les moyens les plus prompts de les prévenir dans un corps lorſqu'elles commencent à s'y manifeſter, c'eſt d'y faire diſtribuer beaucoup de légumes, de la viande très-fraîche. . .; de faire blanchir plus ſouvent le

linge du soldat, de l'exposer à des fumigations de souffre ainsi que son habit, sa veste, ses culottes &c. &c. &c. . . . précautions très utiles, qui coupent la contagion dans son principe, & anéantissent les causes qui l'ont fait éclore.

Quant à l'administration journaliere d'une salle de contagieux, les personnes destinées à les servir doivent avoir l'attention la plus rigoureuse à ne rien toucher avec les pieds, les mains, ou le visage nuds, qui aient été maniés par les malades . . . Il faut par conséquent quelles ne marchent jamais les jambes nues dans les salles, qu'elles n'approchent pas leur visage de celui des malades, & sur-tout que leurs mains soient toujours enveloppées d'une grosse paire de gands de buffle très-épais, qui leur monte sur leur parement jusqu'à la moitié du bras; sans cette dernier

précaution, qui eſt la plus eſſentielle, la plupart des gens deſtinés au ſervice, forcés à manier ſans ceſſe les lits, taſſes, linges, habits, &c.... des ſoldats infectés, en ſeront bientôt les victimes.

L'uſage réitéré des ventilateurs, les aſperſions de vinaigre dans les ſalles, & les réchauds de vapeurs aromatiques, contribueront merveilleuſement à la purification de l'air, & au rétabliſſement des malades.

On peut ſans aucun danger permettre aux infectés la viſite des parens, amis, ou camarades, en preſcrivant à tous les étrangers de ne toucher abſolument à rien qui ſoit deſtiné à leur uſage journalier.

Enfin un dernier moyen très-propre à éteindre les maladies contagieuſes, en affoibliſſant graduellement la violence de leurs principes c'eſt de purifier le lit à la vapeur du

ſouffre. J'en fus trop vivement révolté pour ne pas ébaucher, à ce ſujet les moyens les plus ſimples & les plus ſalutaires de compoſer dans tous les tems les lits des hôpitaux militaires.

CHAPITRE VIII.

Lits Militaires.

IL eſt bien étonnant que de jeunes & robaſtes payſans, qui n'ont preſque d'autres lits dans les champs paternels qu'un grenier à foin ou une ſimple paillaſſe, trouvent dans l'état militaire des couchers infiniment plus mols que dans leur famille : au lieu d'être aguerris à dormir ſur la dure, combien de fois les ai-je vu ſe plaindre que leurs matelas n'étoient pas aſſez bons ? Cette ſenſualité nuiſible

au ſoldat eſt d'autant plus funeſte au guerrier malade, qu'accoutumé en pleine ſanté à avoir un lit de plume comme en Allemagne, ou un matelas comme en France, &c. &c. &c. il ſe croit mort en entrant à l'hôpital, lorſqu'il n'y trouve pas encore plus de moleſſe, & regarde ces maiſons de ſanté comme de vaſtes tombeaux où il va rendre ſon dernier ſoupir.

Pourquoi ne pas accoutumer nos ſoldats en tems de paix à un genre de lit analogue à celui qu'il doit trouver en campagne? Penſe-t-on que la paille de ſeigle ou de bled ne ſoit pas auſſi ſaine au corps humain que des tampons de laine groſſiere encore pleine des ſueurs fœtides du mouton, & toujours empreinte de la tranſpiration & des vapeurs de deux mille hommes, qui ont peut-être couché deſſus, dont la moitié, ſans exagération étoient vérolés? Ne ſait-on pas

que la laine, même la plus propre, échauffe le sang des gens de fatigue, & que la paille, au contraire, lorsqu'on y est habitué, le rafraîchit, le calme, & dispose à un sommeil tranquille? Ce jeune villageois, qui jadis après avoir pioché ou labouré la terre depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, exposé à toute l'ardeur du soleil, dormoit d'une seule piece sur une simple paillasse, ne sera-t-il pas plus heureux, plus sain, & plus robustes, de continuer au service les mêmes habitudes de son enfance, & celles qui l'attendent devant l'ennemi ?

Si cette molesse est nuisible à l'homme de guerre, elle est cent fois plus funeste & plus dangereuse au soldat malade qui entre à l'hôpital. Dans presque tous les anciens hôpitaux de l'Europe, on trouve de vieux matelas qui ont quelquefois cent ans d'existence, durant un siecle entier

on les a véritablement refaits, mais jamais les laines n'en ont été purifiées ; aussi n'est-il pas étonnant de voir dans plusieurs de ces monumens des lits tellement infectés qu'il y passe en proverbe qu'un homme qu'on y couche sera bientôt mort, & l'expérience a toujours confirmé cette prophétie sans qu'on ait tenté les moyens d'y remédier.

On soupçonne bien que les exhalaisons putrides des malades & des mourans qui y ont été étendus ont corrompu toutes les laines, & que leur seule infection est une lepre contagieuse, qui consomme bientôt toutes les victimes qu'on vient lui offrir ; mais si l'on purifioit ces matelas il faudroit peut-être en faire autant à tous les autres, & ce seroit une innovation. Or, toute innovation dût-elle sauver des mourans, est repoussée avec horreur dans un hôpital, par les ames

froides & les mains indolentes qui n'ont consacré leur amour qu'à l'Etre suprême & leur tems qu'à une regle invariable & meurtriere.

Oui, je ne crains pas de le dire, la plupart des matelas des hôpitaux de l'Europe sont des cloaques invisibles d'une putréfaction éternelle, où l'homme le plus sain ne coucheroit pas huit jours sans être malade; ces laines, après avoir pompé toutes les vapeurs qu'ont exhalé peut-être deux mille agonisans, renfermant dans leur sein les germes de mille maladies pestilentielles, sont autant de volcans pestiférés qui exhalent jour & nuit des infections mortelles. C'est sur ces matelas, remplis des souillures les plus dangereuses, que l'homme blessé, ou légérement malade, vient trouver la douleur & la mort.

Puisque la laine qui a long-tems servi devient aussi dangereuse, & que

le ſervice ou le détail immenſe des hôpitaux n'ont jamais offert le tems ni les moyens de les purifier par des lavages & des fumigations qu'il faudroit trop ſouvent réitérer &c. &c. &c.... cherchons au moins un genre de lit moins funeſte à la ſanté des malades, & qu'on puiſſe renouveller ſouvent ſans peines ni frais diſpendieux.

La paille, de ſeigle ou d'avoine, offre à ce ſujet tous les ſecours utiles & ſalutaires qu'on peut deſirer ... La plupart des maladies militaires ayant pour principe un ſang bouillant & enflammé, où des bleſſures, précédées des fatigues les plus échauffantes, exigent un traitement tempérant & rafraîchiſſant ... quoi de plus frais que la paille de ſeigle ou d'avoine ? quoi de moins diſpendieux & de plus facile à trouver ? Ses fibres, il eſt vrai, ſont quelquefois trop roides pour ſou-

lager un corps malade ou souffrant ; mais on leur donnera la souplesse la plus moëlleuse, en la faisant fouler aux pieds des chevaux que l'on fera trotter en cercle sur cent gerbes, rassemblées en un monceau ; trois chevaux n'auront pas été une heure à les écraser qu'elles seront par-tout réduites en fibres légeres de cinq à six pouces de longueur.

Qu'on remplisse de bonne toile de paillasse avec cette paille foulée, & l'on aura sans contredit le lit le plus sain qu'on puisse offrir au soldat malade ; rien de plus frais en été, ni de plus facile à renouveller tous les ans. Le traversin devroit être également rempli de la paille la plus fine & la plus subtilement foulée, qu'on ramasseroit au fond de l'aire ; la tête des malades en seroit plus fraîche, & n'y courroit jamais le danger redoutable de pomper aucunes de ces

vapeurs mortelles, qui ſont concentrées dans les vieux traverſins de plume.

Une paire de draps & une couverture de laine, qu'on purifieroit à la fumigation du ſouffre à chaque mutation de malade, achevroit la compoſition d'un lit militaire, & un ſimple rideau, qu'on tireroit aux pieds de ſon lit, d'un bout d'une cloiſon à l'autre, termineroit la clôture de ſa cellule, ſans l'étouffer ſous un ciel de lit entre deux courtines trop reſſérées, & ſouvent infectées ; l'homme de guerre ſouffrant ou mutilé, y reſpirant à ſon aiſe une air pur ſans ceſſe renouvellé, ne tarderoit pas à recouvrir ſans aucun danger cette ſanté & cette vigueur qu'il a prodiguées au ſervice du ſouverain, & à la ſûreté de ſa patrie.



CHAPITRE IX.

Salles fumigatoires.

S'IL existe un moyen facile, peu dispendieux & certain, de purifier les lits & les habillemens des malades, c'est celui de neutraliser tous les principes d'infection qui peuvent y être concentrés par les fumigations pénétrantes & vivement odorantes du souffre, & de la plupart des plantes aromatiques : cette fumée, qui s'insinue jusques dans les fibres les plus déliées des couvertures & des habits, dissout & absorbe tout les principes de putréfaction qui s'y rencontrent; il suffit ensuite de les exposer quelque tems au grand air, pour achever d'en dissiper les vapeurs putrides; l'on parvient enfin à leur substituer des prin-

cipes balſamiques & fortifians, en les parfumant avec quelques aromates, qui achevent d'anéantir l'odeur ſulphureuſe, en offrant aux malades les émanations les plus reſtaurantes du regne végétal.

J'ai dit, ci-devant, qu'on doit réſerver la majeure partie du ſecond étage des bâtimens de ſanté, à former une grande piece à laquelle il faut donner des jours directement oppoſés des deux côtés, afin que l'air trouvant de toute part une entrée & une ſortie libres, puiſſe dans tous les tems enlever & chaſſer dans demi-heure les vapeurs qui s'exhalent des couvertures & autres objets expoſés en fumigation:

On pourroit diviſer l'emplacement de cette ſalle en quinze, vingt-cinq, ou trente-ſix compartimens réguliers, dans chacun deſquels on conſtruiroit une grande cage de douze à

quinze pieds de circonférence, en laiſſant des unes aux autres l'eſpace néceſſaire pour ſe mouvoir autour & arranger facilement les effets à purifier. Six barreaux de fer, ployés en demi-cercle, qu'on placeroit de maniere à ſe croiſer ſur un même centre, offriroient un petit dôme en forme de voûte, dont on pourroit clore les diſtances vuides par de larges grillages en gros fil de fer (V. Planche I. fig. 6.); on ſe ménageroit du côté le plus commode, une entrée pour placer dans l'intérieur un réchaud de fer garni de charbons allumés, ſur leſquels on jetteroit du ſouffre ou des plantes aromatiques toutes les fois qu'on voudroit purifier des meubles infectés; & la forme ceintrée de ces petites voûtes offriroit encore la facilité d'y pouvoir diſpoſer les couvertures, toiles & habits, de maniere à clore parfaite-

men

ment la cage fumigatoire que la fumée n'eût d'autre sortie qu'au travers des meubles ou effets exposés à son influence.

Une heure après cette premiere fumigation, lorsque ces vapeurs sulphureuses auront vivement pénétré les objets exposés, il faudroit les retourner du côté opposé, clorre entiérement la cage, par la maniere de les arranger sur son dôme, & leur donner une seconde fumigation de souffre.

Une heure après on pourra enlever toutes les couvertures, toiles & habits, &c.... pour les exposer au grand air cinq ou six heures, c'est-à dire depuis neuf heures du matin jusqu'à trois de l'après-midi, en observant de choisir un tems sec & bien aéré, capable de dissiper l'odeur du souffre qui y domine.

L'après-midi on remettra les effets

ſur la cage, pour les aromatiſer avec des fumigations de genievre, thim, romarin, ſerpolet, lavande, ſucre, encens, &c. &c. &c. ou toute autre production odorante dont les vapeurs exaltées ſoient ſaines, balſamiques, & contiennent des principes fortifians, ſuſceptibles de ranimer & purifier les malades.

A cinq heures du ſoir on pourra faire remplir les toiles purifiées, & les traverſins avec la paille d'avoine foulée, & les diſpoſer enſuite ſur les lits de fer, avec les draps, couvertures, & rideaux de cloiſon, deſtinés à recevoir un nouveau malade, d'une maniere ſûre au rétabliſſement de ſa ſanté.

Tant que l'apparence de la propreté voudra cacher les gouffres dévorants de l'eſpece humaine, on ſe refuſera conſtamment aux moyens ſalutaires que j'oſe indiquer ici, &

l'on ne verra qu'un surcroît d'embarras & de peines effroyables, dans un plan conservateur & simplifié, qui une fois établi coûteroit moins de dépense, moins de fatigues, & sauveroit beaucoup de victimes : mais dans un siecle éclairé où la raison, la saine physique & la philosophie sont les flambeaux lumineux qui veillent à la santé & à la félicité des peuples, j'ose espérer qu'après avoir soumis les principes que j'expose à l'analyse la plus exacte, on y trouvera les moyens les plus faciles, les plus prompts & les plus certains, de restituer aux hommes souffrans ces mouvemens harmonieux, des fluides & des solides du corps humain, qui constituent la force, l'agilité & la vigueur.

Il est sans doute effrayant d'oser tracer un sentier salutaire sur des routes infectées par la réunion la plus

révoltante de toutes les corruptions humaines ; mais il eſt conſolant de pouvoir ſubſtituer la confiance, la ſalubrité, & le rétabliſſement d'une ſanté parfaite dans un ſéjour meurtrier, où le ſoldat le plus intrépide n'entra jamais ſans y reſſentir l'effroi, la conſternation & l'horreur.

CHAPITRE X.

Cuiſines.

UNE horreur encore plus révoltante c'eſt que des maiſons deſtinées au rétabliſſement des militaires bleſſés ou malades ſoient de tous les lieux de la terre celui où les alimens, les médicamens, & les ſecours ſont les plus altérés, & les moins capables de les rétablir : dans la plupart des Etats de l'Europe ces aſyles d'humanité

ſont des objets de finance offerts à la cupidité meurtriere des calculateurs homicides, qui veulent s'en charger au prix le plus modéré; il en réſulte néceſſairement que des miniſtres de ſanté, devenus les commis d'un fermier mercenaire qui en a le bail, ſont plus occupés des intérêts de leur fermier que de la ſanté des malades.

Ajoutez à cela les ſous-baux cachés qui rognent tellement les profits de la ferme que les derniers bailliſtes ſont forcément obligés, pour ne pas y perdre, de frauder toutes les fournitures journalieres, & diminuer tellement la quantité du pain, des viandes & des autres alimens, que le bouillon qui en réſulte n'eſt qu'une eau ſans ſubſtance, incapable de ſoutenir des malades qui ne mangent point.

Dans un hôpital d'Europe que je ne citerai pas, j'ai vu mettre vingt livres de viande dans une marmite

contenant deux cents pintes d'eau, destinée à fournir du bouillon à plus de cent soixante malades; mais attendu que sa couleur auroit dévoilé sa foiblesse, des infirmiers attentifs n'oublioient jamais de faire calciner de gros os jusqu'à ce qu'ils fussent aussi noirs que du charbon, & de les précipiter encore enflammés dans la grande marmite, ce qui suffisoit pour donner au bouillon une couleur rousse & dorée, capable d'en imposer à tous ceux qui ne le jugeoient qu'au simple coup-d'œil. Comme j'avois été par hasard témoin de la fraude, je me présentai de nouveau à l'hôpital aux heures de la distribution, afin de le goûter lorsqu'il auroit subi toutes les préparations hospitalieres: sa seule odeur annonçoit un bouillon brûlé, & son goût amer & empirenmatique n'offrit à mon palais qu'une eau âcre, sans saveur, sans

ſubſtance, plus propre à rendre malade des hommes ſains, qu'à rétablir des convaleſcens.

Révolté de ſentir que c'étoit là l'unique ſoutien de plus de quatre-vingt ſoldats, qui ne mangeoient pas un morceau de pain, j'oſai en témoigner ma ſurpriſe à l'infirmier, qui m'aſſura que le bouillon diſtribué étoit meilleur qu'à l'ordinaire, & que ſi je voulois en être certain il alloit m'en faire goûter.

Redoutant quelque ſupercherie, je ſuivis mon homme dans les cuiſines, & le trouvai occupé à me ſortir du bouillon d'une marmite particuliere, iſolée dans un coin du feu. Il me l'offrit affectueuſement; je le trouvai délicieux, & lui ayant reproché que ce n'étoit pas là celui qu'on diſtribuoit aux malades, il me répondit froidement qu'il étoir encore trop bon pour les profits que

le dernier ſous-bailliſte pouvoit y faire, & que dans d'autres hôpitaux on le donnoit encore plus mauvais; j'en fis quelques plaintes qui ne ſervirent qu'à faire augmenter la torréfaction des os, & à empirer l'état des malades.

Qu'on juge à préſent quels ſucs peuvent avoir vingt livres de viandes noyées dans deux cents pintes d'eau, qui ont ſouffert cinq ou ſix heures d'ébulition? . . . C'eſt pourtant cette viande qu'on diſtribue aux convaleſcens qui en échappent, & qui doit leur reſtituer les forces perdues durant les longues ſouffrances de la douleur & de l'inanition: auſſi n'eſt-il pas étonnant de voir des convaleſcens reſter pluſieurs mois à ſe remettre, tandis qu'un bon régime alimentaire, continué quinze jours, eût ſuffi pour les rétablir parfaitement.... Pourquoi s'en étonner? Tant que la

ferme aura trente ſols par jours pour chaque homme, ſon intérêt ſera de les garder le plus long-tems & aux moins de frais poſſibles. Or, ſous ce dernier point de vue, on peut aſſurer que l'adminiſtration intérieure eſt ſupérieurement remplie.

Le pain eſt de toutes les fournitures d'un hôpital celle qui ſouffre le moins d'altération, excepté dans les temps malheureux de la guerre ou les magaſins épuiſés obligent à employer des reſtes de grains gâtés ; mais il eſt à deſirer que la quantité en ſoit augmentée en raiſon de l'accroiſſement des forces d'un convaleſcent.

Je paſſe ſous ſil nce la qualité du vin, qui n'eſt preſque jamais ſuſceptible de fortifier des hommes exténués; il eſt certain que les directeurs ne peuvent pas fournir un breuvage reſtaurant, avec la modicité des prix qu'on leur donne, & que la plupart

des fraudes & des alimens altérés qu'on distribue doivent être nécessairement tolérés, lorsqu'on calcule le produit de chaque malade avec la dépense qu'il occasionne.

Les hôpitaux en régie anéantiroient la plupart de ces inconvéniens; mais aussi une dépense arbitraire effraye avec d'autant plus de raison que la majeure partie des abus y subsiste encore, quoiqu'il soit évident qu'on sauveroit la moitié des hommes qu'on y voit mourir.

Il existe un moyen capable d'y remédier, & d'y perpétuer l'ordre le plus salutaire & le moins dispendieux : c'est de fixer par homme malade un prix suffisant pour que dans chaque genre de maladie le principal fermier pût fournir tous les alimens & secours nécessaires, sans risquer d'y perdre du sien : la quantité, la qualité de toutes les productions ali-

mentaires une fois fixée & évaluée d'une maniere invariable, l'ordre général une fois établi, les services & autres détails une fois prescrits, il ne s'agiroit plus que d'en faire surveiller l'exécution par des inspecteurs inconnus dans tout un royaume, excepté par le gouvernement, qui les auroit nommés, & munis des brevets & pouvoirs nécessaires pour passer en revue un certain nombre d'hôpitaux tous les ans : ces emplois, confiés à des médecins ou des chirurgiens de mérite, en état de voyager *incognito*, sont seuls capables de tout prévoir, tout apprécier, tout coriger, & assurer une salubrité parfaite dans toutes les parties qui composent l'administration d'un bon hôpital..... Je tenterai de décrire les soins & les services qu'on pourroit retirer de ces inspecteurs, en parlant des officiers de santé.

Quant à la manutention des cuisines, il m'a souvent paru que les maladies militaires n'y trouvoient pas les secours les plus urgents & les mieux indiqués ; presque toutes ayant pour principe un sang exalté, épuisé ou enflammé, bien loin d'être soulagées par un bouillon sans substance, quelquefois très-âcre, elles sentent empirer leurs symptomes au lieu de les affoiblir : comment un lavage d'eau bouillie, sans cesse ralongée, seroit-il capable de soutenir des corps meurtris, accablés par de violentes fatigues, ou anéantis par une maladie inflammatoire ? quand même le bouillon auroit la qualité succulente & restaurante qu'on peut desirer, il est évident que das tou es les fievres, les dyssenteries, les inflammations de poitrine &c. &c. &c. son usage seroit d'autant plus dangereux qu'il

entretient le foyer putride & la chaleur interne de ces maladies.

On remédieroit facilement & à moins de frais à l'insuffisance des moyens, à la mauvaise qualité du bouillon, & à un traitement plus favorable aux maladies militaires, en faisant le plus grand usage de ces bouillons farineux recommandés, par le célebre Hyppocrate; j'en ai recueilli les succès les plus prompts & les plus certains toutes les fois que j'ai été à portée de les prescrire.

Ces bouillons antiputrides & fortifians consistent à faire bouillir, huit ou dix heures, vingt livres d'orge mondé, de gros bled, d'épéautre, de maïs, &c. &c. &c. ou de toute autre espece de gros grains farineux, dans cent cinquante pintes d'eau (j'en exclus le riz, quoique rafraîchissant, parce qu'il est sujet à s'aigrir & augmenter la putridité des humeurs

qui regnent presque toujours dans les maladies inflammatoires) ; on peut y ajouter du sel & quelques brins de fenouil, de satiette, ou de muscade pour en corriger la fadeur : lorsque ces vingt livres de gros grains ont reçu une coction non - interrompue de huit à dix heures d'ébullition, *le fond* de la marmite rassemble la totalité des grains gonflés, crevés, presque réduits en pâtes & faciles à écraser entre deux doigts. *Son centre* donne un potage farineux qui contient la substance la plus nutritive du grain, & la *superficie* de la marmite offre un bouillon limpide, & légérement nourrissant, qui contient les qualités adoucissantes & rafraîchissantes, les plus favorables à toutes les maladies aiguës.

La même chaudière renferme par conséquent, dans un seul bouillon farineux, les trois substances nutri-

tives les plus analogues aux différens degrés des maladies militaires : dans la *violence des ſimptômes* graves, le bouillon le plus limpide, bu en abondance, adoucit l'âcreté des humeurs, corrige la putréfaction des entrailles, éteint les inflammations du ſang, & diſſipe les criſes les plus dangereuſes.

Sur le déclin de la maladie, on peut leur donner le potage du milieu; qui, participant & de la fluidité du bouillon & de la ſubſtance nourriciere du grain, leur offre un aliment fluide, très-reſtaurant & d'une digeſtion facile.

Dans la convaleſcence, on doit faire diſtribuer de bonnes écuelles du grain dépoſé au fond de la chaudiere, en obſervant de donner plus de potage que de grain au commencement d'une convaleſcence, & plus de grain que de potage à ceux qui ont déjà repris des forces.

Enfin lorſque les hommes ſeront en *pleine convaleſcence*, c'eſt alors que huit jours de bons bouillons de viande, du pain, & un peu de vin, ſuffiront pour leur rendre la ſanté, la force & la vigueur.

Puiſqu'en général preſque toutes les maladies militaires ſont aiguës, ou inflammatoires, le régime alimentaire doit être adouciſſant & rafraîchiſſant; pourquoi donc ne pas établir dans nos hôpitaux l'uſage le plus abondant de ces bouillons farineux, qui réuniſſent non-ſeulement le double avantage d'offrir la ſubſtance la plus analogue à leur curation, mais encore de coûter dix fois moins que des bouillons de viande, & de ſauver beaucoup plus de malades.

La viande, le bon bouillon & le vin, n'étant plus deſtinés qu'aux convaleſcens, pourroient être choiſis d'une qualité ſupérieure, & coûteroient

beaucoup moins, parce qu'il n'en faudroit jamais qu'une quantité modérée. L'indication de la nature, qui interdit tous les bouillons de viande jusqu'à ce que la putrefscence des humeurs n'existe plus, feroit mieux remplie, en ne l'accordant qu'aux seuls convalescens; les soldats malades auroient en tout tems un régime alimentaire plus rafraîchissant & plus restaurant, le prix modique qu'il coûteroit assureroit sa bonté & préviendroit les fraudes. La consommation d'un hôpital seroit infiniment moindre, le traitement plus facile, les crises moins graves, les convalescences moins longues; il en coûteroit moins au gouvernement, les administrateurs y gagneroient davantage, & les malades mieux traités, mieux soignés, mieux nourris, se rétabliroient parfaitement & promptement.

Non, je ne crains pas d'avancer ici un paradoxe ; si les bouillons farineux étoient généralement adoptés dans les hôpitaux militaires, on sauveroit avec peu de dépense la moitié des hommes qu'on y voit périr ; ce seul régime une fois établi anéantiroit les abus & les qualités nuisibles des alimens journaliers, & l'on verroit enfin renaître en peu de tems la confiance, l'espoir, le rétablissement & la santé dans des lieux redoutables où jadis ç'eût été objet de lucre, de pillage & de spéculation, fondée sur le dépérissement de quatre ou cinq mille malades ou mourans.



CHAPITRE XI.

Service intérieur.

Le principe le plus important au service intérieur d'une maiſon de ſanté, c'eſt d'éloigner promptement des malades tous les objets qui tendent à corrompre l'air qu'ils reſpirent, ou augmenter l'altération des entrailles, & d'en rapprocher au contraire tous ceux qui contribuent à purifier l'air & les ſouillures internes du corps humain.

Quelques ſalutaires que puiſſent être les ventilateurs de Halles, ils ne remédieront qu'imparfaitement à chaſſer toutes les exhalaiſons putrides des ſalles, ſi l'on ne porte pas la plus rigoureuſe attention ſur la propreté des draps, du linge, des habits &

de tous les autres objets employés à l'usage journalier des malades.

On ne peut attribuer qu'à l'avarice ou à l'indigence le préjugé funeste qu'on pourroit avoir adopté dans plusieurs hôpitaux de l'Europe, en disant que *changer souvent de draps ou de chemise épuise beaucoup les malades*; je suis intimément certain du contraire, & je pense, de concert avec les meilleurs praticiens que rien ne contribue plus à leur prompt rétablissement que de changer souvent de linge, sur-tout dans les maladies putrides, aiguës & inflammatoires, ou la transpiration, toujours abondante & âcre, a bientôt infecté les chemises & draps qui la boivent sans cesse; leur linge, une fois incrusté de toutes ces sueurs corrompues, leur est infiniment plus nuisible que s'ils n'en avoient point du tout : il sera donc très-avantageux à un hôpital

d'être bien pourvu en linge, afin de pouvoir en changer le plus ſouvent poſſible aux malades, en obſervant qu'il ſoit toujours bien ſec, & plutôt chaud que froid.

Peut-être retireroit-on de grands avantages d'employer des toiles paſſées à l'indigo, tant pour les draps que pour les hemiſes, tabliers, &c. &c. &c. Comme l'indigo a une vertu tonique & antiputride, il pourroit je crois être utile dans beaucoup de cas; cependant n'ayant jamais eu occaſion d'en voir les effets ſalutaires en grand, je le propoſe ici comme un problême inconnu, quant aux malades qui exigeroient un certain nombre d'expériences ſuivies, pour s'aſſurer de leur influences ſuivant les genres de maladies.

Les robes de laine, qu'on donne dans beaucoup d'hôpitaux, offrent des dangers encore plus révoltans; la

laine est de toutes les productions destinées à l'habillement de l'homme celle qui boit & s'empreint le plus facilement de toutes les vapeurs infectes des maladies....; celle qui se purifie avec le plus de peine....; qui conserve le plus long-tems la putréfaction, & qui en répand la contagion avec le plus de rapidité. Quelques soins qu'on en prenne, dès que ces robes ont servi un certain tems à nombre de malades, ce sont de vrais sépulchres contagieux, qui recelent les germes d'une corruption invisible, & qui, développés en vapeurs par la chaleur du corps qu'elles enveloppent, lui communiquent à coup sûr des complications meurtrieres.

On y remédieroit avec avantage, peut-être même avec moins de dépense, si l'on faisoit usage, comme en Italie, de ces couvertures de coton

laineux, qui ſont très-légeres, très-chaudes, faciles à purifier, ſe lavant comme du linge, qui conſerve toujours un blanc ebloüiſſant, & ne coûteroient pas autant que celles de laine ſi on les faiſoit venir en gros: j'en ai vu dans les provinces méridionales de France, dont la robe entiere ne revenoit pas à douze francs, & la couverture des lits à quatorze: l'uſage en ſeroit commode, chaud & ſalutaire dans toutes les ſaiſons de l'année; anéantiroit les accidens contagieux de la laine, dont les expériences réitérées ont de tous tems confirmé les dangers; enfin les groſſes toiles teintes, lavées & purifiées, pourroient être accordées aux convaleſcens durant les chaleurs de l'été, & nos troupes, languiſſantes ſous le poids des maladies aiguës, n'auroient plus à ſouffrir ces cruelles irritations qu'occaſionne une laine groſſiere ſur

des chairs consumées par une inflammatio intérieure.

Une observation également salutaire aux malades, c'est de sortir promptement les matieres fécales, desorte quelles ne puissent répandre aucune infection dans les salles. L'expérience ayant trop souvent démontré que la seule vapeur des excrémens communiquoit les épidémies à ceux qui n'en étoient point atteints, sur-tout dans les fievres dyssentériques; il sera toujours important de faire construire les vases où pots de chambre des malades de maniere à recevoir un couvercle en bois dur, compact, & peint, qui les ferme hermétiquement, afin qu'on puisse sortir tous les excrémens d'une salle sans qu'il puisse s'en exhaler la moindre vapeur corrompue ... Les infirmiers obligeront les militaires à les prévenir lorsqu'ils en auront besoin, afin

que

que ces vaſes ne ſéjournent jamais dans les ſalles.

La néceſſité de maintenir toujours la fraîcheur de l'air, de prévenir toute contagion ſur les perſonnes en pleine ſanté, & d'empêcher que rien de contraire à l'état des malades ne puiſſe leur être offert par l'indiſcrétion d'une main étrangere &c. &c. doit engager à ne jamais ſouffrir dans une ſalle que les gens néceſſaires au ſervice actuel, & à n'en permettre l'entrée à des amis ou étrangers qu'en très-petit nombre, deux ou trois à la fois tout au plus. On devroit leur ſignifier en entrant qu'ils ne peuvent y reſter qu'une heure, & les infirmiers veilleroient à ce qu'ils ne portent aucunes denrées aux malades, qui pourroient empirer leur ſituation au lieu de la ſoulager; tant qu'il n'y aura que deux ou trois perſonnes dans une ſalle, on les ſurveillera facile-

ment ; mais ſi l'on en ſouffre davantage, on ne peut plus obvier aux abus.

Les heures de diſtribution journaliere doivent néceſſairement varier ſuivant la différence des climats, des ſaiſons, des ſymptômes & des maladies ; il eſt donc difficile que tous les malades reçoivent exactement leurs bouillons, alimens ou médicamens à des heures fixes ou invariables.... C'eſt au ſeul médecin qu'il appartient de les déterminer.

Enfin un dernier moyen bien propre à inſpirer la confiance, le courage, & la ſanté de l'ame à des militaires ſouffrans, expatriés, inconnus... c'eſt de preſcrire aux infirmiers de les traiter avec bonté, les ſoigner avec complaiſance, leur permettre tout ce qui n'eſt contraire, ni à l'ordre de la maiſon, ni à leur état, leur parler toujours avec cette douceur inſi-

nuante & ce ton affectueux qui gagnent es cœurs, en dissipant ces nuages lugubres & ces pressentimens douloureux qui les attristent, & les consument ..... C'est en éloignant d'eux ces mépris inhumains, cette dureté meurtri re, cette insensibilité barbare, pour y substituer la compassion, l'intérêt & les consolations humaines, qu'on parviendroit à leur faire considérer ces monumens comme des asyles consacrés par la bienfaisance aux défenseurs infortunés de la patrie, & comme des fondations où l'homme de guerre seroit assuré de trouver en tout tems les secours les plus prompts & les p'us salutaires au rétablissement de sa santé.



CHAPITRE XII.

Purification des Salles.

L'AIR, la terre, l'eau & la plupart des corps de la nature, possedent la faculté de se pénétrer plus ou moins des influences nuisibles ou salutaires de tous les objets qui les touchent ou les environnent : l'Univers est un tout mouvant & sensible, dont les parties dans une liaison intime agissent & réagissent sans cesse les unes sur les autres...; ce sont des influences utiles qui concourent à l'existence, l'accroissement & la vigueur des êtres ; ce sont des influences contraires qui contribuent à leur foiblesse, leur dépérissement & leur destruction.

Pour éviter dans une salle celles qui sont nuisibles, il faut en écarter sans cesse toutes les ordures & exhalaisons qui, corrompant la masse de l'air, portent dans les entrailles & les poumons d'un malade des vapeurs mal-saines, qui s'opposent à son rétablissement; n'y jamais souffrir ni excrément, ni urines, ni restes de viandes, ni remedes trop odorans, rien enfin qui soit capable d'altérer la pureté de l'air qu'il doit respirer jour & nuit.

Mais attendu que l'attention la plus rigoureuse n'empêchera jamais que la transpiration de cent malades couchés dans une salle, leur respiration &c. &c... ne corrompent sans cesse la masse totale de l'air, il sera toujours nécessaire d'en neutraliser les vapeurs méphytiques par des vapeurs acides ou aromatiques, telles que du vinaigre en ébulition, versé

ſur des plaques de fer rouge, ou du thim, du genievre, du romarin, du ſucre, dont on jette quelques pincées ſur des charbons enflammés dans un réchaud portatif.

En été on réuſſira également à purifier l'air d'une maniere encore plus rafraîchiſſante, en arroſant les ſalles avec des filets de vinaigre coupés avec moitié eau : on parviendroit même à faire jouir les yeux & les ſens des malades d'une ſenſation fraîche & reſtaurante, ſi on répandoir dans l'intérieur des ſalles toutes ſortes de plantes légérement odorantes & fortifiantes, ou des petites branches d'arbres avec toutes leurs feuilles telles que le chêne, le lentiſque, l'aubépine, ou ſimplement de l'herbe fraîche qui croît aux environs des ſources ou ſur le bord des chemins; le baume, la mauve, la patience, le piſſenlit &

quantité d'autres plantes rempliroient la même intention ; les vapeurs restaurantes qui s'exhalent de cette verdure portent dans tout le corps les principes fortifians d'une guérison prochaine, raniment les organes, & font éclore dans l'esprit des malades le calme, la gaieté & l'espérance d'une prochaine convalescence.

Enfin les ventilateurs établis aux deux extrémités d'une salle acheveroient de les purifier entiérement (voyez-en la description, chapitre V. du troisieme livre). L'un chassant au-dehors tout l'air intérieur, tandis que l'autre le remplaceroit sans cesse par un courant d'air pur, offriroient aux malades enfermés dans une salle close toutes les influences salutaires qu'on trouve dans la campagne aux premiers beaux jours des printems ; une chaleur douce, un air pur &

tempéré, & les exhalaisons balsamiques des arbres, & des arbustes & des plantes.

CHAPITRE XIII.

Des Officiers de Santé.

LE tribunal des officiers de santé à la suite d'une armée est ordinairement composé d'un *premier*

Médecin de l'armée.

L'Intendant de l'armée.

L'Inspecteur général.

Les Inspecteurs particuliers en second.

MM. les Commissaires de guerres.

Les Médecins consultans.

Les Médecins ordinaires.

Le Chirurgien-major de l'armée.

Les Chirurgiens consultans.

Le Chirurgiens ordinaires.

Les Aides-Chirurgiens & Sous-Aides.

L'Apothicaire en chef de l'armée.

Les Eleves en pharmacie : &c. &c.

Examinons en détail leurs fonctions les plus importantes, & tous les avantages qu'on en peut retirer pour la ſanté des troupes.

CHAPITRE XIV.

Tribunal du premier Médecin de l'Armée.

Des organes les plus parfaits & les mieux exercés, des ſenſations ſaines ; . . . une pénétration facile & prompte ; un tact fin & délicat ; . . . un jugement ſûr & vrai ; . . . les connoiſſances les plus vaſtes des influences de la nature ſur le phyſique du corps humain ; . . . la théorie la plus

profonde & la pratique la plus heureuse ; . . . telles sont les qualités importantes qu'on doit exiger d'un premier médécin des armées.

Le dernier citoyen opulent d'une capitale, choisit presque toujours pour son médecin un homme dont la réputation soit faite & les talens connus : mais dans plusieurs états de l'Europe nous avons souvent vu la cupidité, la cabale & l'intrigue, enlever cette place à des médecins de génie pour la faire accorder à des docteurs qui véri ablement en avoient le brevet : cent mille hommes, sans cesse exposés à la rigueur de tous les élémens, à l'influence des climats, des saisons, des alimens, d'un sol étranger, tous les genres de maladie putrides, inflammatoires ou épidémiques, & à tous les accidens fréquens & inévitables de la guerre méritent-ils moins d'attention dans

le choix d'un homme arbitre de leur destinée, que n'en prend un simple bourgeois? l'expérience de tous les siecles & de tous les climats, n'a-t-elle pas constamment démontré aux observateurs qu'un médecin qui ne possede que de médiocres talents a toujours fait éprouver plus de maux à une armée entiere que le fer & le feu de l'ennemi le plus acharné.

Je ne prétends ici rien critiquer, ni combattre; mais le vice connu, cherchons-en le remede le plus prompt & le plus certain.

Il n'y a qu'un homme bien organisé, doué de toutes les connoissances & les talens que j'ai supposés, qui soit susceptible de remplir comme il faut un emploi aussi important à la conservation des troupes. Il n'y a qu'un homme qui ait constamment suivi les hôpitaux des villes de guerre, qui ait été témoin des causes, de

effets & des conséquences utiles ou dangereuses des élémens, des saisons, des climats, &c. &c.... qui a suivi les armées dans leurs succès comme dans leurs désastres, & dont les talens & la réputation sont établis sur trente ans d'une pratique réfléchie, qui mérite à juste titre de remplir cette place.

Pour établir un excellent tribunal de santé militaire, ne pourroit-on pas, à l'entrée d'une campagne, demander aux deux premieres facultés de médecine d'un royaume ; les huit ou dix sujets les plus intelligens & laborieux qu'ils auroient reçu docteurs depuis peu de tems? ne faudroit-il pas, sous le titre modeste de médecins à la suite des armées, les employer sous les ordres des médecins consultans, &c. &c. aux détails des hôpitaux ambulants, à la direction des entrepôts, à la rédaction des mémoi-

res & autres objets salutaires ? . . . . .
Ne pourroit-on pas récompenser par des médailles, déférées par un général, ceux qui se seroient le mieux distingués par leur zele, leur intelligence & leur capacité pendant la campagne ? Seroit-il désavantageux d'accorder la place de médecin en second d'un hôpital militaire à celui qui auroit annoncé le plus de talens durant toute une guerre ? Ne devroit-on pas les y attacher comme destinés à y remplacer le premier médecin, en cas de maladie ou d'absence ? Pourroit-on, sans un avantage certain, ne choisir pour *médecins consultans* à la suite d'une armée, que ceux des hôpitaux militaires, en qui on auroit reconnu le plus de talens & de connoissances utiles ? Ne devroit-on pas accorder la préférence à ceux qui auroient pour eux la pratique la plus heureuse, plut qu'une

théorie ſyſtématique? . . . Ne pourroit-on pas conſtater évidemment cette pratique heureuſe en tem de paix; en tenant dans chaque régiment un état exact du nombre des malades entrés à l'hôpital, & de ceux qui y ſont morts ou guéris; états qui ſeroien réguliérement envoyés aux bureaux de la guerre?

Les médecins conſultans une fois choiſis parmi les médecins d'hôpitaux les plus éclairés, ne ſeroit-ce pas, dans leur nombre, celui qui auroit annoncé le plus de talens, rédigé les meilleurs mémoires, dévoilé le plus de moyens ſalutaires, développé les plus profondes connoiſſances, qu'on pourroit choiſir les inſpecteurs particuliers, deſtinés à paſſer les hôpitaux en revue, & ſoulager un premier médecin dans toutes les fonctions de ſa charge? Enfin ne ſeroit-ce pas dans le nombre de ces inſpecteurs

particuliers qu'on devroit faire choix du premier médecin des armées, en qui la place de l'inſpecteur général pourroit être réunie comme faiſant un double emploi dont les fonctions ſont abſolument les mêmes ? . . . Telle ſeroit peut-être la marche la plus certaine d'établir le meilleur tribunal de ſanté à l'armée.

Puiſque l'expérience démontre tous les jours que les maladies militaires, quoique moins compliquées que celles des villes, ont des principes différens, des cauſes plus générales, & des effets plus particuliers, qui exigent, pour être traitées avec plus de ſuccès, les connoiſſances profondes & les obſervations ſuivies de toutes les opérations de la guerre, on ne pourra jamais, ſans imprudence, confier le moindre emploi d'un tribunal de ſanté à des perſonnes qui n'ont pas long-tems travaillé à la ſuite des trou-

pes, apprécié ou connu tout ce qui peut leur être nuiſible ou avantageux. La médecine, encore au berceau pour les gens de guerre, ne formera jamais de grands hommes dans la claſſe militaire, qu'autant que les médecins qui s'y conſacreront formerout un corps particulier, où les talens, le mérite & l'activité pourront ſeuls prétendre aux emplois ſupérieurs, où l'homme inſtruit & laborieux, qui aura le mieux ſoulagé les ſoldats, fait le plus de cures, rappellé le plus de mourans à la vie, ſera conſidéré comme ayant le mieux mérité l'auguſte emploi de conſerver les hommes, de fortifier leur ſanté, de leur procurer les ſecours les plus favorables & le traitement le mieux indiqué.

Dans tous les grades de l'épée, de l'égliſe, de la robe, &c. &c. on ne parvient aux premieres claſſes

qu'après avoir remplis les emplois subalternes & lorsqu'il s'agit d'un poste éminent d'où dépend la force, la santé & le destin d'une armée de cent mille hommes, peut-on négliger, sans le danger le plus effrayant, les moyens évidens qui tendent à annoncer les talens, à apprécier le degré de réputation que mérite chaque sujet, & l'emploi plus ou moins important qu'on peut lui confier en campagne ?

En supposant au premier médecin d'une armée toutes les connoissances & les talens qui constituent l'homme du génie le plus vaste & le plus éclairé, ses principales fonctions doivent être d'examiner d'abord les qualités & les influences, de l'air, du sol, du climat, des alimens, des eaux, la salubrité des logemens, des hôpitaux ambulans, &c. &c. recevoir les mémoires des inspecteurs,

médecins consultans, & les vérifier sur la nature, en faire l'analyse la plus exacte, rechercher la cause premiere des maladies putrides, inflammatoires ou épidémiques, les détruire dans leurs principes, déterminer le traitement général le plus analogue à sa curation, recevoir le tableau journalier des crises, effets & suites des maladies, diriger la police générale des hôpitaux, décider enfin, de concert avec le général, les inspecteurs, & les médecins consultants de tous les moyens de salubrité qui peuvent concourir à la conservation des troupes, ou contribuer à leur prompt rétablissement.

C'est à ce tribunal, composé du premier médecin de l'armée, des inspecteurs présens, des médecins consultans & autres officiers de santé, que leurs talens ou leurs connoissences peuvent y faire appeller, que

devroient s'adresser tous les mémoires concernant les maladies, les crise, les moyens curatifs avec l'état des événemens, ou des succès qui les ont accompagné. C'est à la pluralité de leurs suffrages qu'on pourroit décider les ressources & les changemens nécessaires à la curation des maladies régnantes ou à la salubrité des hôpitaux; & le premier médecin, après avoir déterminé son suffrage sur les objets importans, instruiroit sa cour des causes, effets, & moyens de remédier aux désordres connus, & sans attendre des ordres éloignés dont le moindre délai coûteroit peut-être la vie à deux mille hommes... il fera exécuter, de concert avec un général les ouvrages indispensables, tels que les canaux pour dessécher des marais voisins, des coupes de bois pour aérer des gorges, de grands feux aromatiques pour purifier l'air;

en un mot, tous les moyens certains & connus, qui ont pour objet de couper dans sa source la cause premiere des maladies pestilentielles ou épidémiques, qui consument une armée sans tirer un coup de fusil, & qui finissent, quand on les néglige, par anéantir quelquefois la moitié des peuples d'une province frontiere.

CHAPITRE XV.

Des Inspecteurs de santé.

RIEN de plus facile que de prescrire la manutention, l'ordre général, les détails particuliers, &c. &c. de l'administration intérieure d'un hôpital; rien de plus difficile que d'assurer l'exactitude de leur exécution journaliere. L'inspection des officiers

ſupérieurs, des intendans, commandans-inſpecteurs, ſe borne à l'apparence extérieure, pourvu que les ſalles paroiſſent propres, que les bouillons paroiſſe bon, que les malades paroiſſent n'avoir pas à ſe plaindre, que les médicamens paroiſſent de bonne qualité, & que les mourans diſparoiſſent ſans bruit, tout va le mieux du monde; on n'y demande rien de plus.

Perſonne ne s'y plaint (dit-on); ils ont bien raiſon, car s'ils oſoient le faire ils en ſeroient bientôt victimes; j'oſe ici me plaindre pour eux & aſſurer toutes les perſonnes en place qu'on les abuſe, que leurs ordres n'y ſont jamais entiérement remplis, & que malgré les ſoins vigilans qu'ils y donnent, tout eſt bon en apparence, tout eſt mauvais dans le fond : leur inſpection ſupérieure toujours connue ne ſauroit jamais

appercevoir les moindres abus, parce que tout eſt en ordre le jour qu'ils paroiſſent, les malades ſont careſſés, le b uion vaut mieux, chacun paroît ſatisfait ...... Mais hélas! jamais bonheur n'eut de plus courte durée.

L'inſpection des officiers ſupérieurs ſera toujours inſuffiſante, parce que ce ſont les détails intérieurs qu'il faudroit connoître à l'imprévu, & qu'ils ne l'apprécient jamais que tout n'y ſoit attendu & prévu ....Combien ai-je vu d'inſpecteurs d'hôpitaux qui n'en connoiſſoient pas l'adminiſtration intérieure, & qui faiſoient à peine une viſite par an.

L'état militaire d'un empire eſt cependant la fl.ur de ſa population, le principe de ſa force, de ſes ſuccès, & de ſes eſpérances; cette portion ſi précieuſe de l'humanité, qui mériteroit l'attention la plus rigoureuſe lorſqu'elle eſt malade eſt preſque

toujours oubliée & abandonnée par la négligence à la cupidité la plus active.

Je ne vois qu'un moyen facile & sûr d'y remédier, dont je suis redevable à la police intérieure des gouvernemens asiatiques ; c'est d'établir dans un royaume plusieurs inspecteurs d'hôpitaux, dont les noms, la destination, & le nombre soient toujours ignorés, & qui, choisis parmi les médecins éclairés, d'une probité rigoureuse, & doués des connoissances les plus profondes de tout ce qui intéresse la salubrité & l'administration des hôpitaux, aient toujours en main le pouvoir de punir sur le champ les moindres malversations qu'ils auront apperçues : il faudroit que, défrayés de tous leurs voyage, ils puissent arriver en poste dans une ville éloignée à l'heure qu'on les y attend le moins, qu'à la faveur d'un déguisement ordinaire, ils

s'introduisissent dans un hôpital sans y être connus, à l'heure des distributions; que, feignant des nouvelles de familles à communiquer à un ou deux malades, ils les questionnassent pour savoir si les viandes, le pain, le bouillon, &c. sont d'une qualité restaurante, & s'ils n'ont à se plaindre d'aucun des agens supérieurs ou subalternes.... Peut-être vaudroit-il mieux encore que ces inspecteurs inconnus arrivant dans une ville de guerre, prissent une escorte de cinquante hommes, entrassent sur le champ dans l'hôpital, posassent des sentinelles à toutes les portes & à tous les armoires, avec ordre de ne pas souffrir qu'on touche à quoi que ce puisse être, ni dans les cuisines, ni aux offices, ni aux caves, ni à la pharmacie &c. &c. &c...; que tous les administrateurs employés, médecins, chirurgiens, apothicaires, infirmiers, gens de cuisine, gardes

gardes &c. &c. & toutes les perſonnes qui ont le moindre emploi dans l'hôpital, fuſſent gardés à vue dans une même piece juſqu'à ce que l'inſpecteur uniquement ſeul, eſcorté de quelques ſoldats, eût fait ſa revue dans toutes les ſalles, reçu les plaintes de tous les malades, & reconnu tous les abus, ſans que perſonne de l'hôpital ne puiſſe ni voir, ni entendre celui des malades qui les auroit dévoilés; examinant alors la qualité, la quantité, les meſures du pain, du vin, des viandes, des fournitures, vérifiant à la pluralité des voix, ſi les plaintes formées contre les directeurs ou agens ſubalternes ſont générales, cherchant à dévoiler les vrais abus par l'examen le plus rigoureux & le plus détaillé de l'état des offices, des cuiſines, des proviſions, de la pharmacie, &c. &c. . . . . il puniroit l'inſtant tous ceux qu'il jugeroit con-

vaincus des fautes dont on les inculpe ; sans que jamais ils pussent savoir qui sont les témoins qui les ont dénoncés ; il casseroit sans miséricorde ceux dont la négligence, l'incapacité, ou la dureté révoltante n'offriroient que des soins inutiles ou dangereux, & puniroit avec plus de rigueur les concussionnaires convaincus de s'engraisser aux dépens de l'existence souffrante de tant de victimes malheureuses.

Le remede est violent, j'en conviens, mais je le crois seul capable de remédier constamment à tous les abus. L'objet du rétablissement des malades ne peut être inspecté, surveillé & rempli que par un homme éclairé, incorruptible & sur-tout inconnu, qui, toujours la foudre en main, puisse à chaque instant écraser ceux qui osent s'écarter de la volonté souveraine.

Tant que des inſpecteurs commis recevront les états, & les comptes des agens ſubalternes qui les trompent, on ne pourra jamais connoître les vices d'un hôpital, ... négligence barbare, qui coûte peut-être plus de dix mille hommes à un état pendant une guerre.

Qu'en réſulteroit-il? le voici : la ſeule crainte de voir arriver un inſpecteur inconnu à l'inſtant où l'on s'y attend le moins, obligeroit tous les employés d'un hôpital à remplir très-exactement leur fonctions . . . Les employés ſupérieurs, redoutant une cenſure toujours rigoureuſe, veilleroient à ce que les fournitures euſſent la qualité la plus ſalutaire & la quantité déterminée ; on traiteroit tous les malades avec plus de ſoin, d'indulgence, d'humanité ; la peur d'y faire un ſeul mécontent, capable de les dénoncer même à leur inſu,

forceroit tous les employés à la vigilance la plus conſtante & au ſervice le plus exact; les militaires mieux traités, mieux ſoignés, mieux ſervis, mieux nourris, trouveroient dans un tel aſyle tous les ſecours néceſſaires au rétabliſſement du corps & de l'eſprit, & les regarderoient déſormais comme des monumens de bienfaiſance, conſacrés à leur conſervation.

Les comptes qu'un inſpecteur inconnu rendroit à ſa cour, démaſqueroient les adminiſtrateurs mercenaires à punir, & les directeurs honnêtes & intelligens à élever aux poſtes les plus éminens; enfin les états envoyés par chaque régiment du nombre des malades, morts ou guéris; annonceroient aux miniſtres ceux des hôpitaux dont l'adminiſtration vicieuſe conſomme beaucoup de mon-

de, & ceux qui ont le plus grand besoin d'être plus souvent surveillés.

J'avoue que cette inquisition est véritablement rigoureuse; mais lorsqu'il s'agit dans l'espace de quelques jours de là vie ou de la mort de plusieurs milliers d'hommes, un foible palliatif ne sert à rien ; ce sont des maux extrêmes auxquels il faut des remedes violens : or, c'est ici le cas, ou jamais.

CHAPITRE XVI.

Médecins & Chirurgiens consultans.

Porter ses pas vers les entrepôts, les hôpitaux ambulans, &c. &c. & généralement vers tous les lieux où leur inspection devient nécessaire ... vérifier les observations qui sont adres-

ſées au tribunal de ſanté, conſtater ſur chaque mémoire le véritable état de chaque choſe, en y ajoutant ce qui pourroit avoir été omis... en rendre compte au tribunal préſidé par le premier médecin... donner enfin on avis ſur tous les objets relatifs à la ſanté des troupes, lorſque le tribunal s'aſſemble pour en délibérer; telles ſont les principales fonctions de MM. les *médecins conſultans*.

MM. *les médecins ordinaires* attachés ordinairement à chaque hôpital militaire, ſe diſtingueroient d'une maniere utile, s'ils offroient ſouvent au tribunal de ſanté, des mémoires détaillés ſur les commencemens, les criſes, les complications, & la fin des principales maladies régnantes, avec un tableau des traitemens journaliers, & des effets qui les ont ſuivis; ces écrits ſont ſeuls capables de etter le jour le plus lumineux ſur les

maladies des armées, & de mettre les obſervateurs en état de leur fixer le traitement curatif le plus analogue aux influences du ſol, des ſaiſons ou des climats : les praticiens eux-mêmes y trouveroient enfin l'avantage de faire connoître leurs talens, en contribuant par leurs obſervations à perfectionner cette branche de la médecine dont on apperçoit à peine quelques foibles bourgeons.

Un *chirurgien-major*, en tête de tous les chirurgiens d'une armée, ſera toujours conſidéré comme un ſujet très-important lorſqu'il réunira les vaſtes connoiſſances d'un emploi auſſi utile à l'humanité ſouffrante, & ſe ſera fait connoître par d'excellens mémoires, & des opérations heureuſes avant d'y être nommé. Ses principales fonctions doivent être de préſider le corps de la chirurgie, préſenter au tribunal de ſanté les ſujets re-

connus les plus intelligens, & les plus capables de remplir les emplois vacans, & les y nommer de concert avec le tribunal aſſemblé.

MM. *les chirurgiens conſultans*, produiront des ſoulagemens très-avantageux à l'armée, lorſque doués d'un jugement vaſte & éclairé, d'une tête froide & d'une main heureuſe, le tribunal les envoyera dans tous les lieux où leur préſence & leurs opérations ſeront eſſentiellement néceſſaires, tant pour les grandes opérations que pour diriger la claſſe des jeunes chirurgiens ou des éleves ſubalternes, auxquels il ſeroit imprudent de confier des objets importans ou d'une exécution difficile; rendre compte au tribunal de ſanté lorſqu'ils ſont abſens, y donner leur ſuffrage lorſqu'ils ſont préſens, vérifier les mémoires des chirurgiens ordinaires, &c. &c. &c. Telles ſont les princi-

pales occupations d'un emploi distingué, qui devroit n'être accordé qu'à ceux qui ayant travaillé dans les hôpitaux militaires, & fait plusieurs campagnes, auroient annoncé le plus de talens, de connoissances.

Les luxations, les descentes, blessures, fractures & autres accidens de la guerre, exigent qu'il y ait à la suite des hôpitaux, *des chirurgiens ordinaires*, destinés à présider aux pansemens journaliers & autres opérations, ordonnées par le médecin & le chirurgien en chef : on doit leur supposer toute l'intelligence nécessaire pour diriger les chirurgiens, aide-major, les éleves ou garçons de chirurgie qui travaillent sous eux, ainsi que pour pratiquer eux-mêmes les grandes opérations en présence des éleves, dans les cas importans où l'adresse d'une main habile & sûre devient nécessaire... Ces MM. sont quelquefois

appellés au tribunal pour y rendre compte des détails concernant leur partie ... on en retireroit des avantages plus étendus, s'ils offroient chaque semaine un tableau des principales maladies chirurgicales qu'ils ont traitées, avec le détail journalier des opérations, traitemens, crises, remedes, effets, & terminaisons des cures : l'art y gagneroit plus de connoissances & les malades plus de santé.

CHAPITRE XVII.

Chirurgien-Major des régimens.

LA plupart des régimens souvent exposés à être dispersés dans des lieux isolés, où l'on ne trouve aucun secours lorsqu'on est malade, ont con-

ſervé l'uſage d'attacher à leur corps un chirurgien-major, principalement deſtiné à la conſervation de MM. les officiers ; la cavalerie & les dragons qui ſont preſque toujours cantonnés dans des plaines à fourrage, ne ſauroient s'en paſſer ſans courir les dangers les plus imminens, & pour les officiers & pour les cavaliers.

L'abus le plus palpable qu'on y rencontre, c'eſt la néceſſité où ſe trouve un chirurgien & apothicaire. S'il eſt bon chirurgien, il ne ſauroit avoir employé aſſez de tems en médecine & en pharmacie pour remplir ces trois emplois à la fois, s'il a des connoiſſances dans les trois genres, il doit être foible dans tous, parce que chacune d'elles exige la moitié de la vie ordinaire d'un homme pour en acquérir les talens & l'expérience.

Le judicieux Colombier nous a propoſé un moyen un peu plus diſpen-

dieux à la vérité, mais plus sûr, plus utile & seul capable de remédier à tous les dangers. « *Un bon médecin qui auroit sous ses ordres un garçon chirurgien entendu, seroit infiniment plus utile dans tous les corps : code de médecine.* »

En effet, un médecin éclairé qui auroit vécu dans un régiment, connoissant au bout de l'an le genre de vie, la constitution & le vice de santé dominant de chaque officier particulier, seroit en état d'y remédier promptement, en prescrivant les secours & le traitement le plus analogue à leur guérison : possédant toutes les connoissances préliminaires des maladies, il remonteroit à leur principe pour en détruire la cause premiere, sans prodiguer ces foibles palliatifs usités par MM. les chirurgiens dans les maux internes qui leur sont inconnus : n'ayant d'autres émolu-

mens que les appointemens du corps, leur intérêt, leur réputation & leurs talens se réuniroient toujours à prendre les moyens les plus prompts & les plus sûrs de terminer les maladies dans leur principe, sans faire usage de ces précautions tardives & impuissantes, qui les traînent infailliblement en longueur. Lorsque leurs gages seront assez honnêtes pour qu'ils n'aient pas besoin de multiplier les visites & la vente des drogues, MM. les officiers & leurs soldats seront mieux servis & leur santé plutôt rétablie, n'éprouveroient presque jamais ces affections de langueur & ces douleurs de rhumatismes, qui paroissent vouloir déjà consommer la moitié de la jeunesse militaire, surtout parmi MM. les officiers, chez qui les plaisirs & la bonne chere occasionnent une infinité de maladies

intérieures, qu'un médecin éclairé eſt ſeul capable de guérir.

Enfin, pour s'aſſurer de la bonté des *médicamens*, & éviter les monopoles des drogues, il ſeroit également important que chaque régiment eût une petite pharmacie à ſes frais, où les préparations les plus utiles & les plus uſuelles, & les productions les plus avantageuſes difficiles à ſe procurer, ſe trouvaſſent en tous tems préparées par les meilleurs apothicaires d'une capitale, dépoſées & conſervées chez le médecin du corps.

Il eſt facile d'apprécier tous les ſecours ſalutaires qu'on peut recueillir d'un praticien habile, qui connoiſſant à fond le caractere, le tempérament & la cauſe des maladies de chaque officier, poſſédant ſous ſa main les médicamens les mieux préparés, & les reſſources les plus appropriées, ayant ſous ſes ordres un

chirurgien exercé & bien dirigé, & n'ayant d'autre intérêt que celui de faire connoître ſes talens, accroître ſa réputation, & s'élever aux emplois les plus importans de l'armée, concentreroit tous ſes ſoins à traiter les officiers d'un corps de la maniere la plus ſûre, la moins douloureuſe & la plus prompte.

Ce moyen ſeroit ſûrement le plus certain pour conſerver d'une maniere ſtable, la ſanté des militaires, en éloignant d'eux le plus long-tems poſſible ces germes de maladies qui conſomment leurs forces, épuiſent leur conſtitution, & anéantiſſent au printems de leur âge cette noble vigueur, & ce courage martial qui caractériſent la plus brillante ſanté, enfin nous n'aurions plus dans vingt ans la douleur de voir tant d'officiers perclus de gouttes, de rhumatiſmes, & d'autres douleurs avant d'avoir

atteint cinquante ans. Exista-t-il jamais un sort plus affreux que celui de traîner dans le sein de leur famille les restes douloureux d'une existence souffrante, sur-tout dans cet âge moyen où ils eussent été capables des actions les plus éclatantes, si le printems & l'été de leur course eussent été dirigés par un ami prudent & éclairé.

CHAPITRE XVIII.

Visites des Médecins.

LA plupart des hôpitaux militaires des places frontieres de l'Europe, sont des vastes boucheries closes, où la chair humaine vendue à la cupidité est égorgée par la négligence, par l'ignorance ou par les pre-

miers eſſais des agens ſubalternes; c'eſt dans ces monumens qu'on voit éternellement régner un ordre tellement régulier, que les malades d'un même genre *ſont* tous traités de la même maniere; la différence des tempéramens, des âges, des ſaiſons, des climats, &c. &c. &c. exigeroient peut-être qu'on s'écartât d'une routine aveugle & générale pour preſcrire à chaque individu ce qui ſeroit le plus eſſentiellement ſalutaire à ſon état préſent; mais la regle invariable de la maiſon s'oppoſe aux innovations, à la variété des traitemens ſuivant les criſes, les évacuations, les ſueurs, l'état du ſang, &c. &c. &c... A-t on jamais le tems de s'arrêter à ces minuties?

Comment un ſeul médecin pourroit-il ſuffire à viſiter tous les jours quatre ou cinq cents malades ſans compter ſes pratiques en ville? Com-

ment le petit nombre des chirurgiens ; des employés, des infirmiers ou des gardes pourroient-ils suffire à tant de détails incommodes & fatigans ?

En effet, les indications les plus positives dans presque toutes les maladies s'annoncent par l'état du sang ou des évacuations ; a-t-on assez de loisir pour les examiner ? Un malade est-il *saigné*, on ne voit point son sang ; est-il *purgé*, on ne regarde jamais ses selles ; par conséquent on ignore la qualité & la quantité des matieres fécales.... Prend-il des *médicamens* ; on ne peut en apprécier ni la qualité, ni les effets, ni les suites. Survient-il une *crise* ; elles ne sont presque jamais apperçues ; les *urines* sont rarement soumises à la plus légere inspection........ Les *sueurs* saisissent un malade & disparoissent sans qu'on y fasse la moindre attention. Arrive-t-il des

fiévreux, tous sont traités aux heures fixées par la regle de la maison. . . . Des épidémiques, tous éprouvent le même traitement invariable, sans que rien soit capable de faire changer d'un seul instant une méthode curative, moins susceptible de rappeller des malades à la santé, que d'aggraver & multiplier leurs maux par un traitement arbitraire, presque toujours contraire à l'état inconnu des malades.

Les moyens d'anéantir tous les vices de cette constitution, sont cependant bien faciles.... Si chaque salle n'étoit composée que de cent lits.... Qu'un premier médecin habile les visitât deux fois par jour; que de jeunes médecins en second, attachés à chaque hôpital, y fissent de quatre en quatre une semaine de service, sans en sortir qu'au moment des repas.... que chacun d'eux s'at-

tachât à veiller ſur les criſes, les effets des remedes, les ſelles, les ſueurs. l'état du ſang, les évacuations, &c. de vingt-cinq malades ſeulement, dont ils dreſſeroient un bulletin journalier pour en rendre compte ſoir & matin, au premier médecin, durant ſa viſite, en liſant devant chaque malade tout ce qu'il a apperçu depuis la derniere viſite..... Si ce bulletin étoit remis aux quatre nouveaux médecins de ſervice la ſemaine ſuivante pour le continuer dans le même ordre, en fixant les heures où chaque malade a éprouvé une révolution, les ſymptômes qui les ont précédées, les ſuites qui les ont accompagnées, &c. &c. Un premier médecin, parfaitement éclairé, pourroit alors preſcrire le régime & les médicamens les plus favorables à chaque individu, & les jeunes praticiens recueilleroient ſous ſes ordres les meilleurs prin-

cipes patologiques, pour traiter les maladies militaires.

Le judicieux Colombier, qui a le premier mis au jour ces vices barbares, vouloit qu'on laissât toujours auprès des malades, des chirurgiens entendus pour assister aux crises, aux redoublemens & autres effets, qu'ils en fissent un état exact, &c. &c. Mais outre que les maladies internes sont rarement de la compétence de la chirurgie; les progrès de l'art & la nécessité de former de bons médecius dans la partie trop peu connue des maladies militaires, me feroient préférer d'attacher à la suite des hôpitaux un certain nombre de jeunes médecins, dont l'intelligence & l'activité seroient reconnues.

Des vases hermétiquement fermés pourroient conserver les excrémens des malades dans leur véritable état sans répandre aucune infection;

& leurs numéros d'accord avec celui du lit éviteroient toute espece de confusion.

Les crachats pourroient être conservés dans des petites assiettes de terre, . . . les urines dans des bouteilles, . . . le sang dans les vaisseaux où on l'auroit reçu, &c. &c... afin que le premier médecin, en les examinant, pût, d'après le rapport des jeunes médecins, établir un jugement certain sur chaque malade, & ordonner ce qui seroit le plus convenable à son état.

Quant à l'ordre journalier des visites du premier médecin, elles seroient beaucoup plus salutaires; si tous les lits étoient simplement numérotés depuis un jusqu'à cent (1),

(1) Les noms de saint occasionnent des craintes, ou des démêlés parmi les malades, en raison du degré de confiance, ou des évènemens heureux ou malheureux arrivés à chaque patron.

les jeunes praticiens de ſemaine munis de leur bulletin ſuivroient attentivement le premier médecin, tant pour lui rendre compte des remedes de la veille, que pour écrire & préſider à l'ordonnance du jour. Ne devroit-on pas les engager à faire un rapport à peu-près dans l'ordre ſuivant?

« N°. 7. Homme âgé de quarante » ans; .. tempérament ſanguin; ... » dyſſentérique depuis deux mois; ... » eut hier la fievre trois heures; ... » reſta au lit jusqu'à midi, ſe coucha » à ſept heures, a eu tant de ſelles, » de telle qualité; . . . reſſenti des » douleurs d'entrailles pendant trois-» quarts d'heure; . . . . pris tel re-» mede, éprouvé tels effets, dormi » peu, eſt foible, inquiet, taciturne » ou colere, &c. &c. &c.

A côté du bulletin de chaque malade, le jeune praticien écriroit l'or-

donnance du premier médecin, & présideroit après son départ à ce qu'elle fût ponctuellement exécutée.

Les praticiens attachés au service de chaque hôpital, fourniroient une pépiniere nombreuse, dans laquelle on choisiroit pour premiers médecins des hôpitaux; ... médecins ordinaires des régimens, & médecins consultans des armées, le plus d'intelligence & d'activité; & quoique leur service en second dans un hôpital, ne reçût d'autres émolumens que l'espoir de s'éclairer & se faire connoître, le desir de parvenir aux emplois importans d'une armée, exciteroit parmi eux cette concurrence de talens observateurs & cette émulation infatigable, seule capable de produire des gens de génie dans l'art de guérir.... La partie militaire négligée depuis si long-tems, recevroit tous les jours de nouveaux rayons de lumiere par l'at-

tention

tention qu'on auroit de faire imprimer les meilleurs mémoires qui auroient été fournis pendant la guerre ſur les principales maladies régnantes ; & le nom du compoſiteur mis en tête, annonceroit au public le degré d'eſtime & de conſidération que le tribunal de ſanté accorde à l'ouvrage & à ſon auteur.

CHAPITRE XIX.

Viſites des Officiers.

DANS la plupart des régimens de l'Europe, on a conſervé l'uſage de nommer chaque jour un officier pour viſiter les ſoldats ou cavaliers de ſon corps qui ſont à l'hôpital, on les paſſe un moment en revue, on voit leur état & l'on ſort. La commodité

du service a fait ordinairement choisir dix heures du matin pour s'en acquitter ; il en résulte que ces visites, qui semblent destinées à maintenir l'ordre, & à s'assurer que le traitement & la subsistance sont également bien remplis, sont non-seulement infructueuses, mais cachent & perpétuent les vices de l'administration.

Si les moindres abus sur ces objets importans coûtent souvent la vie à tant d'hommes utiles; c'est en les dévoilant & en les détruisant qu'on peut s'assurer de leur existence & du rétablissement de leur santé : on n'y réussira qu'autant que l'officier de visite d'hôpital, exactement informé des heures où l'on fait la distribution du bouillon, de la soupe, du pain, du vin, des viandes, &c. &c. se trouvera présent à chaque repas, goûtera lui-même au hasard les alimens destinés aux malades ou convalescens ; en appréciera la

qualité, & jugera si la quantité paroît suffisante aux convalescens ; & après y avoir fait trois ou quatre visites dans la journée, vu panser les blessés, médicamenter les malades... nourrir les convalescens, reçu leurs plaintes & vérifié le fait. &c. &c... pourra le lendemain matin faire un rapport au commandant du corps, pour constater les abus & y faire remédier sur le champ.

On sent parfaitement qu'un officier de visite d'hôpital devroit être dispensé de tout autre service le jour qu'il doit l'exécuter. Si le vin, le bouillon, le pain, &c. lui paroissent mauvais au moment de leur distribution, il pourroit s'en faire verser dans une bouteille & le faire porter sur le champ chez le commandant, pour décider si la qualité en est telle qu'on doit l'exiger.

Sans ces précautions indispensables

les distributions, ne se faisant jamais qu'après que l'officier de visite d'hôpital est sorti, seront toujours telles qu'il plaira aux gens de cuisine de les offrir aux malades, & malheur à celui qui osant s'en plaindre seroit reconnu : mon cœur gémit en se rappellant toutes les douleurs cruelles, & les traitemens barbares qu'on fait éprouver à ceux qui ont la témérité de se plaindre : combien d'horreur on épargneroit aux hommes malades si l'on étoit assez heureux pour les apprécier, & assez fermes pour mettre en usage tous les moyens susceptibles d'en détruire les influences meurtrieres.



CHAPITRE XX.

Régime des Convalescens.

Après avoir été témoin chaque jour de tous les détails concernant le traitement curatif, il seroit également utile que MM. les officiers de visite d'hôpital daignassent passer en revue les convalescens de leur corps, pour s'assurer si le régime alimentaire qui leur est offert est capable de rétablir & de fortifier des hommes qui ont long tems souffert d'une blessure ou d'une maladie.

Mais afin que cette inspection fût avantageuse aux convalescens, & que chaque portion y fût sainement appréciée, il faudroit que la distribution ne s'en fît jamais que demi-

heure après celle des malades, afin que chaque officier de visite d'hôpital fût témoin de ce qu'on donne aux soldats ou cavaliers de son régiment; sans quoi les mêmes abus annoncés au chapitre précédent subsisteront sans pouvoir y remédier, & des hommes nés vigoureux sortiront à peine d'une maladie, qu'on les conservera trois mois à l'hôpital des convalescens, par la foiblesse d'un régime incapable de les fortifier ni de les rétablir.

Rien n'est plus important à un individu sorti d'une maladie qui l'a plus ou moins épuisé, que de réparer graduellement ses pertes par des alimens restaurans & fortifians, qui sous le volume le plus petit & le plus léger contiennent beaucoup de substance nutritive. MM. les officiers de visite d'hôpital seront parfaitement éclairés dans cette partie lorsque passant rigoureusement en revue tous les ali-

mens & boiſſons diſtribués à leurs gens, deux fois par jour, ils auront examiné & goûté à la ſoupe pour connoître ſi *le bouillon* eſt aſſez vraiment reſtaurant ... ſi *la viande* dont il a été fait eſt d'une qualité ſaine & nourriſſante... ſi *la quantité* paroît ſuffiſante au rétabliſſement des convaleſcens .., ſi le peu *de vin* qu'on leur diſtribue eſt généreux, capable de fortifier des corps exténués ſans avoir aucun goût de moiſi, d'éventé ou d'altéré .... ſi *la biere* qu'on donne (dans les pays où il n'y a point de vin), eſt d'une bonne qualité... ſi *le pain* eſt bien levé, bien travaillé, bien cuit & de bon goût... ſi tous les *alimens* quelconques ſont d'une digeſtion facile & d'un ſuc fortifiant.... ſi *les eaux* ſont ſaines & récemment tirées... enfin, ſi les hommes y jouiſſent d'une liberté honnête, d'une propreté rigoureuſe dans leurs habille-

mens, leurs ſalles, leurs couchers ... d'un exercice doux & permanent dans les grandes cours, &c. &c. &c. on pourra dès-lors être aſſuré qu'ils poſſedent tous les ſecours néceſſaires au rétabliſſement des convaleſcens; mais ſi un ſeul ou pluſieurs de ces objets ſont négligés ou altérés, il ſeroit eſſentiel d'en faire mention au rapport, afin qu'on prît les moyens ſuſceptibles d'y remédier le plus promptement.

Dans pluſieurs hôpitaux d'Allemagne & d'Italie, on eſt dans l'uſage de diſtribuer aux convaleſcens de la viande rôtie plutôt que bouillie, ce régime me paroît le mieux indiqué; les ſucs abondans du rôti ſont bien plus propres à ſubſtanter & à fortifier un homme épuiſé qu'une viande bouillie qui a ſouvent perdu les trois quarts de ſon ſuc dans une grande quantité d'eau bouillante; il ſeroit à

desirer que ce régime fût généralement suivi dans tous les hôpitaux de l'Europe.

Il seroit également utile d'acidu'er les alimens de ceux qui sortent d'une maladie putride ou inflammatoire, tant pour en prévenir l'altération que pour rafraîchir les parties internes qu'une chaleur intérieure & constante doit avoir nécessairement affoiblies ou endommagées.

Quant à la tenue des salles on doit avoir attention qu'elles soient toujours propres, que les lits des convalescens soient couverts tout le matin, & que les fenêtres opposées soient constamment ouvertes dans le beau du jour pour que l'air de la salle soit parfaitement renouvellé.

Enfin des promenades fréquentes dans les cours, lorsque le tems est sec, & le soleil levé, d'acord avec la bonté du régime, acheveroient de rétablir en

peu de tems, des hommes foibles dont la ſanté ne demande que des alimens reſtaurans, une boiſſon fortifiante, & un exercice modéré.

CHAPITRE XXI.

Pharmacie des armées.

LA *pharmacie* des troupes a preſque toujours été confiée aux ſoins inviſibles d'un entrepreneur, qui en laiſſe la manutention générale à un apothicaire-major : ce dernier, jaloux de jouir de toutes les ſupériorités d'un poſte éminent, vit toujours en diſcorde avec ceux qui ſont au compte d'un ſouverain, & ce défaut d'harmonie a ſouvent cauſé des maux inouis.

Dès qu'un apothicaire en chef eſt à la tête de la manipulation, compoſition & adminiſtration de tous les mé-

dicamens, il y porte néceſſairement le germe de ſes paſſions & de ſes talens; s'il aime trop l'argent, toutes les drogues ſeront altérées, falſifiées, & d'une qualité plus dangereuſe qu'utile; s'il aime ſa tranquillité ou le plaiſir, ſes garçons portent la même négligence ſur toutes les parties de la pharmacie, ne les prépareront jamais comme elles doivent être ... En ſuppoſant même qu'un entrepreneur ou un apothicaire en chef ſoit l'homme le plus intact, le plus honnête & le plus vigilant de ſon ſiecle, je poſe en fait que ſur cent apothicaires, il n'y en a pas deux qui compoſent un médicament de la même maniere; chacun d'eux y ajoute ou retranche plus ou moins telle ou telle drogue, en raiſon des expériences qu'il en a faites, des principes qu'il a reçus durant les études, &c. &c... Cette différence frappante dans la compoſition, a ſouvent

mis les plus habiles praticiens dans le cas de ne pouvoir marcher qu'à târons dans les remedes qu'ils ordonnoient aux malades. . . Cette discordance est bien plus dangereuse encore lorsque les apothicaires n'ayant reçu que des principes vagues sur chaque médicament, les composent tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, substituant souvent au gré de leur imagination une drogue qui leur manque par une autre qu'ils supposent avoir la même qualité &c. &c. &c... Tous ces abus difficiles à prévenir occasionnent cependant la perte de beaucoup de gens qu'on auroit conservés, si les compositions officinales mieux choisies, & toutes composées sur des formules & des combinaisons parfaites & connues, n'éprouvoient jamais aucune variation. Les médecins assurés de la force ou de l'activité de chaque composition usuelle, les ordonneroient avec un succès

plus certain ſans être réduits à l'alternative dangereuſe de n'avoir à choiſir que des erreurs ou des dangers, & de ne ſavoir jamais à quoi s'en tenir ſur les effets ou les influences d'un médicament dont la compoſition éprouve tous les jours de nouvelles variations.

On remédieroit à la multiplicité des abus, & on mettroit chaque praticien dans le cas d'opérer avec plus de certitude, ſi l'on chargeoit un bon apothicaire de la capitale de compoſer tous les médicamens néceſſaires à une armée, ſuivant les procédés & combinaiſons invariables de la meilleure pharmacopée. La quantité qu'il en faudroit dans tous les genres le mettroit dans le cas de les fournir à un taux modéré, leurs qualités ſoumiſes aux analyſes & expériences des praticiens ſeroient mieux connues, leurs doſes plus poſitives, leurs effets plus certains & leurs dangers anéantis.

Mais pour éviter le monopole & prévenir la falsification des drogues, il faudroit que les dépenses de pharmacie fussent au compte des gouvernemens, & que l'apothicaire chargé par les souverains de les composer les envoyât directement au quartier général de l'armée pour être distribuées par l'apothicaire en chef à tous les hôpitaux sédentaires, ambulans, ou entrepôts qui en ont journellement besoin.

Tant que la pharmacie d'une armée sera confiée aux entrepreneurs, ce sera toujours une spéculation de finance dans laquelle il s'agira de dépenser le moins possible pour avoir le plus de bénéfice possible, ce qui ne peut avoir lieu qu'à force d'altérer, d'affoiblir les drogues, ou les suppléer par des productions communes & violentes qui possedent souvent les qualités les plus dangereuses. C'est avec de

l'écume des ſucres inférieurs & du jalap en poudre qu'on compoſe à Marſeille plus de caiſſes de manne qu'il n'en vient en France de tout le Levant, &c. &c. Combien d'autres falſifications plus violentes encore s'y exécutent journellement que je paſſe ici ſous ſilence; voilà pourtant les productions qu'on nous offre à chaque inſtant pour rétablir les maux de la nature : auſſi la plupart des perſonnes qui ont eu deux ou trois maladies, ſont-elles preſque toutes plus épuiſées par l'action des remedes que par les maux dont on vouloit les guérir .... Que d'horreurs inviſibles ne ſe paſſe-t-il pas dans ce genre !

On les préviendra en confiant la manipulation des médicamens aux ſoins d'un apothicaire intelligent dont la probité ſoit connue, & qui payé par le gouvernement fourniroit à toute une armée de bons médicamens

ſoumis à l'inſpection des praticiens qui compoſent le tribunal de ſanté : les diſcordes qui regnent entre les entrepreneurs & les apothicaires, ou &c. &c. &c. &c. au compte d'un ſouverain, n'auroient jamais lieu du moment que l'apothicaire en chef ſeroit ſeul chargé de tenir un état exact des médicamens qui lui ſont adreſſés pour les mettre en ordre au quartier général.... n'en délivrer aux hôpitaux, à l'ambulance, & aux entrepôts de l'armée, que les ordres écrits du premier médecin en réponſe à la demande des médecins ou chirurgiens attachés à chaque hôpital, ne rien délivrer qui ne ſoit exactement étiqueté du nom & du poids de chaque eſpece de médicamens, conſtater par les états de fournitures que la délivrance a abſorbé la totalité des envois.... & recevoir les ordres du tribunal pour demander à la capitale les articles les

plus néceſſaires lorſqu'ils commencent à s'épuiſer &c. &c. &c. . . . Ce moyen plus ſimple, plus direct, plus ſalutaire d'un ſervice plus prompt, d'un emploi plus facile, d'un ſuccès plus certain, & d'une dépenſe moins conſéquente que celle des entrepriſes, conſerveroit dans un empire une grande partie de ſes malheureux défenſeurs qui périſſent victimes de l'ignorance & de la cupidité.

CHAPITRE XXII.

Tranſport des malades.

Un des obſtacles qui s'oppoſe avec le plus de violence à la guériſon de la plupart des bleſſures & des maladies, ou qui en aggrave trop ſouvent les dangers, ce ſont les chariots de tranſport où les hommes bleſſés, mutilés,

ou mourans, sont entassés, étouffés, cahotés, sans secours pour être douloureusement transportés à l'entrepôt ou à l'hôpital ambulant le plus prochain : avant d'y être arrivés leurs blessures envenimées par tant de mouvemens contraires & de soubressauts dangereux, éprouvent des déchiremens violens, & des contusions inévitables qui les rendent souvent incurables.

On éviteroit tant de pertes ou de douleurs multipliées, 1°. en faisant mettre le premier appareil sur le champ de bataille avant de faire usage des chariots de transport.

2°. En adoptant un plan de chariot plus commode & plus salutaire, où les blessés fussent placés de maniere à ne pas se heurter mutuellement, & où ceux qui ont reçu des blessures plus graves eussent moins à souffrir des cahotemens douloureux. Le modele

que j'en ai détaillé au chapitre des chariots de transport, livre second; m'a paru le plus capable de réunir les avantages qu'on peut desirer, & je ne doute pas qu'un habile méchanicien ne pût encore le simplifier & le rendre peut-être d'un usage plus commode & moins fatigant.

3°. Lorsqu'on prévoit par la position respective des troupes qu'il pourroit y avoir une affaire, on devroit apprêter tous les médicamens, linges, bandes, bouillons, remedes, chariots & généralement tous les secours urgens dont la direction & l'administration devroient être confiées aux chirurgiens les plus entendus & les plus agiles.

4°. L'approvisionnement général des tentes, linges, couvertures, médicamens, boucheries, boulangeries, cuisines, infirmeries, gardes & gens de cuisine, doit être entretenu avec

activité pour que leurs ſecours en tous genres n'éprouve pas le moindre retardement.

5°. Si l'on pouvoit apprécier le nombre des braves gens auxquels un délai de demi-heure a couté la vie, on auroit l'attention la plus rigoureuſe en pleine campagne, à tenir les parties relatives à l'adminiſtration des malades & des bleſſés en état de porter à chaque inſtant les ſecours les plus efficaces & les plus prompts, ſurtout à ceux qui reſtent ſur un champ de bataille. Cette précaution, une fois établie d'une maniere permanente, ſauveroit à coup ſûr une grande partie des malheureuſes victimes que nous perdons tous les jours... Le fer & le feu des ennemis ne moiſſonnent-ils pas aſſez de mortels, ſans encore multiplier nos pertes par des négligences dignes des ſiecles barbares ?

CHAPITRE XXIII.

Entrepôts militaires.

Les accidens journaliers de la guerre, qui se multiplient à chaque instant, ne cessent d'offrir à tout moment de nouveaux blessés ou malades, qui trop éloignés des hôpitaux sédentaires obligent souvent à former un entrepôt dans le local le plus propice & le plus voisin de l'ambulance.

Une *église*, une *grange*, une *masure* ou un *vaste bâtiment*, sont ordinairement les premiers asyles qu'on prend pour les y loger ; c'est là qu'ils arrivent durement cahotés pendant leur transport. . . . Couchés à terre sur de la paille, à peine couverts, souffrant toutes les rigueurs des vents, du froid, de l'humidité, des alimens altérés,

des fournitures & des remedes de mauvaises qualités.... Livrés à tous les fléaux que peuvent éprouver des vaincus soumis à la merci des vainqueurs ;... à l'inexpérience des chirurgiens subalternes, à la dureté des employés, & à toutes les privations d'un entrepôt momentané... qu'une déroute, un siege, une retraite, rendent cent fois plus horribles encore.... Il tardent rarement à être victimes d'un sol dangereux, & d'un traitement barbare dont les médicamens douteux, prodigués au hasard, abregent ordinairement la durée.

La nécessité de saisir le local le plus voisin ne laisse pas toujours le tems d'en faire un choix judicieux, & les *églises*, qui sont trop souvent préférées, sont presque toujours froides, humides & malsaines, parce qu'elles renferment une masse d'air corrompu par la respiration des peuples

qui, n'ayant d'autre iſſue que la porte, ne s'y renouvelle jamais. C'eſt ſans contredit de tous les bâtimens celui qu'on devroit le plus ſoigneuſement éviter.

Une *grange bien aérée*, & ſur-tout élevée au-deſſus du niveau de la terre, offre l'aſyle le plus ſûr, le plus ſalutaire & le plus propre à établir un entrepôt capable de ſoulager des malades & de panſer des bleſſés ; après avoir fait jetter ſur le ſol intérieur le plus de paille ſeche qu'on pourra trouver, on y place les hommes le plus commodément poſſible pour qu'on puiſſe tourner autour d'eux, les panſer, les ſervir, &c. &c. Si l'on peut avoir quelques couvertures, on les diſtribuera à ceux qui ſouffrent le plus & on les y panſera ou médicamentera tous les jours ſous l'inſpection générale des médecins ordinaires, les plus voiſins, qui ordonneront au chirur-

gien qui les ſoigne le traitement le plus convenable à chaque ſujet.

Les maſures, ou vieux bâtimens déſerts, ſont ſi mal couverts, ſi peu à l'abri de toutes les intempéries d'une ſaiſon, & preſque toujours tellement humides, qu'on doit éviter autant qu'il eſt poſſible d'y placer jamais un entrepôt militaire, à moins que le grand éloignement de tout autre endroit ne force d'en faire uſage.

Les grands bâtimens mériteront toujours la préférence lorſqu'ils ſeront élevés, ſecs, bien aérés, éloignés des mares d'eaux corrompues, des amas de fumier & de toutes les matieres qui, ſoumiſes en putréfaction, ne ceſſent de répandre aux environs des vapeurs infectes qui ne peuvent qu'empirer la douloureuſe ſituation des malades & des bleſſés.

On donnera ſur le champ des ordres pour faire préparer aux hommes d'un

d'un entrepôt, les ſecours les plus prompts & les plus analogues à leur état, en retirant de l'ambulance ou du dépôt le plus prochain les alimens, boiſſons & médicamens néceſſaires.

Les officiers de ſanté doivent y redoubler d'attention pour que les fournitures qu'ils y reçoivent en pain, vin, ou viandes ſoient d'une bonne qualité, que le bouillon ſoit bien fait, & l'enſemble du régime capable de fortifier & de rétablir des hommes exténués, qui ſuccombent ſous le poids d'une maladie ou d'une bleſſure: & lorſqu'une production ſe trouve altérée, ou d'une qualité dangereuſe, en réſerver à par, & l'envoyer ſur le champ au quartier général, pour en faire leurs plaintes & demander qu'on donne les ordres néceſſaires pour les faire changer promptement.

A meſure qu'une armée s'avance

en pays ennemi, il sera très-prudent de laisser sur les derrieres le plus de malades qu'il sera possible, sur-tout ceux qui éprouvant de longues maladies tardent le plus à se rétablir. De cette maniere il s'établira de proche en proche une chaîne permanente d'hôpitaux jusqu'aux frontieres d'un empire.

CHAPITRE XXIV.

Hôpitaux ambulans.

L'HÔPITAL ambulant ne differe d'un entrepôt que par le nombre des sujets qu'il renferme, & les secours qui s'y trouvent plus abondans: établi à la hâte au premier endroit où s'arrête une armée, c'est ordinairement une église, une grange, & souvent un couvent qui reçoit tous les officiers, cavaliers

ou ſoldats bleſſés & malades. Là après avoir exactement éprouvé la plupart des accidens dont je viens de parler, ils ſont livrés à la froide vigilance de pluſieurs employés, ſouvent très-neufs, & quelquefois à l'impéritie de pluſieurs jeunes chirurgiens ſubalternes, qui à la faveur du grand nombre des bleſſés, & du petit nombre des gens de l'art, tentent impunément les expériences les plus douloureuſes, & eſtropient ſouvent beaucoup de ſujets qu'un talent médiocre auroit certainement ſauvés.

Je me rappellerai toujours qu'un de mes oncles, capitaine au régiment de l'Iſle-de-France, ayant reçu un coup de fuſil à la jambe à la bataille de Plaiſance, ſe fit porter à l'ambulance pour y recevoir les ſecours néceſſaires à ſon état. On le fit entrer dans une égliſe où il vit épars çà & là beaucoup de ſoldats, & pluſieurs officiers

auxquels on mettoit le premier appareil ; l'un de ces messieurs qui avoit reçu une balle au talon fut livré à un jeune chirurgien, qui lui persuada qu'il y avoit du sang extravasé entre les chairs, & qu'il falloit lui faire une incision pour l'évacuer ; la raison paroissoit bonne, on s'y détermina sans peine. Le jeune homme, ignorant sans doute les premiers élémens de l'anatomie, lui fit une profonde incision cruciale au-dessus du talon, avec un excellent bistouri qui coupa radicalement le tendon d'Achille... Ce malheureux officier poussa un cri si lamentable & si douloureux que l'effroi & la consternation s'empara de toutes les ames : son pied n'ayant plus le soutien nerveux que lui destina la nature, paroissoit pendant & prêt à tomber. Mon oncle frémissant à cet aspect, voulut sortir tout de suite de ce séjour d'horreur, préférant souf-

frir & attendre les secours d'un homme plus instruit que de courir des hasards aussi dangereux, & dans le fait il eut raison; car ce pauvre officier fut toujours estropié, & ne tarda pas à perdre une jambe dont la blessure uniqu ment p nsée avec de l'eau-de-vie, n'eut pas été huit jours à se cicatri er.

Je ne prétends pas citer cet exemple pour porter atteinte à la réputation des officiers de santé; il y en a beaucoup qui sont très-instruits & capables d. faire honneur à l'état qu'ils exercent; mais il y en a beaucoup plus encore qui ne le sont pas, surtout dans les classes subalternes; les moyens d'émulation que j'ai détaillés dans le troisieme livre de cet ouvrage m'ont paru seuls capables de remédier à des inconvéniens aussi meurtriers, en fournissant un très-grand nombre de sujets habiles & laborieux,

qui sans accroître les dépenses d'une guerre seroient plus que suffisans pour porter de tous les côtés les secours les plus prompts & les traitemens les plus heureux.

La suite d'un hôpital ambulant doit être composée des chariots chargés d'alimens de beaucoup de médicamens & de linges pour les blessés & les malades; on tâchera de les pourvoir de couvertures, s'il est possible, sur-tout durant les fraîcheurs de l'automne dont les nuits humides ou glacées font cruellement souffrir les soldats, & portent le plus grand obstacle à leur rétablissement.

La plus grande partie des observations que j'ai faites sur les entrepôts militaires regardent encore plus essentiellement les hôpitaux ambulans, qui renfermant un plus grand nombre d'infortunés méritent une attention plus particuliere à éviter

tout ce qui peut leur nuire, & à rechercher les situations les plus saines, & les secours les plus salutaires : je ne répete donc pas tout ce que j'ai dit à ce sujet, puisque ce chapitre n'est que la suite du précédent.

Je le terminerai en dévoilant un abus dont les influences m'ont souvent offert des suites bien dangereuses ; c'est l'usage imprudent d'y délivrer souvent des remedes sans étiquette ; leur nombre bientôt confondu entre les mains d'un jeune chirurgien ; qui harcelé par les demandes & les besoins les plus pressans, les distribue souvent au hasard, il en résulte des quiproquo fâcheux pour les malades, & souvent tel médicament destiné à une blessure externe s'employant à une maladie interne y produit les ravages les plus meurtriers. On les évitera en donnant les ordres les plus précis de ne jamais délivrer

la moindre drogue qu'elle ne ſoit étiquettée en toutes lettres, formant le nom du médicament d'une maniere très liſible.

Ces hôpitaux ambulans ſont les entrepôts intermédiaires deſtinés à ſervir de communication aux hôpitaux ſédentaires qu'on établit dans les places fixes pour en former de proche en proche une chaîne, juſqu'aux frontieres du royaume.

Tous ces établiſſemens momentanés ſeront plus ſalutaires lorſqu'on s'attachera à les pourvoir des alimens les plus ſains & des médicamens qui n'aient ſouffert aucune altération ; ce dernier point trop ſouvent négligé coûte la vie à beaucoup de victimes ; on en ſauveroit les trois quarts, ſi l'on mettoit en uſage les obſervations ébauchées au chapitre de la pharmacie des armées. Tant que les ſecours, les aſſiſtans & le nombre des officiers

de ſanté ne ſeront pas proportionnés à celui des malades & des bleſſés, il en périra toujours beeucoup, tandis que des ſoins faciles, des hommes intelligens, & des traitemens mieux indiqués, conſerveront à peu de frais une multitude de ſujets utiles.

Je crois ſans imprudence pouvoir poſer en fait que l'excédent des dépenſes abſorbées dans les hôpitaux militaires à traîner trois mois en longueur par l'inſuffiſance des alimens des ſoldats languiſſans d'inanition, qu'un régime mieux indiqué eût rétablis dans quinze jours, &c. &c. . . . . feroit plus que ſuffiſant pour fixer des appointemens modérés au nombre de chirurgiens ou praticiens éclairés, qui feroient néceſſaires à ſubvenir à tous les beſoins d'une armée.

Je ſoumets cette idée à l'axamen des hommes éclairés qui ſe trouvent à la tête du gouvernement des hôpitaux,

CHAPITRE XXV.

Compoſition & diſtribution de l'hôpital ambulant.

QUOIQUE la ſituation de l'ambulance ſoit ſujette à varier ſouvent, il faut que ſa compoſition & ſa diſtribution ſoient établies de maniere que chacune de ſes parties ait un local aſſigné pour que tout y ſoit traité ſainement & commodément.

La néceſſité de recevoir en tout tems les malades ou les bleſſés que les fatigues ou les accidens de la guerre multiplient à chaque inſtant, obligent d'établir la ſituation de l'ambulance à portée d'un camp ou du quartier général, dans le local le plus aéré & moins expoſé à communiquer des contagions à l'armée.

Les détails énoncés au chapitre des entrepôts militaires font ceux qui m'ont paru les plus importans à la salubrité du local.

Le choix du bâtiment déterminé, il faut en fixer la distribution en établissant dans les bas une piece pour la cuisine . . . . . une autre pour la pharmacie . . . . une troisieme pour la préparation des appareils . . . . une quatrieme pour magasin des draps, couvertures, &c. &c. &c. Enfin on réservera au premier étage, s'il est possible, les pieces les plus vastes pour y loger tous les blessés ou malades, en observant, s'il se peut, de séparer les blessés des malades, & les malades des convalescens.

Plus on parviendra à fixer dans les hôpitaux ambulans l'ordre général des hôpitaux militaires annoncés au commencement de ce livre, plus on réussira à obtenir des succès satisfai-

ſans ; je ſens trop qu'il eſt peu facile d'établir dans des hôpitaux momentanés une adminiſtration auſſi réguliere ; mais lorſque MM. les officiers de ſanté ſont pénétrés des grands principes de ſalubrité générale, & des détails les plus ſalutaires à la manutention intérieure des grands hôpitaux, il leur eſt facile de diriger des établiſſemens moins importans ſur le même modele, afin que toutes les parties ſédentaires ou ambulantes, qui ont pour objet le rétabliſſement des hommes, concourent au même plan général par l'harmonie conſtante des mêmes moyens.

Nos hôpitaux ambulans ſont ordinairement compoſés de pluſieurs *chariots, de tentes* &c. &c. &c. d'une *garde militaire* pour maintenir le plus grand ordre, & que durant les marches les malades ſoient eſcortés & défendus contre l'ennemi.... des *gens*

de cuisine, destinés à la préparation du bouillon, de la viande & autres comestibles . . . . des *infirmiers*, dont l'emploi aussi pénible que dangereux pour eux, lorsqu'il est bien rempli, mériteroit sans doute d'être plus considéré ou mieux récompensé... des *médecins* qui visitent chaque jour les malades, les cuisines, & la qualité des alimens & des médicamens ... des *chirurgiens* destinés à préparer, à poser les appareils, & à faire toutes les opérations de leur art ; . . . l'*apothicaire en chef*, à qui la conservation des médicamens de l'armée, & leur distribution journaliere est toujours confiée... *le boucher & le boulanger* qu'on devroit sans cesse surveiller de près pour s'assurer de la qualité salutaire des viandes & du pain . . . des *employés* dont les soins souvent importans exigent des connoissances, de l'intelligence & de l'activité...... enfin un

adminiſtrateur qu'on doit regarder comme un dieu bienfaiſant ſur la terre, lorſqu'il eſt humain, ſoigneux, vigilant & integre.

L'ambulance doit avoir ſans ceſſe un approviſionnement convenable de couvertures, alimens, & médicamens toujours ſurabondant au nombre actuel des malades, afin d'être en état d'en fournir aux entrepôts qui peuvent lui en demander, & à la quantité des nouveaux malades qui ſurviennent à chaque inſtant.

C'eſt principalement lorſqu'une armée ſe met en marche & que l'ambulance ſuit la même deſtination qu'elle doit faire ſes proviſions en bouillon, tiſannes & médicamens uſuels avant de partir du camp pour ſe mettre en route, afin de pouvoir ſecourir durant le cours d'une marche toujours pénible pour des malades ceux qui ont le plus beſoin de

ſecours. Pluſieurs médecins ordinaires doivent alors les eſcorter afin de preſcrire les ſoulagemens qu'il faut donner aux plus ſouffrans.

L'apothicaire-major doit placer à portée les médicamens qu'il juge les plus convenables au genre des malades de l'ambulance, & le chirurgien-major faire préparer par ſes éleves quantités de premiers appareils, ſur-tout lorſque le voiſinage fait appréhender des eſcarmouches, & des accidens fréquens durant le cours d'une marche.

MM. les chirurgiens particuliers ont paru très-ſouvent manquer des ſecours les plus néceſſaires, ſur-tout après des actions particulieres ou imprévues; ils ne peuvent ſuffire alors aux premiers appareils, & ſont obligés d'avoir recours à l'ambulance: il eſt donc important qu'elle ſoit abondamment pourvue en tout tems, à plus

forte raiſon lorſqu'on s'attend à chaque inſtant à une action générale.

Les ſouffrances inévitables qu'éprouvent les malades durant un tranſport douloureux fera toujours deſirer l'emploi des chariots plus commodes & moins cahotans dont j'ai parlé ci-devant, & dont l'eſcorte ne ſoit confiée qu'à des officiers doux, humains & compatiſſans, qui veillent à leur conſervation, empêchent qu'on ne les maltraite & contribuent au contraire à leur procurer les ſecours qui dépendent d'eux.

Arrivés à leur deſtination..... le terrein déterminé .... le bâtiment choiſi ... les diſtributions établies ... les malades couchés ... & l'ordre général une fois fixé, il ne s'agira plus que d'y faire régner les principes de ſalubrité, de ſoulagement, de rétabliſſement & de convaleſcence ;

dont nous avons exposé les détails les plus importans dans cet ouvrage.

CHAPITRE XXVI.

Maisons de santé.

JE finis par une réflexion puérile pour un grand homme, mais importante sur l'esprit des peuples citoyens ou militaires.

Dès qu'on a tenté de détruire les abus les plus meurtriers de l'ignorance ou de la cupidité humaine, il faut anéantir jusqu'aux noms qui nous rappellant des souvenirs trop longtems douloureux semblent vouloir perpétuer leurs influences funestes.

Dans les premiers siecles de leur fondation, les hôpitaux offroient des asyles consacrés à l'infortune, ou aux souffrances des citoyens malheureux;

l'espoir d'y être nourris, vêtus, logés & soignés dans les infirmités de la vieillesse, faisoit briguer des places dont la protection disposa souvent au préjudice de la douleur, parce qu'on y trouvoit des secours utiles & suffisans dans plusieurs genres.

Aujourd'hui tout a changé de face, le grand nombre d'infortunés a diminué les secours, tandis que la cupidité a multiplié les abus; ces principes cruels ont été portés à tel point que le seul nom *d'hôpital* inspire l'horreur & fait frémir d'effroi tous les êtres malheureux & sensibles. J'ai vu des momens où cette crainte étoit si générale, que nos soldats croyoient entrer dans le séjour des morts, dès qu'ils avoient passé les portiques d'un hôpital, & dans le vrai leurs voûtes funebres presque semblables à l'antre du lion, recevoient beaucoup

de victimes & n'en rendoient que très-peu.

Les causes meurtrieres qui consument tant de monde, une fois anéanties, les opinions reçues, (arbitres souverains de l'existence & du destin des hommes) la raison & l'humanité même se réunissent à demander qu'on ensevelisse dans un éternel oubli ce *nom d'hôpital* depuis longtems funeste à tant d'infortunés pour lui substituer celui de *maison de santé*. C'est en rappellant à l'esprit des citoyens & des troupes l'anéantissement d'un séjour meurtrier, sur les ruines duquel il a vu s'établir l'asyle du soulagement, de la consolation & du rétablissement de ses forces, fondé sur la salubrité la plus parfaite des secours prodigués dans tous les genres à l'humanité souffrante, que nous parviendrons à faire renaître la sécurité des peuples, la confiance des soldats, &

que nous obtiendrons la conservation des hommes & des générations futures.

Que la volonté magnanime des souverains & des princes bienfaisans de l'Europe, éclairés par les lumieres des hommes en place qui dirigent leurs états, daigne rendre à ces établissemens utiles leur premiere destination. . . . les secours vraiment salutaires au rétablissement des peuples souffrans ou des guerriers malades . . . & chacun de ces monumens seront de véritables trophées qui immortaliseront davantage leur premier fondateur, qu'une brillante victoire achetée par l'effusion du sang humain ou la mort de dix mille infortunés.



TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS EN CE VOLUME.

PRINCIPES élémentaires, pag. 5

LIVRE PREMIER.

De la Santé des Troupes en tems de Paix.

CHAP. I. *Idées générales*, 31
CHAP. II. *Education militaire*, 32
CHAP. III. *Choix du ſoldat*, 45
CHAP. IV. *Ecoles du ſoldat*, 59
CHAP. V. *Ecoles de l'officier*, 70
CHAP. VI. *Habillement militaire*, 81

CHAP. VII. *Habillement du soldat*, 89
CHAP. VIII. *Habillement de l'officier*, 111
CHAP. IX. *Equipages de l'officier*, 116
CHAP. X. *Equipages du fantassin & du cavalier*, 120
CHAP. XI. *Armement militaire*, 123
CHAP. XII. *Armement de l'officier*, 132
CHAP. XIII. *Pain du soldat*, 135
CHAP. XIV. *Viandes & marmites du soldat*, 142
CHAP. XV. *Légumes du soldat*, 151
CHAP. XVI. *Qualité des eaux*, 153
CHAP. XVII. *Filtration des eaux*, 161
CHAP. XVIII. *Boissons fermentées*, 169
CHAP. XIX. *Tables militaires*, 181
CHAP XX. *Logemens des troupes*, 191
CHAP. XXI. *Prisons militaires*, 203
CHAP. XXII. *Célibat militaire*, 213

Chap. XXIII. *Du Libertinage*, 216
Chap. XXIV. *Population militaire*, 222
Chap. XXV. *De la valeur*, 238

LIVRE II.

De la Santé des Troupes en tems de Guerre.

Chap. I. *Idées générales*, 245
Chap. II. *Ouverture d'une campagne*, 247
Chap. III. *Marche des troupes*, 253
Chap. IV. *Des Bivouacs*, 265
Chap. V. *Tentes du soldat & du cavalier*, 269
Chap. VI. *Salubrité des camps*, 275
Chap. VII. *Formation d'un camp*, 281
Chap. VIII. *Propreté des camps*, 286
Chap. IX. *Purification des camps*, 297

CHAP. X. *Influence des climats,* 301
CHAP. XI. *Maladies de l'ame,* 313
CHAP. XII. *Mal du pays,* 325
CHAP. XIII. *Préservatifs des maladies contagieuses,* 329
CHAP. XIV. *Exercices & travaux militaires,* 337
CHAP. XV. *Alimens incorruptibles en cas de disette,* 342
CHAP. XVI. *Siege d'une place,* 369
CHAP. XVII. *Combats & batailles,* 380
CHAP. XVIII. *Inspiration & modération du courage,* 384
CHAP. XIX. *Pansement des blessés,* 397
CHAP. XX. *Chariots des blessés,* 402
CHAP. XXI. *Rafraîchissement des troupes,* 408

LIVRE III.

LIVRE III.

De la Salubrité des Hôpitaux Militaires.

CHAP. I. *Idées générales*, 421
CHAP. II. *Position d'un hôpital*, 424
CHAP. III. *Plan d'un hôpital*, 436
CHAP. IV. *Distribution des salles*, 442
CHAP. V. *Moyens d'aérer les salles*, 451
CHAP. VI. *Composition de chaque salle*, 457
CHAP. VII. *Salles épidémiques ou contagieuses*, 462
CHAP. VIII. *Lits militaires*, 470
CHAP. IX. *Salles fumigatoires*, 478
CHAP. X. *Cuisines d'hôpital*, 484
CHAP. XI. *Service intérieur*, 499
CHAP. XII. *Purification des salles*, 508

CHAP. XIII. *Officiers de ſanté*, 512
CHAP. XIV. *Tribunal du premier médecin de l'armée*, 513
CHAP. XV. *Des inſpecteurs de ſanté*, 524
CHAP. XVI. *Médecins & Chirurgiens conſultans*, 533
CHAP. XVII. *Chirurgien-Major des régimens*, 538
CHAP. XVIII. *Viſites des médecins*, 544
CHAP. XIX. *Viſites des officiers militaires*, 553
CHAP. XX. *Régimes des convaleſcens*, 557
CHAP. XXI. *Pharmacie des armées*, 562
CHAP. XXII. *Tranſports des malades*, 569
CHAP. XXIII. *Entrepôts militaires*, 573
CHAP. XXIV. *Hôpitaux ambulans*, 578

Chap. XXV. *Composition & distribution d'un hôpital ambulant*, 586
Chap. XXVI. *Maison de santé, &c.* 593

Fin de la Table.

Plans pour la Santé de Mars

